

manquent les 5 figures





Bought from Thommes

ŒUVRES
DE MONCRIF,

Membre de l'Académie Françoise, & de celles des Sciences & Belles-Lettres de Nancy & de Berlin.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE DE L'HISTOIRE DES CHATS.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière Saint-André-des-Arts, N°. 9.

1791.

NOTICE

SUR

LA VIE ET LES ÉCRITS

DE MONCRIF.

FRANÇOIS-AUGUSTIN *PARADIS DE MONCRIF*, Secrétaire des Commandemens de M. le Comte de Clermont, Lecteur de la Reine, Membre de l'Académie Françoise, & de celles de Nancy & de Berlin, naquit à Paris en 1687, & y mourut le 12 novembre 1770, à quatre-vingt-trois ans.

Avant de porter un jugement de ses Ouvrages, il faut dire deux mots sur sa personne.

Des gens qui l'ont connu le peignent comme ayant eu un esprit fin, une figure prévenante, un désir constant de plaire, une humeur égale, douce & complaisante, L'avantage de lire d'une manière intéressante, de chanter des couplets délicats, de composer des Madrigaux flatteurs, lui firent de bonne heure un grand nombre

d'amis, & d'amis illustres, auxquels il étoit fortement attaché. Voici un trait qui peint bien la noblesse & la générosité de son caractère. Un célèbre Ministre ayant été exilé en 1767; il demanda de le suivre dans sa retraite. On admira son procédé, & on lui permit seulement d'aller tous les ans lui témoigner sa reconnoissance. Il obligeoit avec zèle, & donnoit avec plaisir. Il éleva, il soutint ses parens, qui étoient pauvres, sans rougir d'eux au milieu de la Cour. Il avoit commencé par être Maître d'Escrime; ce qui avoit fait dire assez plaisamment qu'il prévoyoit qu'il seroit obligé de défendre ses Ouvrages à la pointe de l'épée.

Ses divers Ouvrages qui ont le plus contribué à établir sa réputation pendant sa vie, & qui la soutiendront après sa mort, sont :

1°. *L'Essai sur la nécessité & sur les moyens de Plaire*, production agréablement & finement écrite, pleine de raison & de sagesse : elle manque peut-être un peu trop de nerf & de Philosophie; mais on y trouve une Morale saine, qu'il a principalement cherchée dans le cœur humain. Son grand but étoit de découvrir les moyens de

concilier ce qu'elle nous prescrit, avec notre manière d'être; & il pensoit qu'on ne devoit pas se croire quitte avec les autres hommes, en ne satisfaisant qu'à ce qu'ils ont incontestablement droit d'exiger : aussi a-t-il pratiqué ce qu'il enseignoit, en contribuant aux agrémens des Sociétés honorables où il étoit admis.

2°. Plusieurs petits Romans remplis de graces, de naturel, assaisonnés d'une gaîté & d'une moralité piquantes; le style en est ingénieux, simple, précis, semé de petits tableaux, de réflexions & de saillies. On y trouve une excellente critique des Mœurs de son tems. Ces qualités se font sur-tout remarquer dans les *Ames rivales*, *Alidor & Thersandre*, & les *Voyageuses*.

Des *Poësies fugitives* pleines d'esprit, de délicatesse & de sentiment, à la tête desquelles il faut placer le *Rajeunissement inutile*. Il s'est distingué particulièrement dans les compositions de ce genre par un air de négligence & de liberté, une plaisanterie douce, une gaîté naïve, un badinage léger, le ton d'un monde choisi, beaucoup de facilité, & le coloris d'une imagination brillante.

Quelques *Dissertations* où il y a beaucoup d'idées neuves & d'esprit. Une Comédie intitulée *les Abdérites*, où l'on trouve une assez heureuse sagacité dans la disposition & le choix des caractères.

Des *Chansons* pleines d'un badinage charmant, d'un sel agréable. Il en a fait quelques-unes dans le goût du bon vieux tems, dont il a imité le langage avec beaucoup d'art.

3°. Divers *Opéra*, dont il a enrichi la Scène lyrique. Ils sont du nombre de ceux dont La Motte a été l'inventeur, & qu'on a appelés *les petits Opéra*. *L'Europe galante* en fut l'essai. Le choix des sujets s'y décide par les mêmes qualités que dans les grands; des tableaux, des sentimens, des images, peu d'épisodes, de la diversité dans les incidens & les peintures, une intrigue simple, des détails qui se font valoir l'un par l'autre, en un mot, de l'ensemble & de la variété: voilà ce qu'on distingue dans *Zélindor*, *Ismène* & *Almasis*.

Des *Odes* où il y a de grandes beautés, de la chaleur, de la véhémence, de l'élévation, un enthousiasme poëtique, un délire d'imagination & de sentiment, qui

cachent un dessein sage & régulier, où l'unité se concilie avec la grandeur, la plénitude & l'abondance.

4°. Enfin l'*Histoire des Chats*, bagatelle ingénieuse où on lui reprocha d'avoir prodigué une érudition empruntée, mais qui fut trop sévèrement jugée; c'est, comme il le disoit lui-même, une production gravement frivole. Elle fut le sujet d'une plaisanterie que lui fit le Comte *d'Argenson*, après la retraite de *Voltaire* en Prusse. Il cherchoit à intéresser ce Ministre pour obtenir la place d'*Historiographe*. « *Historiographe*, lui dit le Comte *d'Argenson*; » vous voulez sans doute dire *Historiogriffe* ».

En général, on remarque, dans sa prose comme dans son style poëtique, une affluence ménagée, une sage distribution de termes assortis à l'idée, au sentiment, à l'image qu'il veut rendre; la fidélité la plus sévère aux règles de la Langue, aux loix de l'Usage & du Goût; point de gêne ni d'étude; cette élégance qui consiste, suivant l'Auteur des *Synonymes François*, « dans » un tour de pensée noble & poli, rendu » par des expressions châtiées, coulantes » & gracieuses à l'oreille »; une parure

qui n'est point recherchée, l'art de peindre souvent des idées avec des couleurs étrangères à leur objet, des images qui semblent se présenter d'elles-mêmes; en un mot, cette peinture vive & lumineuse d'objets qui éclaire & soulage l'esprit, autant qu'elle embellit le style.

On lui fit cette Epitaphe après sa mort:

Avec des Mœurs dignes de l'Age d'Or,
Il fut un Ami sûr, un Auteur agréable;
Il mourut vieux comme Nestor,
Mais il fut moins bavard, & beaucoup plus aimable.

LETTRE

LETTRE

A MADAME ***.

L'Amitié dont vous m'honorez, Madame, vous intéresse à mes Ouvrages; permettez-moi de vous rendre compte de ce que contient l'Edition nouvelle où vous les trouverez rassemblés; elle ne comprend pas tous ceux qui ont déja paru séparément : peu d'Auteurs sont en droit d'avouer une seconde fois tous les présens qu'ils ont faits au Public, & je me crois au rang de ceux qui doivent se prescrire cette économie. Si j'emploie dans ce Recueil quelques Pièces non encore imprimées, du moins, pour la plupart, ont-elles couru manuscrites & sans nom d'Auteur : quand je les ai vues protégées par des gens de goût, j'ai cru pouvoir raisonnablement me fier à cet accueil, surtout lorsqu'il a été confirmé par votre suffrage.

J'ai souvent remarqué que l'*incognito* est peut-être, pour un Auteur, le seul moyen de distinguer les degrés de succès

ou de disgrace qu'il éprouve. Ceux avec qui nous vivons nous louent ou par une prévention favorable, ou pour nous épargner des vérités désobligeantes, & nous croyons entendre la voix du Public.

Il en est, ce me semble, de certains mérites comme des *Dieux Pénates* des Anciens. Ces Déités particulières n'étoient guères réclamées que dans les maisons qui les avoient adoptées.

Je viens de parler de quelques Ouvrages que j'ai cru ne devoir pas faire réimprimer. Vous reconnoissez sans doute, Madame, certaines Lettres (*a*), je ne dis pas sérieusement plaisantes, ce seroit les louer, mais gravement frivoles: ce n'est pas qu'on n'y trouve de l'esprit, & je le dis sans prétendre leur donner d'éloges. Dans un écrit mauvais en soi, l'esprit n'est qu'un tort de plus. Pourquoi vouloir former un volume? Pourquoi accumuler des singularités dont l'inutilité se découvre, & dont la curiosité diminue à mesure qu'on les multiplie? Aussi a-t-il été libéralement critiqué (*b*), ce Livre que des mains illus-

(*a*) Lettres à Madame ***, sur les Chats.

(*b*) Et injustement à ce seul égard. Quelques Criti-

tres avoient eu la complaisance d'orner de beaucoup de Figures (*a*), qui font les trois quarts de son mérite.

On a vu, dans le Mercure (*b*), un extrait de l'*Empire de l'Amour*. Ce Ballet n'y est pas ménagé, malgré de nombreuses Représentations qu'il avoit eues ; & l'on voit que cet extrait est de moi : j'y conviens de mes torts avec franchise, je pourrois dire avec zèle. Il est vrai que cette bonne-foi m'a attiré bien des louanges de la part de plusieurs Ecrivains ; & c'est peut-être ce qui, dans quelques autres occasions, m'a encouragé à être modeste. Pauvres vertus humaines ! On ne se voue jamais plus volontiers à la modestie que lorsqu'elle nous promet des éloges.

J'ai fait peu de changemens dans les *Essais sur la nécessité de plaire ;* & ce-

---

ques, qui vraisemblablement n'avoient pas lu ces Lettres, ont accusé l'Auteur de *mettre en étalage, comme de son propre fonds, une érudition empruntée.* Plusieurs endroits prouvent au contraire que j'annonce bien à découvert l'emprunt que je fais des belles & savantes citations que j'emploie.

(*a*) Dessinées par M. Coypel, & gravées par M. le Comte de C.

(*b*) Mercure de Juin 1733.

pendant je crois cet Ouvrage susceptible de beaucoup de corrections : mais le jugement du Public est porté. Ce que j'aurois ajouté ou réformé n'auroit guère rendu ce Traité meilleur : je dirai plus, il a été honoré d'un suffrage qui ne me laisse rien à désirer, & qu'il ne m'est pas permis de taire.

Quoique Monseigneur le Dauphin aime par préférence les Ouvrages où il entre des vues utiles & approfondies, je n'aurois pas cru devoir lui présenter des Réflexions *sur la nécessité & les moyens de plaire.* A quel titre, discis-je, mettre sous ses yeux des principes que son naturel heureux lui a soumis, & que par ses lumières très-étendues, il analyseroit mille fois mieux que je n'ai pu faire? Monseigneur le Dauphin a bien voulu me demander cet Ouvrage ; & voici le jugement dont il l'a honoré : *C'est* (a-t-il daigné me dire) *un Livre qu'il faut avoir lu.*

Je croirois manquer à la reconnoissance très-respectueuse que je dois à tant de bontés, si je cédois à la modestie de supprimer un jugement qui m'est si glorieux.

Le peu que je me suis trouvé de vues

dans l'esprit, m'a porté de bonne-heure à l'étude de la Morale, considérée par la nécessité dont elle est au bien de la Société. Quand je parle d'étude, ce n'est pas que j'aie regardé la Morale comme une science qu'on acquiert suffisamment dans les Livres : c'est dans le cœur humain que je l'ai principalement cherchée. C'est-là que j'ai cru découvrir plus sensiblement les moyens de concilier ce qu'elle nous prescrit avec notre manière d'être. Je me suis successivement convaincu qu'on ne doit pas se croire quitte avec les autres hommes, en ne satisfaisant qu'à ce qu'ils ont droit incontestablement d'exiger de nous. Ils donnent tous à ce droit une extension qui mérite des égards ; il faut s'y prêter jusqu'à un certain point, ou renoncer à un avantage qui importe au bonheur de la vie, au plaisir d'être aimé.

Parmi les nouveaux Ecrits que renferme cette Edition, vous trouverez un Ballet dont le sujet ne tient à aucun de ceux qu'on a traités sur nos Théâtres. Je l'ai pris dans des fragmens de la Philosophie de ces célèbres *Brames* qui vivent actuellement sous l'Empire *du Mogol.* Ils s'ima-

ginent & croyent avoir fait cette découverte, *que les ames reviennent plusieurs fois jouer un personnage sur la terre* ....

Je mets en scène deux Amans aimables; le Spectateur les voit d'acte en acte revivre dans une condition, dans une Patrie nouvelle, & avec une figure différente : leur ame est tout ce qu'il leur reste de l'état précédent; mais que ne fait-elle pas pour les réunir! Elle les attire l'un vers l'autre; rien ne peut altérer ce penchant; & il résulte enfin de chaque intrigue, que ce qu'on appelle amour n'est qu'une reconnoissance de deux ames destinées à s'aimer, & qui avoient été séparées. Ce Ballet n'a pas été mis en musique; la singularité du genre m'a allarmé; j'ai craint qu'il ne fît pas autant de fortune que les *Ames rivales*. Le sort que cette fabuleuse Histoire a eu dans l'Inde est trop singulier, pour que je ne me permette pas d'en parler ici. Je l'avois donnée manuscrite à un François qui retournoit *au Mogol;* il en fit part à un *Brame* qu'il prit pour Interprète. Ce savant Philosophe fut saisi d'étonnement & d'admiration, en voyant la profondeur de mes rêveries; il découvrit de nouvelles

branches du merveilleux systême *des ames douées de la liberté de quitter & de reprendre leur personne, après s'être promenées dans l'Univers.* Admirez, je vous prie, Madame, ce contraste; tandis que, dans l'opinion de tout homme sensé, je n'étois que l'Auteur d'une jolie Chimère, je passois dans le *Part Royal du Gange* pour un Génie transcendant. Je reçus un présent du Brame (*a*), avec mille assurances d'estime & de vénération.

Vous connoissez, Madame, ceux de mes Poëmes lyriques, dont les Représentations ont été honorées de la présence du Roi. Sa Majesté ayant eu la bonté de me témoigner qu'elle en étoit satisfaite, vous concevez que je les ai employés dans ce Recueil. Vous y trouverez aussi des Poësies d'un autre genre. Ce sont des Odes que j'ai composées par ordre exprès de la Reine. On voit dans la première particulièrement, la peinture des vertus qui font aimer la personne auguste qu'on admire; & le tableau fait aisément connoître

(*a*) Un petit in-folio manuscrit, représentant les principaux Dieux de l'Inde, avec des Notes mystiques. Ce Manuscrit est dans la Bibliothèque du Roi.

dans quelle ame j'en ai trouvé le modèle! Que n'ai-je pu saisir également dans l'esprit tout ce qu'on y découvre de naturel, de délicatesse & de grace! Plus ces qualités deviennent sensibles, parce qu'elles sont éminentes, plus il est difficile de les exposer dans leur véritable jour, sur-tout quand elles sont généralement reconnues : vos Lecteurs trouvent toujours que vous ne remplissez pas leur idée.

PRÉFACE

Qui avoit été mise à la tête de l'édition précédente.

*Cette seconde Edition prouve l'indulgence du Public pour les Ecrits dont la matière est par elle même digne de son attention ; attiré par le mérite du sujet, il excuse la foiblesse de l'Ouvrage. Quelle prévention favorable n'ai-je point aussi trouvée dans la plupart des personnes qui joignent à l'esprit d'examen l'habitude d'en faire usage ! J'ai besoin qne cette heureuse prévention dure. Ni un grand nombre de corrections, ni quelques augmentations, quoique faites avec soin, n'auront point sans doute réparé tous les défauts répandus dans ce Traité. Bien des gens ont été blessés du titre, je n'ai pu l'ignorer, & je les prie de me faire la justice de croire que si je le laisse subsister sans aucun changement, ce n'est pas manque de déférence pour leur opinion. Le mot d'*Essais*,*

qui n'est cependant que bien justifié par l'Ouvrage, n'a pu me faire trouver grace auprès d'eux; je ne me plains point de cette rigueur, elle est fondée. Il faut convenir qu'à suivre la première idée que présente à l'esprit un titre qui annonce des moyens de plaire, on ne peut s'empêcher de soupçonner l'Auteur de promettre avec présomption, ce qu'il n'est point en état de tenir. Je n'appuierai point ma défense sur ce qu'en lisant l'Ouvrage, on reconnoît que ces moyens existent; qu'ils naissent des principes de la Morale Chrétienne, & que l'éducation peut facilement nous les faire acquérir. Je conçois qu'il en est de l'impression que mon titre a faite, comme de la répugnance que nous sentons pour ces hommes dont le maintien semble nous annoncer qu'ils se croient beaucoup de mérite. On a beau se convaincre par la suite que leur commerce n'a rien qui tienne de cet extérieur qui nous indispose, on ne s'accoutume point à leur air. Je n'aurois donc pas manqué dans cette seconde Edition, d'ôter à mon titre cette malheureuse ressemblance que j'ai trop tard

apperçue; mais une autre crainte m'a retenu : on m'auroit peut-être accusé de vouloir tromper le Public en lui offrant le même écrit sous une face nouvelle. Réduit à choisir entre deux torts, je m'expose à celui qui me paroît le moins à craindre. Il est d'autres Critiques auxquels j'ai du moins cédé avec une entière soumission. On a pensé, parce que sans doute je ne me suis pas expliqué suffisamment; on a cru, dis-je, que je proposois de bannir absolument de la conversation certains sujets que je mets au rang des lieux communs, parce qu'ils sont depuis long-temps rebattus. Je me flattois d'avoir prévenu un pareil reproche, par l'observation que j'ai faite (a). *J'espérois de plus qu'on se souviendroit que dans toute ma seconde Partie, c'est aux jeunes gens uniquement que je m'adresse. Comment prétendrois-je donner des leçons aux gens du monde, dans un Traité qui ne peut être digne de leurs suffrages, qu'autant qu'il leur présente*

(*a*) Page 176 de la première Edition, & qui se trouve aussi employé dans celle-ci.

leurs propres idées? Je le sais; c'est presque toujours d'eux-mêmes qu'il faut emprunter ce qui mérite de leur plaire. J'ai donc supprimé ces endroits. Je sens aussi vivement que je le dois, avec quelle justice on défère aux décisions des personnes qui m'ont condamné. Je serois bien plus flatté de pouvoir penser toujours comme elles, que de paroître même avoir raison contre leur sentiment.

ESSAIS SUR LA NÉCESSITÉ ET SUR LES MOYENS DE PLAIRE.

PREMIÈRE PARTIE.

COMME les principes établis le plus généralement dans l'opinion des hommes, sont bien souvent ceux dont ils s'écartent davantage par leur conduite, sur-tout en matière de morale, il faut convenir que les Ouvrages qui leur rappellent ces mêmes principes, pour les engager à les suivre, peuvent leur être de quelque utilité. Si je ne m'attachois, en traitant de la nécessité de plaire, qu'à prouver cette même nécessité, ce ne seroit pas la peine d'écrire ; je le conçois. Je cherche à démêler, à faire sentir combien la nécessité de plaire, quoique reconnue, influe foiblement sur la manière dont nous nous conduisons dans la société, & ce dessein doit paroître raisonnable.

Tous les hommes conviendront qu'ils ont intérêt de plaire : on sait qu'ils en ont le désir. Tous veulent être applaudis, recherchés, accueillis ; tous enfin veulent réussir dans l'esprit des autres : mais combien prennent-ils de routes opposées, & qui les éloignent de ce même but qu'ils se proposent ! Combien on voit d'hommes, qui, concentrés dans leur amour-propre, réduisent, pour ainsi dire, la société au commerce que leurs passions ont entr'elles ! Ils ne conçoivent que leur goût : ils ne sentent que leurs besoins : ils n'aiment que leurs talens : ils n'estiment que leurs connoissances. Pour eux enfin tous les objets extérieurs semblent transformés en autant de miroirs, où ils n'apperçoivent qu'eux-mêmes. Quelques autres, & c'est le petit nombre, persuadés que les vertus sociales sont la source du véritable bonheur, se regardent comme membres d'une République, que des égards mutuels entretiennent, & que l'amour-propre, mal entendu, cherche à détruire. Toujours attentifs à ce qui flatte ou mortifie, à ce qui élève ou dégrade leurs concitoyens, ils ne cherchent, dans ces différens points de vue, que ce qui les mène à se concilier leur amitié & leur eftime. Peut-on trop fuir celui qui ne veut qu'un bonheur auquel il n'associe per-

sonne? Peut-on trop rechercher celui qui n'est satisfait de soi-même, qui n'est heureux que par les avantages qu'il verse dans la société?

Cette opposition entre la conduite de quelques hommes, & le motif commun qui les animent, vient, si je ne me trompe, de la manière dont ils apperçoivent ce que c'est que plaire, ainsi que les moyens d'y parvenir. Eclairés sur les erreurs où tombent, à cet égard, ceux qui les environnent, ils se croient garantis de l'illusion, par cela même qu'ils sont ingénieux à la démêler dans les autres; ils ne portent point leurs regards sur leur propre conduite. Si quelques-uns d'eux s'examinent & découvrent qu'il leur manque des qualités qui plaisent communément, ou s'ils se trouvent quelque ressemblance, par le maintien, le langage, l'humeur, avec ce qu'ils viennent de critiquer dans autrui, ils n'apperçoivent plus les motifs de le condamner. On a ouï-dire, *qu'il sied bien d'être singulier, extraordinaire : que ce qui déplaît dans l'un, devient quelquefois une grace dans un autre : que l'esprit fait tout valoir : qu'il y a des gens qui font aimer en eux jusqu'à leurs travers.* On se voit alors avec tous ces avantages; on ne s'avoue des défauts que pour les sauver par ces exemples; & souvent, en s'éludant ainsi

soi-même, on ne recueille pour tout fruit de la recherche qu'on vient de faire, que l'erreur grossière de s'en estimer davantage.

Ma principale vûe, dans la première partie de cet Ouvrage, a été de faire connoître ces illusions. J'expose, en premier lieu, la nécessité de plaire : cette nécessité reconnue mène à chercher les moyens de profiter des avantages qu'elle nous présente ; & ces moyens, j'explique comment ils nous égarent, ou comment ils nous font réussir.

Dans la seconde partie, en appliquant à l'éducation les principes que j'ai établis dans la première, je propose quelques idées sur la manière de cultiver les premières années de l'enfance : ces idées paroîtront peut-être hasardées ; mais je déclare, par avance, que je suis entièrement déterminé à me soumettre, à cet égard, comme sur le reste de l'ouvrage, au jugement que tant de personnes, plus éclairées que moi, auront le droit d'en porter.

De la nécessité de plaire.

Entre les principes les plus utiles dans le commerce ordinaire du monde, il en est un que nous ne pouvons connoître de trop bonne heure, parce que nous devons nous faire une habitude de le suivre. Combien, en effet

renferme-

renferme-t-il d'avantages désirables ? Il empêche la raison d'être farouche ; il ôte à l'amour-propre ce qui le rend haïssable ; il supplée, en quelque façon, aux avantages de l'esprit, & les sauve de la jalousie qu'ils excitent lorsqu'ils sont éminens ; enfin, il influe considérablement sur notre bonheur, & sur celui des gens avec qui nous passons la vie : c'est de régler notre conduite sur la nécessité où nous sommes de plaire.

J'entends, par le mot de plaire, une impression agréable que nous faisons sur l'esprit des autres hommes, qui les dispose, & même les détermine à nous aimer.

Avec le caractère d'honnête homme, avec bien des vertus, il semble qu'on devroit paroître aimable. Cependant il est commun de trouver des gens dont les principes & les mœurs vous attirent, & dont le commerce vous rebute ; on ne peut s'empêcher de les considérer, de les respecter & de les fuir.

Quel est, dans les gens vertueux, lorsqu'ils ne cherchent point à plaire, l'effet d'une sévérité dure, & cependant estimable, avec laquelle ils portent quelquefois leurs jugemens ? Je ne parle point ici de cette haine à qui les défauts des hommes ne sont qu'un prétexte pour répandre son fiel ; de ce chagrin causti-

que qui verroit avec regret disparoître de la terre les vices contre lesquels il éclate, parce qu'il n'auroit plus rien à blâmer. J'ai pour objet cette équité trop austère qui pèse les actions des autres avec le peu d'indulgence qu'elle a pour elle-même; cet amour de la raison & de la justice, qui, converti en passion, ne se plie pas assez à la nécessité de voir des hommes imparfaits. Quel est, dis-je, le fruit d'une vertu si peu sociable? Le malheur de révolter ceux même dont elle arrache l'estime.

Quand les ames, au-dessus des foiblesses ordinaires, sont en même tems douces, sensibles, indulgentes, vous les aimez, & c'est leur vertu même qui vous attire encore plus à elles. Mais quand vous trouvez ces personnages vertueux, qui, vous regardant *du haut de leur mérite*, vous marquent une certaine bonté impérieuse, une certaine pitié qui vous annonce leur supériorité & votre petitesse, vous êtes tenté de croire que le droit de vous mépriser est une récompense qu'ils s'attribuent pour la peine qu'ils se donnent de fuir les vices; vous sentez peu d'estime pour leur vertu, & beaucoup d'éloignement pour leur personne.

Il est, je l'avoue, des vertus épurées, & qui

par elles-mêmes, font une forte impression sur les esprits. Telles sont le pardon des grandes offenses, le désintéressement, la générosité sur des objets importans; mais les occasions d'employer ces vertus d'éclat ne sont pas fréquentes. Quelle est, pendant ces longs intervalles, la ressource des ames sensibles? L'usage des vertus moins brillantes, dont l'effet est de plaire, & le fruit de se faire aimer; il n'y a presque point d'instant qui ne leur ouvre quelque route nouvelle, pour s'assurer un bien si satisfaisant.

Ce caractère sociable, qui doit accompagner les vertus de l'ame, ne nous est pas moins nécessaire pour faire valoir les qualités de l'esprit. Que servent, dans le commerce ordinaire de la vie, les lumières d'un esprit éminent? Il en est, dans ce siècle-ci, du savoir & des connoissances sublimes, à-peu-près comme de la richesse dans certaines Républiques, où la somptuosité & l'abondance passent pour une sorte d'injure faite aux citoyens bornés dans leur fortune; le plus opulent est restraint à la dépense modique de celui qui n'a presque que le nécessaire. De même, si, dans les entretiens, on n'évite pas tous les sujets qui passent la portée des esprits communs, il faut du moins se plier à ne leur présenter ces mêmes sujets

qu'avec une simplicité qui les leur rende sensibles. Comment, au milieu de tant de contraintes, l'esprit supérieur paroîtra-t-il avec succès, s'il n'est dirigé par le désir de plaire? Mais avec un tel guide, quelqu'éminent que soit l'esprit, bien loin de blesser les simples citoyens par l'éclat trop marqué des richesses dont il dispose, il semble, par la manière dont il les leur découvre, les y associer, les leur rendre propres: il obtient d'eux à la fois la liberté d'en faire usage, leurs éloges & leur reconnoissance.

S'il est des lumières dans l'esprit qui doivent concilier l'estime & l'amitié des autres hommes, ce sont celles qui s'appliquent sans cesse à régler les intérêts qui sèment entr'eux la division. On devroit pouvoir compter du moins sûr le cœur de ceux qui ont obtenu de nous les avantages auxquels ils prétendoient. Cependant leur reconnoissance dépend presque toujours de la conduite que vous aurez gardée avec eux, dans les momens où, dépendans & soumis, ils vous auront entretenu de leur espérance ou de leur crainte. Si votre extérieur ou vos discours ont fait souffrir leur amour-propre, n'espérez pas qu'ils vous tiennent compte de la justice que vous leur aurez rendue; ils penseront que vous n'êtes équitable

que par la honte attachée à ne pas l'être : vous n'obtiendrez d'eux que l'estime qu'ils ne peuvent vous refuser, & l'estime des hommes est un tribut qui ne satisfait que notre raison : leur amitié est nécessaire au bonheur d'une ame sens e

Possède-t-on les avantages de la naissance & du rang? on n'est point affranchi de la nécessité de plaire. Les inférieurs, avec un respect bien attentif & bien sérieux, sont quittes de tout ce qu'ils doivent aux grands : & combien la supériorité de ceux-ci est peu digne d'envie, quand elle ne leur rapporte que ce *seul* tribut ! Les respecter scrupuleusement, sans avoir d'autres sentimens pour eux, c'est mettre à part leur personne, & ne rendre hommage qu'à leur destinée ; c'est n'entretenir une divinité que de la beauté du piédestal qui l'élève. Qu'ils désirent de plaire, au moindre effort l'ouvrage est achevé ; tout s'embellit autour d'eux, l'esprit se découvre, les talens se multiplient ; leur sourire est comme ces rayons de lumière, qui, répandus sur une campagne, font sortir mille tableaux variés & rians, où l'on ne découvroit auparavant qu'une sombre & confuse uniformité.

Quand nous sommes d'un rang distingué, la conduite qui nous réussit, ou qui nous

empêche de plaire, vient principalement, si je ne me trompe, de l'idée plus ou moins considérable que nous avons des prérogatives de ce même rang qui nous décore. Quand cette idée secrète est exagérée, elle perce dans notre maintien, dans nos discours; elle imprime à notre politesse un caractère qui lui fait perdre presque tout son mérite. Souvent c'est de la hauteur qui se montre à découvert, & la hauteur déplaît à tout le monde. Quelquefois c'est de la bonté qu'on met à la place des égards: & cet air de supériorité blesse, avec justice, ceux qui, sans être nos égaux, ne nous sont point subordonnés. Avec les gens d'un état moins considérable, ce sera une affectation de descendre, de s'abaisser jusqu'à eux, une crainte marquée de leur en imposer trop, qui ne peut satisfaire que les sots.

Cette opinion outrée des avantages qu'on a sur les autres, séduit moins communément les gens nés dans le sein des honneurs, que ceux qui se trouvent transportés subitement dans une région qu'ils n'avoient long-tems considérée qu'en élevant leurs regards. Tous les objets dont ils se sont séparés leur paroissent si rapetissés, qu'ils se croyent dispensés de les appercevoir. Ils voyent à peine ce qu'ils ont été; ils jugent aussi peu fidèlement de ce qu'ils

sont : & ce n'est que le désir de plaire qui les ramène à la véritable idée qu'ils doivent avoir d'eux-mêmes ; il les garantit, & de cette hauteur haïssable qu'ils mettent à la place de la dignité, & de cette bonté qui n'est rien moins qu'obligeante.

Si l'homme revêtu de l'autorité n'étoit animé du désir de se concilier les cœurs, comment auroit-il le courage de supporter, sans en paroître accablé, les importunités honorables, mais continuelles des Grands, & tout ce qu'a de rebutant la foule oisive, qui, gratuitement, l'obsède ? C'est par un motif si louable qu'il écoute avec douceur les discours embrouillés ou captieux que l'esprit borné, ou la mauvaise foi lui font essuyer. Il sent qu'un obligeant accueil est le seul dédommagement des graces qu'il ne peut accorder, ou des demandes injustes qu'il démasque. En lui l'autorité parle toujours le langage du citoyen ; on lui pardonne d'être puissant, parce qu'on le respecte sans le redouter : on fait plus, on lui porte le tribut qu'il désire, on l'aime.

La fortune est bien ingénieuse à servir les goûts & l'ambition des hommes qu'elle favorise ; cependant elle ne porte pas son pouvoir jusqu'à les faire aimer. Jetons les yeux particulièrement sur ceux qu'elle a fait passer avec

rapidité d'un état obscur à l'éclat de l'opulence. S'ils veulent ne se point abuser sur la disposition où les esprits, en général, sont à leur égard, ils doivent se dire tous les jours de leur vie : Je possède ce qui excite la haine de quiconque désire un état plus abondant que le sien (1). Ce ne sera pas assez de l'associer aux douceurs de cette même abondance qu'il m'envie : il faudra que, pour obtenir grace sur le reste, je lui persuade, par des prévenances, par des égards continuels, qu'au sein des richesses j'ai besoin de son estime, de son amitié, de son aveu enfin pour être heureux.

Puisque tous les avantages que je viens de rappeler ne nous dispensent pas de chercher à plaire, combien ce soin nous est-il plus nécessaire à l'égard des liaisons qui forment la société ?

L'amitié, qui est un engagement libre, a besoin elle-même qu'un pareil secours l'entretienne. Avec quelque solidité qu'elle soit établie, lorsqu'elle se renferme dans ses devoirs, qu'elle cesse d'être animée par ce goût, qui a

(1) La haine que le vulgaire porte aux gens riches, est fondée en partie sur une opinion chimérique, qui s'évanouit dès que la raison l'examine : c'est de supposer que l'égalité dans la distribution des fortunes seroit entièrement équitable, & pourroit se maintenir.

contribué autant que l'estime, à la faire naître, elle ne se montre plus que dans les occasions où elle auroit honte de ne pas agir. Ces occasions sont quelquefois rares : &, dans les intervalles, elle reste comme en léthargie; elle paroissoit empressée & riante; elle n'est plus qu'exacte, sérieuse, & même sévère.

Le savoir-vivre & la politesse, ces secours si nécessaires aux hommes pour être en état de se supporter, ne deviennent pas d'une grande utilité à ceux qui ne remplissent de tels devoirs, qu'afin d'éviter le reproche de ne les pas connoître, ou de les mépriser. C'est le désir de plaire qui leur donne l'ame, c'est ce sentiment seul qui nous en fait un mérite. Eh! quelle reconnoissance doit-on à celui qui ne vous marque des égards que comme une tâche que la tyrannie de l'usage lui impose? Son extérieur indifférent, contraint, ou réservé, ne vous annonce-t-il pas le peu de part que vous avez à ce qu'il fait pour vous? Sa politesse a tout l'apprêt du cérémonial: & comme, au fond, il n'aura manqué à rien qu'à vous plaire, vous le quittez fâché, pour ainsi dire, de n'avoir pas de véritables sujets de vous en plaindre : bien des gens n'attendroient pas une autre occasion de le haïr.

Que ces qualités soient dirigées par ce sen-

timent que je crois si nécessaire ; attentives à se restraindre, ou à s'étendre, par rapport aux personnes qu'elles ont pour objet, on sentira qu'elles naissent, non de cette habitude, qui n'est qu'un rôle qu'on s'est prescrit, mais d'un penchant à s'occuper de vous, parce que c'est vous rendre justice : & cette conduite ne tardera guère à s'attirer du retour. Les égards sont moins sujets que les services à trouver des ingrats.

Du désir de plaire.

Si l'art de plaire peut seul faire valoir nos plus grands avantages, il est évident que nous ne saurions trop désirer d'acquérir un talent si précieux. Or ce désir, quand il est éclairé par la raison, devient lui-même un des plus sûrs moyens pour parvenir à plaire (1) ; il ne faut que le définir pour faire connoître quel est le bonheur d'en être animé.

Le désir de plaire, tel que je le conçois, est un sentiment que nous inspire la raison, & qui tient le milieu entre l'indifférence & l'amitié ; une sensibilité aux dispositions que nous faisons naître dans les cœurs ; un mobile qui nous

(1) . . . De quoi ne vient point à bout
L'esprit joint au désir de plaire ?

La Fontaine, Fable 206, à Monseigneur le Duc du Maine.

porte à remplir avec complaisance les devoirs de la société, à les étendre même, quand la satisfaction des autres hommes peut raisonnablement en dépendre : c'est une force qui, dans les changemens de notre humeur, dans les contrariétés où notre esprit est sujet à tomber, nous retient, en nous opposant à nous-mêmes : c'est enfin une attention naturelle à démêler le mérite d'autrui, & à lui donner lieu de paroître ; une facilité judicieuse à négliger les succès qui n'intéressent que notre esprit & nos talens, quand, par cette conduite, nous gagnons d'être plus aimés.

Le désir de plaire renferme donc le désir d'être aimé. C'est à cette marque, en effet, qu'on peut le reconnoître ; c'est cette union qui le caractérise : union qui paroît si naturelle, qu'on ne balanceroit point à croire que ces deux désirs sont inséparables, sans les exemples contraires qui se trouvent dans la société. Combien de personnes, contentes de se voir considérées ou applaudies, ne consultent jamais si on les aime ! Cette indifférence n'est pas moins, ce me semble, un égarement de l'esprit, qu'une malheureuse insensibilité de l'ame sur le prix qu'on doit attendre de ce qu'on fait pour la société ; l'avantage de plaire, examiné avec les yeux de la raison, loin d'être

regardé comme un succès satisfaisant, ne doit paroître qu'un moyen flatteur d'obtenir la plus douce de toutes les récompenses, le plaisir d'inspirer de l'amitié.

C'est donc une étude bien nécessaire que d'approfondir en quoi consiste le désir que nous avons de plaire. Attachons-nous à démêler si nous cédons à ce même désir, dans la vue de nous faire aimer. Examinons avec soin si nous songeons à concilier ce que la société exige de nous, avec ce que nous voulons d'elle. Défions-nous des suggestions séduisantes d'un amour-propre, qui, ne nous occupant que de notre bonheur particulier, ne mérite que l'indifférence des autres hommes, & nous expose à leur inimitié.

Il arrive quelquefois qu'ayant tout ce qui sert à plaire, nous n'en profitons pas assez. On trouve communément des gens qui, n'épargnant rien pour être d'un commerce aimable avec tout ce qui ne leur est point subordonné, passent à l'extrémité opposée, dès qu'ils se trouvent en liberté; mais s'il reparoît quelque objet qui leur en impose, ils reprennent toutes leurs graces; on diroit qu'ils n'attendoient qu'une occasion de se contraindre. Leur maison étoit pour eux un antre qui noircissoit leur imagination; ils voyent arriver un étranger?

la sérénité de l'esprit succède aux nuages : ils semblent être transportés subitement dans un nouveau monde : & c'est l'envie de plaire qui a produit l'enchantement. Mais comment se pardonnent-ils ce contraste ? Semblables à ces avares fastueux, qui étalent une magnificence extérieure, & se privent, dans leur famille, du nécessaire, ils sont encore plus déraisonnables. Les avares ont du moins le plaisir d'accumuler leurs richesses ; au lieu que ceux qui ne profitent pas des moyens qu'ils ont de plaire, n'y gagnent que le triste plaisir de se livrer à une humeur dont ils souffrent eux-mêmes.

D'autres ne négligent point de paroître aimables ; mais ils n'ont presque toujours qu'une seule personne qui les occupe. Se trouvent-ils avec des gens à qui ils doivent à-peu-près les mêmes marques de considération & d'amitié ? leur goût, dans le moment, les porte à traiter quelqu'un d'eux avec préférence ; ils s'y livrent, ils n'ont plus d'attention, d'esprit, de graces que pour lui. Ils gagnent, il est vrai, par cette conduite, le plaisir de flatter & d'acquérir de plus en plus celui qui leur plaît davantage : mais ils désobligent tout le reste. C'est imiter encore l'erreur d'une autre espèce d'avares, qui, ne s'attachant qu'à grossir leur trésor, y ajoutent imprudemment ce qui ser-

viroit à entretenir leurs autres biens qui dépérissent ; ils ne s'apperçoivent pas que c'est s'appauvrir.

Mais si c'est une négligence nuisible à notre propre bonheur que de ne pas employer, dans toutes les occasions, les qualités qui nous concilieroient l'inclination des gens avec qui nous avons à vivre, c'est un inconvénient encore plus à craindre, lorsque nous cherchons à leur plaire, que de choisir de mauvais moyens pour y réussir.

De ces moyens, il en est quelques-uns qu'il ne faut que remarquer dans autrui, pour connoître combien on doit les éviter. Quel égarement, par exemple, d'espérer de plaire, quand on ne songe qu'à briller !

L'envie de briller est un empressement de faire valoir son mérite sans aucun égard à celui des autres. C'est un étalage hasardé de son esprit, de ses talens, & enfin de tous les avantages qu'on a, ou qu'on se suppose. Et cette confiance les décrédite, quelque distingués qu'ils puissent être, parce qu'elle met à découvert l'excès de bonne opinion qu'on a de soi même, & l'intention de s'arroger une sorte de supériorité.

La confiance impérieuse avec laquelle on s'empresse de briller, nous laisse bientôt,

quelque mérite qui la soutienne, dans une espèce de solitude, au milieu même des gens avec qui nous passons la vie. Ils ne songent qu'à nous fuir, à moins qu'ils ne nous trouvent un certain ridicule qui les amuse; car, en général, on cherche assez le commerce de ceux dont on est dans l'usage de se moquer. Mais quel moyen d'être accueilli! Peu de gens sont assez stupides pour ne pas sentir la honte d'un pareil succès: & voici, dans ces deux situations, leurs ressources ordinaires. Ils rompent toute liaison avec ceux qu'ils préféreroient, s'ils étoient sensés, pour aller fonder leur misérable empire dans des sociétés, où leur ton de supériorité leur tiendra lieu de mérite. Ils auroient pu vivre citoyens dans un monde convenable; ils aiment mieux être Rois dans la mauvaise compagnie (1): encore s'ils

(1) Je crois devoir expliquer ici quel sens j'attache à cette manière de s'exprimer, *la mauvaise compagnie*; j'avertis que je ne l'ai empruntée que pour être mieux entendu d'un grand nombre de personnes, respectables dans leurs jugemens, à bien d'autres égards, mais qui, sans avoir en vue de décider des mœurs ni du caractère, qualifient abusivement de mauvaise compagnie tout ce qui n'est point lié avec ce qu'ils appellent *les gens du monde*, *les gens de connoissance*, ou même ceux qui parmi les gens du monde n'ont point ce qu'ils nomment *le ton de la bonne compagnie*, *le bon ton*, langage dont la prééminence, qui consiste souvent dans les mots plus que dans les pensées, peut paroître bien arbitraire.

Si on avoit compris que j'eusse dessein d'établir que les sociétés

y régnoient sans trouble, si rien n'arrachoit jamais le bandeau que leur orgueil a mis sur leurs yeux, leur folie seroit, en quelque manière, un bonheur : mais il y a, dans toutes les sociétés, de bons esprits, qui, par une lumière naturelle, distinguent l'apparence d'avec la vérité; ils s'attachent à approfondir le faux mérite, qui d'abord les a éblouis; & bientôt la présomption démasquée est réduite à chercher un autre théâtre où elle puisse être applaudie.

L'envie de briller est sujette aussi à nous jeter dans l'affectation, & nous y tombons de deux manières : l'une, en outrant notre naturel, & l'autre, en imitant celui d'autrui.

L'affectation, qui a sa source dans nous-mêmes, est un certain apprêt dans le maintien, dans la façon de marcher, de rire, de parler. C'est une application sérieuse & réfléchie à faire avec distinction les plus petites choses, par la persuasion que c'est un art de les tourner

---

qui ne sont point formées par les gens du monde, méritent le nom de mauvaise compagnie, on auroit absolument mal entendu ma pensée. L'esprit, la gaîté, les talens, & ce désir de plaire, qui ajoute toutes ces qualités, se rencontrent aussi fréquemment dans ces mêmes sociétés que dans l'état supérieur. On a donné, ce me semble, la solution de cette espèce de problême, lorsqu'on a dit, qu'il y a tant de gens de bonne compagnie dans la mauvaise, & tant de gens de mauvaise compagnie dans la bonne, qu'on ne peut raisonnablement en exclure aucune.

en autant de graces qui seront remarquées & applaudies.

Rien ne décèle mieux la petitesse de l'esprit, que cette sublimité recherchée jusques dans la manière de dire les lieux communs de la conversation ; que cette indifférence pour les pensées, & cette haute estime des mots, dont certaines gens paroissent si profondément pénétrés. Combien les différens personnages, que notre vanité nous fait faire, & dont elle s'applaudit, sont quelquefois contrastés & méprisables ! Tandis qu'elle portera un homme orné de grands talens, ou de connoissances sublimes à se montrer par des côtés si justement louables ; cette même vanité exposera à vos regards une figure remarquable par la bizarrerie recherchée de son ajustement, ou par la singularité méditée de son maintien & de ses manières : & vous reconnoîtrez, pour comble d'étonnement, que c'est le même homme qu'elle décore & qu'elle dégrade alternativement.

On connoît une autre affectation, qui tient à notre naturel. Il y a des gens nés singuliers, ou ingénus, ou indifférens, ou farouches, & qui se plaisent à le paroître encore davantage qu'ils ne le sont effectivement. Cette ambition d'ajouter à soi-même n'est guère apperçue que

des gens d'esprit, & n'en est que mieux tournée en ridicule; car toute affectation ne tarde pas à leur paroître telle. On seroit bien éloigné de tomber dans l'affectation, si on songeoit véritablement à plaire. On sauroit qu'on n'y réussit constamment qu'en se montrant de bonne foi tel qu'on est; que ce qu'on affecte au-delà est une manière d'avertir les gens de vous remarquer, de vous applaudir, qui les excite au contraire à ne plus voir en vous que le mérite emprunté, pour être dispensés de vous tenir compte de celui qui vous est naturel.

L'affectation, qui consiste dans l'imitation, vient quelquefois d'un sentiment louable, mais dont nous savons mal profiter. C'est une connoissance intérieure, un aveu qu'on se fait à soi-même, qu'il nous manque de certains agrémens que nous applaudissons dans quelque autre, & que nous pensons follement acquérir, en affectant de les posséder. C'est une adoption du mérite d'autrui qu'on préfère au sien, sans en être plus modeste, & qu'on ne parvient jamais à s'approprier assez bien pour en être paré; on n'en a que l'étalage.

L'égarement de notre amour-propre, qui nous porte à imiter les autres, est d'autant plus à craindre, qu'il est sujet à nous choisir

de bien mauvais modèles. Tel ne s'occupera toute sa vie qu'à ressembler à certain personnage, par les endroits mêmes que le Public ne regarde pas avec des yeux favorables, qui eût peut-être été moins exposé à la critique, s'il s'en fût tenu à ses propres travers.

Cette imitation volontaire ne se marque pas seulement dans notre extérieur. Il a des goûts & des haines, qu'on ne montre que parce qu'on s'imagine qu'il est du bon air de les avoir. L'empressement, souvent déplacé, de les témoigner, & les expressions outrées de ceux qui se les attribuent, font assez connoître que c'est pure affectation, & il se joint une sorte de dépit à l'ennui que cette affectation nous donne; on leur contesteroit volontiers le frivole avantage dont ils se parent, de *détester*, ou *d'aimer à la folie*, ce qui mérite à peine d'être cité comme déplaisant ou comme agréable.

Mais une autre erreur autant à craindre, quoique moins susceptible de ridicule, c'est de mettre l'esprit caustique au rang des moyens de plaire. Je ne prétends pas combattre ici ce caractère sombre & farouche, qui ne trouve de gloire qu'à avilir le mérite, & de plaisir qu'à troubler son bonheur. J'ai en vue cette sagacité que la gaîté ordinairement accompa-

gne; qui, sans intention de nuire, emportée par une satisfaction secrète, & flattée de quelques applaudissemens, se plaît à n'appercevoir, & à ne peindre les objets que par des faces qui les rendent ridicules. Je parle de cet art, qui, faisant alternativement d'une partie de la société un spectable risible pour l'autre, les sacrifiant & les amusant toutes deux, tour-à-tour, est redouté même de celle dont il se fait applaudir, & finit toujours par être haï & de l'une & de l'autre. Combien les hommes, que ce caractère domine, doivent peu se flatter d'inspirer de l'amitié, à moins qu'ils ne le rachètent par bien des vertus ou des qualités supérieures !

Les esprits caustiques deviennent, en quelque manière, pour la société, ce que sont, à l'égard des nations voisines, certains Rois d'Afrique, dont toute la richesse consiste dans un commerce d'esclaves. On ne gagne rien en se soumettant à leur empire; quand il ne leur reste plus de peuples étrangers à livrer, ils trafiquent leurs propres sujets.

Le genre d'esprit caustique, que je viens de dépeindre, est aussi méprisé que haïssable, dans ceux qui, ne le tenant point de la nature, veulent s'en faire un caractère. Rien ne déplaît tant que les gens qui vous proposent, à titre de ridicule, ce qui ne l'est pas, ou qui vous

annoncent comme une découverte, des ridicules usés, & dont ce n'est plus l'usage de se moquer; car tout est mode dans le commerce du monde, jusqu'aux sujets de dégoût & de haine. Heureusement il ne suffit pas d'avoir de la malignité & de l'esprit, pour être avec succès médisant, ironique ou dédaigneux; il faut être instruit des objets & du ton de la critique en règne. Eh! quelle étude méprisable, quand on a dessein de s'en prévaloir contre la société, que celle d'une science qui nous fait redouter, & qui déshonore notre raison, à mesure que notre esprit réussit mieux à en faire usage!

Il est important de ne s'y point tromper: tout ce qu'on appelle esprit caustique n'est pas tel que je viens de le définir. On voit des personnes qui en ont une portion, dont on n'est pas équitablement en droit de se plaindre: nul art dans leur discours pour attirer votre confiance; nul déguisement pour vous cacher qu'elles vont vous juger à la rigueur. Il faut cependant être en garde contr'elles, ou plutôt contre soi-même. Le caractère de leur esprit est une pénétration délicate, qui va saisir avec justesse tout ce qui se passe dans le vôtre; elles y lisent toutes les finesses de votre amour-propre: jamais aucun des motifs qui vous fait parler, ou garder le silence, sourire, ou être

sérieux, ne leur échappe : elles vous découvrent ingénieusement à vous-même. Mais loin de leur reprocher la joie un peu maligne qu'elles trouvent à vous dévoiler, rendez-leur graces au contraire de ce que ce n'est qu'à vos propres yeux qu'elles font tomber le masque dont vous aviez voulu vous embellir.

En général, l'esprit caustique ne doit donc pas être regardé comme un moyen de plaire, puisqu'il nous empêche d'être aimés. Mais il y a deux caractères qui sont entièrement opposés à celui-ci, & dont il n'est pas moins important de se garantir, parce qu'ils nous font mépriser. C'est de la fade complaisance & de la flatterie dont je veux parler.

Je ne comprends point, dans ce que j'appelle fade complaisance, ce caractère de foiblesse, qui, toujours dominé par les exemples, ou par les discours de quiconque veut l'assujettir, se laisse entraîner indifféremment aux vertus, comme aux vices. Je parle de cette souplesse d'humeur, de cette attention servile, qui, satisfaite de plaire généralement, sans distinction des personnes, se permet tout ce qui lui paroît ne point intéresser l'honneur, prodigue les éloges, sacrifie, sans qu'on l'exige, ses propres goûts, & va souvent même plus loin que n'iroit l'amitié, sans jamais avoir le

plaisir d'être inspiré par elle. Si cette lâche flexibilité réussit auprès de quelques hommes, dont la vanité grossière profite de tout ce qui cherche à la flatter, elle nous avilit à tel point aux yeux des autres, que les succès qu'elle procure ne peuvent nous dédommager de la honte qui y est attachée.

La flatterie, j'entends celle du genre le moins odieux, ressemble, par quelque côté, à la fade complaisance. Elle a, comme elle, mais par art seulement, cette pente docile à céder aux volontés des autres. Elle y ajoute une adresse à faire naître les occasions de séduire, qui la distingue & la rend plus dangereuse ; & tout le fruit que ce personnage pénible retire des scènes humiliantes qu'il joue, est d'amuser un petit nombre de spectateurs, & d'être méprisé de tout le reste.

La flatterie, d'un autre genre, & qu'on ne sauroit trop détester, c'est celle qui, pour s'emparer des esprits, saisit malignement le foible qui les déshonore, qui applaudit à nos ridicules, afin de jouir en même tems du plaisir de les augmenter & de nous plaire.

Qu'un homme, né avec un esprit étendu, lumineux, mais sérieux naturellement, affecte une gaîté qui n'est point dans son caractère, qu'il se propose de vous réjouir par sa manière

de plaisanter, qui ne sera (je le suppose ainsi) qu'une malheureuse abondance de fades allusions, ou de contes usés; car combien de gens, avec beaucoup d'esprit, n'ont point celui de la plaisanterie? on s'attachera, pour le gagner, à le bercer dans son erreur: quel usage du désir de plaire! L'art de séduire les hommes, en applaudissant à leurs travers, ne fût-il considéré qu'avec les yeux d'un amour-propre un peu délicat, n'a rien que de méprisable. Il est si facile, dans la société, d'entretenir Bélise (1) du nombre imaginaire de ses amans! Un sot n'aborderoit Dom-Quichotte qu'en lui parlant d'Enchanteurs; un homme d'esprit l'engageroit à traiter la Morale, parce que, dans Dom-Quichotte, l'homme le plus singulier, & qui fournit davantage à la curiosité d'un Philosophe, ce n'est pas le fou, c'est celui qui est la raison même, jusqu'au moment où le mot de Chevalerie en fait une métamorphose complète. Il est aisé de le remarquer : les sots se croyent pénétrans & caustiques, quand ils font tant que d'appercevoir dans autrui des défauts qui n'échappent à personne : on voit qu'ils s'applaudissent d'avoir pu découvrir qu'un fou extravague, & qu'une

(1) Personnage de la Comédie des Femmes savantes.

coquette s'abuse de compter sur des amans qu'elle n'a pas. Il faut donc leur laisser le genre de flatterie dont je viens de parler, ou convenir que quand nous embrassons ce caractère honteux dans la vue de nous faire aimer, c'est un abus que nous faisons d'un motif estimable. C'est que nous n'avons pas assez d'esprit pour saisir les moyens de plaire, que nous offrent la raison & la vérité.

Ces égaremens, où le désir de plaire est sujet à nous entraîner, appartiennent également aux deux sexes ; mais on connoît une autre erreur, qui séduit particulièrement les femmes. Il eſt un écueil de leur raiſon, dont un si petit nombre d'entr'elles sait se garantir. On voit que je parle de la coquetterie. Il ne seroit pas aisé de la définir. Plus un défaut est en règne, plus il se montre par différentes faces ; & celles qui le caractérisent le mieux, sont quelquefois les plus difficiles à rapprocher : cela se remarque particulièrement dans les femmes, soit qu'elles suivent la raison, soit qu'elles cèdent au caprice, leur imagination, plus ingénieuse que la nôtre, varie & multiplie bien davantage les nuances. Un homme aimable, & qui cherche à le paroître, vous a bientôt laissé appercevoir tous les moyens d'y réussir, qui lui sont propres. Une femme saisit

successivement presque toutes les manières de l'être : & c'est parce qu'en général elles sont portées à aller loin dans la route qu'elles prennent, qu'il leur est plus important de la bien choisir.

Dans les femmes, le désir de plaire, qui a pour objet d'inspirer l'estime & l'amitié, prend un empire durable sur les ames. Plus il paroît, plus il s'accrédite ; parce que c'est, comme on l'a remarqué (1), « le caractère des choses » estimables de redoubler de prix par leur » durée, & de plaire par le degré de perfec- » tion qu'elles ont, quand elles ne plaisent » plus par le charme de la nouveauté » : au lieu que la coquetterie ne peut rien sur les ames, qu'autant qu'elle séduit l'imagination. Quelle que soit son adresse à se cacher, elle ne subsiste pas long-tems sans être reconnue ; elle perd alors une partie de son pouvoir. Non que l'on se désabuse d'abord de l'erreur où elle nous entraîne, nos yeux ouverts, malgré nous, sur elle, sont sujets aussi à se refermer. Mais dans les intervalles de raison que nous laisse le charme, on se peint tout ce qu'il y a d'humiliant à s'en laisser tyranniser : & l'on hait

(1) Madame la Marquise de Lambert, *Réflexions sur les Femmes.*

celle qui l'emploie, à proportion des efforts qu'il nous en coûte pour le rompre.

Le désir de plaire est convenable dans tous les états & à tous les âges, parce qu'il ne met en œuvre que des moyens avoués par la raison, & qui font honneur à l'esprit. La coquetterie, qui souvent paroît dans toute son étendue, sans que l'esprit l'accompagne, emploie jusqu'à des défauts, pour parvenir au but qu'elle se propose : étourderie, affectation, manque de bienséance, tout lui sert, & rien ne l'arrête : & ces mêmes défauts, dès qu'ils cessent de la faire valoir, l'enlaidissent plus encore qu'ils ne l'avoient embellie. Mais ce qui caractérise entièrement la honte des succès qui la flattent, c'est qu'elle se décrie à mesure qu'elle les multiplie. Les premiers jours de la jeunesse, qui seuls peuvent lui être favorables, sont-ils éclipsés; combien de ridicules l'accompagnent jusques dans ses triomphes, si elle en obtient encore? La fausse vanité la fait naître, des chimères flatteuses l'entretiennent, & le mépris en est le fruit.

De quelques qualités qui semblent plaire par elles-mêmes.

Le désir de plaire nous égare donc quelquefois; mais aussi combien nous offre-t-il de

moyens d'être aimés, quand c'est la raison qui l'éclaire? C'est lui qui donne l'ame aux qualités les plus heureuses que nous ayons reçues de la nature ou de l'éducation. Sans lui, soit que ces qualités appartiennent à la figure, soit qu'elles tiennent au caractère, nous ne les portons point à leur véritable prix. Il ne faut, pour s'en convaincre, que les considérer par leur cause & par leurs effets.

En général, lorsqu'on agit ou qu'on parle, il y a de certaines dispositions du corps, de certaines expressions du visage, dont il semble qu'on soit convenu dans chaque Nation, pour rendre tel sentiment ou telle pensée. Or, c'est le meilleur choix entre ces actions, qu'on regarde comme les plus naturelles, qui forme ce qu'on appelle *l'air d'éducation*, *l'air du monde*, & en un mot, ce qu'on approuve, ce qu'on applaudit dans notre extérieur, indépendammènt de la régularité de la figure.

Dans une personne qui parle, la grace extérieure dépend d'un certain accord entre ce qu'elle dit, & l'action dont elle l'accompagne; il faut que, de l'un & de l'autre, il ne résulte qu'une même idée dans l'esprit de celui qui l'écoute & qui la voit.

Et de même que l'art des Comédiens, supérieurs dans leur profession, est de s'appro-

prier toutes ces actions heureuses, de ne les marquer qu'au degré, qu'à la nuance qui convient le plus exactement au fond du caractère, & à la situation actuelle du personnage qu'ils représentent (1); c'est aussi dans les gens du monde, le plus ou le moins de délicatesse d'esprit & de sentiment, qui fait que ces actions sont plus ou moins agréables.

Il faut observer encore que ces mêmes actions variant d'une manière sensible dans les personnes de différentes conditions, les expressions du visage, du geste, de la voix, sont un second langage, qui a son style, & qui marque, ainsi que fait le choix des mots, & la manière de les prononcer, l'extraction plus ou moins relevée, ou du moins l'honnête ou la mauvaise éducation.

C'est sans doute un grand avantage qu'un extérieur qui nous annonce favorablement; il accrédite, par avance, les autres qualités dont nous pouvons être ornés. On voit des personnes qui, lors même qu'elles ne vous entretiennent que d'objets peu intéressans, ont l'art d'exciter, d'accroître, de fixer votre attention, soit par la manière de vous adresser leurs

(1) On remarque que l'expérience du Théâtre ne suffit pas pour acquérir cette perfection; elle est l'ouvrage de la justesse & de la délicatesse de l'esprit.

regards, soit par une grace répandue dans leur action, qui vous inspire une disposition à leur applaudir, & même à découvrir en elles plus d'esprit qu'elles n'en font paroître.

Mais quand cet accord heureux du geste & de la pensée, cette éloquence des regards, cette grace dans l'action, qualités toujours désirables, ne sont qu'une disposition heureuse des organes; quand ce qui nous touche en elles n'a d'autres rapports avec nous que l'impression agréable qu'elles font sur nos sens, leur effet ne nous est bien sensible que la première fois que nous l'éprouvons: bientôt l'habitude nous les rend indifférentes, à moins qu'une certaine ame, que le sentiment seul peut donner, ne les soutienne.

Pour démêler quelle est cette ame qui assure le succès des qualités qu'on croiroit devoir réussir par elles-mêmes, revenons à l'homme que j'ai dépeint avec un extérieur qui prévient si puissamment en sa faveur. Si vous récherchez la cause des impressions avantageuses qu'il a faites sur vous, vous connoîtrez qu'elles naissent d'un empressement qui étoit en lui de vous occuper, non par la vanité d'être écouté, mais par le désir d'attirer votre attention & votre suffrage: ce qui suppose le cas qu'il faisoit de votre estime. Tous ceux

qui, comme vous, l'environnoient, ayant reçu de lui les égards auxquels ils peuvent naturellement prétendre, sentent du penchant à l'aimer.

C'est donc la disposition de l'esprit, & non celle du corps, qui fait valoir notre extérieur (1). Les agrémens du maintien & du geste, qui ne consistent que dans la régularité des mouvemens, sont purement arbitraires; ce qui est, à cet égard, une grace à Paris, pouvant devenir singulier à Madrid ou à Londres. Mais cet air d'attention, d'empressement, cette satisfaction à vous voir, que donne le désir de plaire, réussit toujours, & par-tout. Il se fait distinguer même dans les hommes, dont nous n'entendons point le langage; il marque une volonté de se rapprocher de nous, qui fait notre éloge, & qui par conséquent nous porte à les rechercher.

Cette même disposition d'esprit fait égale-

(1) On peut mettre au rang des qualités heureuses de la personne, les exercices agréables & les talens, tels que l'art des instrumens, la danse, le chant, &c., qui peuvent en quelque façon se passer du secours de l'esprit. Je ne rappellerai point ici de quel prix ils sont dans la société; je remarquerai seulement que dans celui qui ne les met en usage que pour satisfaire son amour-propre, c'est le talent qu'on applaudit. Dans celui qui ne paroît les employer que dans le dessein de concourir aux plaisirs de la société, c'est la personne qu'on aime & qu'on recherche.

ment le principal mérite des qualités attachées au caractère.

Il y a, par exemple, une certaine sensibilité à tout ce qui peut rire à l'imagination, ou intéresser le cœur d'une manière agréable, dont quelques gens sont heureusement doués: une disposition à saisir le plaisir, qui se répand dans leurs actions & dans leur entretien : un goût avec lequel ils agissent dans tout ce que les autres ne paroissent faire que par convenance. Ce caractère plaît d'autant plus, qu'il nous lie aux personnes avec lesquelles nous vivons, par tout ce qui a de l'empire sur elles, soit les goûts, soit les caprices ou la raison.

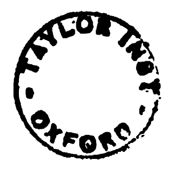
On aime encore une sorte de gaîté, marquée à un coin de singularité qui la rend piquante. C'est ce mélange de sérieux & d'enjouement, cet extérieur raisonnable & grave, que quelques gens, en petit nombre, conservent, dans des momens où leur imagination, naturellement gaie, est emportée par les idées les plus riantes, & même les plus badines : la joie est en eux une richesse qu'ils semblent n'y pas connoître, & ne répandre que pour le plaisir des autres.

Mais ces caractères, quel que soit leur mérite, ne réussissent pas constamment, s'ils n'ont pour ame ce désir de plaire, qui met le

véritable

véritable sceau à toutes les bonnes qualités.

Je ne connois qu'une sorte de moyen de réussir à plaire, sans en avoir le désir. Ce moyen est une des erreurs presqu'inséparables de la jeunesse; il n'a que peu de jours où il puisse nous être favorable, & le caractère d'erreur fait seul tout son mérite. C'est cette extrême sensibilité avec laquelle les jeunes gens qui entrent dans le monde, sont frappés de tout, parce que tout leur paroît nouveau. C'est leur ravissement, leur naïveté, quand ils parlent des impressions agréables qu'ils reçoivent; comme si le plaisir étoit une découverte qui n'eût été faite que par eux. Ces premières agitations de l'ame, qu'ils croient si merveilleuses, les font, il est vrai, paroître aimables, parce qu'elles marquent une franchise, une certaine simplicité, que le manque d'expérience justifie. Peut-être encore ne faisons-nous grace à ces moyens de plaire, que parce qu'ils ne sont que des erreurs, que leur succès est passager, & ne vaut pas qu'on le regrette; car on n'applaudit qu'avec peine, dans autrui, aux qualités qu'on n'a plus. Il est, par exemple, peu de femmes (& bien des hommes ont la même foiblesse), qui cessant d'avoir les agrémens de la jeunesse, se plaisent avec les personnes qui les possèdent dans tout leur



& de la solidité dans l'esprit; car on n'a jamais plus d'opinion des bonnes qualités des autres hommes, que quand elles nous aident à nous convaincre de notre propre mérite.

L'attention à ne point diminuer d'égards pour ceux qui ont reçu de nous des services, sur-tout quand il s'est agi de bienfaits qui nous donnent une sorte de supériorité ſur eux, est un des sentimens les plus utiles que nous inspire le désir de plaire. Souvent, après des procédés généreux, on s'endort sur la foi du penchant qui nous les a fait avoir, & qui n'attend qu'une autre occasion de se manifester. On pense qu'avec celui à qui on a découvert ainsi son ame, ne plus s'assujettir aux attentions, aux déférences ordinaires, loin de paroître un manque d'égards, est une autre manière de lui témoigner qu'il est sûr de nous. Cette conduite cependant produit rarement le succès qu'elle nous fait espérer. Dans la plupart des hommes, & ce ne sont pas encore les plus méprisables, la reconnoissance sincère, dans son principe, est cependant conditionnelle. Mettez cette reconnoissance à des épreuves qui offensent l'amour-propre, vous la verrez s'évanouir, & l'inimitié lui succéder peut-être. Naturellement portés à l'ingratitude, ils regarderont comme une sorte d'usure que

vous retirez de ce que vous avez fait pour eux, ce qu'ils croiront en vous une marque de hauteur méprisante. Il m'a obligé, diront-ils en secret; mais il m'humilie, il est plus que payé. On perd ainsi par une négligence, dont la cause bien connue n'a souvent rien que de louable; on se dérobe le prix le plus cher des bienfaits, le plaisir d'être aimé. Mais supposons que cette personne, dont la vanité est trop sensible, capable en même temps d'un véritable sentiment de gratitude, vous cache & vous sacrifie la peine intérieure que lui cause ce qui lui paroît en vous un manque d'égards: ne vous reprochez-vous pas, si vous venez à vous en appercevoir, d'avoir étouffé, en partie, la satisfaction que vous aviez fait naître dans une ame que vous aimiez à rendre heureuse?

Le désir de plaire nous garantit de cette perte, & nous épargne ce regret, en nous assujettissant à cette maxime bien humiliante pour la raison, quoiqu'elle soit son ouvrage. Il faut nécessairement, pour être aimé, remplir, par une suite d'égards, les intervalles qui se trouvent entre les services.

Une qualité encore qui nous fait aimer, c'est cet esprit d'indulgence & de circonspection, si naturel aux personnes occupées à

plaire. Se répand-il des bruits désavantageux à quelqu'un ? ils suspendent leur jugement ; ils se montrent d'autant plus équitables par cette conduite, que, dans ces momens où la malignité humaine fermente, les circonstances qui semblent prouver davantage, ne deviennent presque toujours, par l'évènement, que des mensonges qu'on est honteux d'avoir écoutés. Ne connoissant, de cette même malignité, que les moyens de l'adoucir, en attendant qu'elle se détruise, ils donnent l'exemple d'une modération, qui sert souvent mieux que ne feroit un zèle plus déclaré. Ils cèdent avec le degré de prudence nécessaire, & laissent passer un torrent, qui fait plus de ravages, à mesure qu'on oppose plus d'efforts pour arrêter son cours.

Avec le désir de plaire, on ne se permet point de certaines négligences qui nous font haïr ; on ne passe point, comme le commun des hommes, des égards à l'indifférence avec ceux qui éprouvent de grands revers. Eh ! combien il est sensible aux hommes pour qui la fortune change, de rencontrer des regards où ils puissent lire que leur considération n'est point détruite ! de n'être point forcés à reconnoître qu'on ne les plaint dans leur disgrace, qu'avec l'intention maligne de leur en faire

sentir davantage l'amertume, dégoût plus mortifiant que le malheur même ! Quels amis enfin, quels défenseurs vous acquérez pour le reste de votre vie ! Mais n'envisageons qu'une récompense plus digne d'une belle ame. Vous avez le plaisir de tenir lieu, en quelque façon, à un infortuné de tout ce qui le rendoit heureux ; il en oublie avec vous la perte, parce qu'en vous rien ne la lui reproche, parce qu'il n'a rien perdu avec vous de son premier état. Que peut-on concevoir de plus désirable que de jouir d'un bonheur qui a sa source dans celui que nous faisons naître ?

Défaut que le désir de plaire corrige.

Etablir en nous des qualités heureuses, n'est pas encore l'effet le plus favorable du désir de plaire ; il remédie à des défauts ; & c'est, à mon gré, l'ouvrage le plus difficile. L'air dédaigneux, par exemple, le ton méprisant, & plusieurs habitudes pareilles, qui rendent notre commerce si haïssable ; ce n'est que l'envie de réussir dans l'esprit des autres qui peut nous en corriger. Voici deux cas assez ordinaires, où l'on voit arriver ce changement.

Quelquefois des gens qui entrent dans le monde avec un extérieur brute ou glorieux, prennent heureusement un goût vif pour le

commerce de la société. Alors, portés par le sentiment à connoître tout ce qui peut les y rendre aimables, ils parviennent enfin à l'acquérir.

Le second exemple est, lorsque des gens qui se sont abandonnés à ces mêmes défauts, parce qu'ils n'ont point eu de motifs puissans de se contraindre, se trouvent forcés de vivre avec des personnes à qui ils ont intérêt de plaire, pour se rendre la vie agréable. Ce qu'ils marquent alors de prévenances, d'attentions obligeantes, réussit d'autant mieux, qu'on s'attendoit moins à leur trouver ce caractère.

On remarque une situation, où des hommes, nés farouches & méprisans, cessent pour un tems de l'être; c'est quand-ils éprouvent des traverses humiliantes: mais on remarque aussi que ce changement leur est rarement avantageux. S'ils fléchissent, on soupçonne que c'est par foiblesse. On est long-tems à ne regarder leur politesse, leur complaisance que comme des témoignages de leur honte secrète, & non comme un adoucissement de leur âme. C'est la seule occasion où la dureté ordinaire de leur commerce, qui auroit alors un air de fermeté, pourroit les servir mieux que l'intention marquée de plaire.

Mais supposons en nous des défauts qui

soient de notre caractère, & que le désir de plaire ne puisse nous faire vaincre entièrement, du moins il les adoucit de manière à leur faire trouver grace dans la société.

Défauts que le désir de plaire adoucit.

Parmi ces défauts, l'inégalité est sans doute un des plus rebutans. On diroit que ceux dont l'humeur est changeante à un certain excès, ont plusieurs ames qui se plaisent chacune à effacer l'ouvrage de l'autre. Pour plus de facilité à peindre ces oppositions, supposons une personne avec qui vous n'êtes point en liaison, & dont on vous fait cet éloge. « Elle joint » à beaucoup d'esprit des connoissances fort » étendues; elle a sur-tout le don de s'appro- » prier si heureusement ce qu'on a pensé avant » elle, & ce que vous aurez pensé vous- » même, que vous pencherez à croire que » tout ce qu'elle dit est l'ouvrage de son ima- » gination, sans aucun secours de sa mémoire. » Qu'elle raisonne, qu'elle fasse un récit, » qu'elle contredise, jamais vous n'apperce- » vrez son amour-propre, & jamais elle ne » blessera le vôtre. A l'égard de son ton de » plaisanterie, il est à servir de modèle dans » la conversation, comme celui de Madame » de Sévigné l'est pour les Lettres ». A ce

portrait, que vous ne permettez pas qu'on achève, vous marquez un extrême empressement de la connoître. Elle arrive. On n'avoit employé que de trop foibles couleurs; vous trouvez qu'elle surpasse tout ce qu'on vous avoit annoncé. Faut-il vous en séparer? elle vous laisse dans l'enchantement; vous ne songez qu'à la rejoindre, & le lendemain paroît un terme trop long à votre impatience. A la seconde entrevue, quel étonnement pour vous de ne plus retrouver la personne du jour précédent! Vous demanderiez volontiers à celle-ci ce que l'autre est devenue. Tombée dans une sorte de léthargie, elle n'a presque rien à vous dire: à peine se trouvera-t-elle la force de vous répondre. La veille, il lui manquoit de vous avoir fait connoître qu'elle a tout ce qui peut rendre supérieurement aimable; vous étiez un objet intéressant pour elle, & vous ne l'étiez que par-là: n'en attendez plus rien, jusqu'à tant qu'elle se plaise à recommencer le charme. Elle n'a plus de graces dans l'esprit, de feu dans l'imagination, de raison même; elle n'existe enfin, si j'ose le dire, que dans les momens où elle est flattée de plaire: & elle y réussira encore avec vous, dès qu'elle en aura envie; vous passerez alternativement de l'admiration au dépit. On dit que de pareils con-

trastes nourrissent l'amour ; il est sûr du moins qu'ils n'entretiennent pas l'amitié.

Que, tout-à-coup, sans ôter à cette même personne son inégalité, on lui inspire le désir de plaire, qui a pour objet de se faire aimer, on verra une conduite bien différente. Au lieu de s'abandonner, sans retour, à cette langueur qui suivit de si près son empressement, elle sentira que son inégalité a dû vous déplaire, & trouvera des ressources pour la réparer. Ce ne sera pas par les traits de cet esprit saillant, ni de cette imagination riante, que vous avez admirés en elle, puisqu'ils naissent uniquement de l'émulation que lui cause la nouveauté des objets. Mais elle vous parlera la première des contrastes de son humeur : sincérité qui commencera à diminuer la blessure qu'ils vous avoient faite. Elle vous avouera, en les blâmant, des bizarreries que vous n'avez pas encore essuyées : & cette confiance vous engagera à la plaindre. Vous la trouverez sensible de si bonne foi aux sujets que vous avez de ne pas rechercher son commerce, que ce sera vous alors qui songerez à trouver des raisons de l'excuser. Enfin, dans chaque intervalle, vous ouvrant son ame sur ses caprices & sur son repentir, elle vous accoutumera à l'indulgence : effet plus surprenant

encore du désir de plaire ! Quoiqu'elle ait toujours les mêmes défauts, vous ne verrez plus de torts en elle; vous finirez par l'aimer.

Il y a encore d'autres qualités qui naissent du désir de plaire; il y a aussi d'autres défauts dont il nous garantit, que j'ai cru devoir traiter séparément. Comme la conversation est le champ où ils paroissent avec le plus d'éclat, c'est dans ce point de vue que je vais les considérer.

Pour éclaircir suffisamment de quelle manière ces qualités font partie de l'esprit de la conversation, il faudroit analyser en quoi consiste ce même esprit. Mais comment définir, dans toutes ses faces, cette espèce de génie, qui dépend moins du genre & de l'étendue des lumières qu'il possède, que du sentiment plus ou moins délicat avec lequel il les met en usage? qui ne se sert jamais mieux de l'esprit, que quand il semble s'en passer, ou n'appercevoir pas tout celui dont il dispose? qui, transporté à tous momens dans différentes régions, n'a qu'un instant presqu'insensible pour s'emparer des richesses qui lui sont propres, & dont le choix, à mesure qu'il est plus subit, est quelquefois plus heureux? Ce talent, qui a tant de ressources pour plaire, nous cache presqu'entièrement ce qui le constitue. On le

sent, & on ne sauroit dire précisément ce qu'il est. On connoît bien mieux les défauts qui lui sont opposés, que les qualités qui sont de son essence. Cependant entre ces qualités, il en est deux qui me paroissent sensibles. La première est la manière d'écouter : la seconde est ce caractère liant, qui se prête aux idées d'autrui.

L'attention est une partie essentielle de l'esprit de la conversation. Elle ne doit pas consister seulement à ne rien perdre de ce que disent les autres ; il faut de plus qu'elle soit d'un caractère à ne pouvoir leur échapper ; qu'ils découvrent qu'elle n'est pas uniquement l'effet de la politesse, mais d'un penchant qu'on se trouve à les entendre. Et le désir de plaire donne cette disposition obligeante ; non qu'il la porte jusqu'à la fadeur, ni qu'un même sourire applaudisse aux lieux communs, ainsi qu'aux idées riantes ou ingénieuses. Il sait, sans fausseté, garder les intervalles différens entre la fade complaisance & la sécheresse mortifiante qu'il évite toujours. Il prête une attention plus marquée à l'homme plus digne d'être écouté, sans que celui qui, en le méritant moins, désire autant de l'être, puisse se plaindre de la manière dont il est écouté à son tour. Il ne laissera pas échapper les momens

où l'esprit de l'un, se développant d'une manière supérieure, exige qu'on se livre entièrement à le suivre : & lorsque l'entretien du dernier lui devient à charge, il songe que ce seroit un inconvénient de plus, & non un dédommagement de s'attirer sa haine, en lui faisant sentir le malheur qu'il a d'ennuyer.

On ne le croiroit pas, si l'expérience ne nous en convainquoit tous les jours; c'est un don bien rare que de savoir écouter. L'un, persuadé qu'il vous devine, vous interrompt aux prémiers mots que vous prononcez : il part, & répond avec chaleur à ce que vous n'avez ni dit ni pensé. Un autre, occupé à mettre de l'esprit dans ce qu'il va vous répliquer, se livre, en vous écoutant, à ses idées ; vous le voyez moitié rêveur, & moitié attentif, n'être ni à vous ni à lui-même : & sa réponse se ressent de ce partage ; elle est spirituelle & inconséquente. Celui-ci, & c'est le moins excusable, incapable, par une paresse d'esprit habituelle, de toute application sérieuse, vous regarde avec des yeux léthargiques, ou vous adresse, de tems en tems un sourire distrait, & le plus souvent déplacé ; il n'a pas projeté un moment de vous écouter ni de vous répondre : langueur désobligeante, qui dégoûte les gens sensés de notre com-

merce, & qui excite l'inimitié de ceux dont la vanité considère une pareille indifférence comme une marque de mépris dont elle doit être blessée.

Il y a une autre sorte d'inattention qu'on regarde, non sans quelque justice, comme un défaut, mais dont le principe n'a rien d'offensant, parce qu'elle ne vient ni de cet empressement de faire parade de son esprit, qui empêche d'être occupé du vôtre, ni de cette indifférence pour ce que disent les autres, qui ne se prête pas même à les écouter. C'est cette distraction qui, dans quelques gens d'esprit, naît du fond de leur caractère, & qui les saisit dans les momens même où ils trouvent du plaisir à vous entendre : espèce de ravissement pendant lequel vous les voyez comme transportés dans un monde différent du vôtre, & dont ils sortent souvent par quelques traits si peu attendus, ou par une plaisanterie d'un si bon genre sur le tort où ils se surprennent eux-mêmes, que vous aimez jusqu'à la distraction qui les a fait naître.

Le caractère de douceur & de complaisance, si désirable dans la société, n'est pas, lors même que l'esprit l'accompagne, une de ces qualités qui jettent un certain éclat sur ceux qui les possèdent. C'est une sorte de philtre,

qui, agissant d'une manière peu sensible, ne vous occupe d'abord que foiblement de la main qui sait le répandre, mais dont l'effet est toujours de vous la rendre chère. Eh ! comment ne pas aimer ces ames flexibles que vous attirez sans peine; qui vous cherchent même, & se plaisent à partager ce qui intéresse la vôtre, qui n'attendent de vous aucune attention, aucune condescendance, dont elles ne vous donnent l'exemple; qui, assez élevées, lorsqu'elles apperçoivent des défauts, mêlés avec des vertus, pour dédaigner le faux avantage d'avilir les autres hommes, profitent, par préférence, des motifs d'applaudir & d'estimer?

C'est dans la conversation que l'esprit de douceur a de plus fréquentes occasions de paroître. Il nous fait abandonner avec sagesse, quand les matières sont indifférentes, le foible avantage d'avoir sévèrement raison contre les gens dont l'amour-propre, facile à se révolter, ne pardonne point un pareil succès. Vous pourriez leur montrer de la supériorité : vous préférez de leur paroître aimable.

Il n'est qu'un genre de douceur, qui, loin de nous faire aimer, indispose au contraire ceux qui en pénètrent le principe: c'est la douceur, qui, ayant pour base un fond de mépris

mépris pour les lumières des autres, leur laisse appercevoir qu'elle ne leur cède que par un sentiment de supériorité, qu'elle n'est qu'un découragement de convaincre les hommes de leur petitesse.

Ce n'est pas, le plus souvent, faute d'esprit, de savoir, d'imagination qu'on indispose les gens avec qui l'on s'entretient ; c'est parce qu'on ne songe à faire paroître ces qualités que pour sa propre satisfaction. De-là naissent des défauts plus nuisibles que la stérilité de l'esprit & l'ignorance. Tels sont l'habitude de parler de soi, l'abus de la mémoire, la contradiction.

Le penchant à parler de soi est bien séduisant. Avec beaucoup d'esprit, on n'est pas toujours garanti de ce piége où notre amour-propre nous attire. Ingénieux à se déguiser, c'est quelquefois sous les traits de la modestie qu'il s'offre à nous, & qu'il parvient à nous gouverner.

Qu'on adresse des éloges mérités à des hommes connus par de grandes vertus, par des actions brillantes, ou par l'antiquité de leur race, quelques-uns, ayant sincèrement l'intention d'être modestes, se défendront de vos louanges, de manière à le paroître bien peu. Vous les verrez se répandre sur l'extrême

faveur non méritée, avec laquelle le Souverain, ou l'opinion commune les traite. Ils croyent effectivement en être surpris; mais ils entrent dans des détails, & d'étonnement en étonnement, de bontés en bontés qu'on a pour eux, ils content insensiblement leur histoire, où ils font leur généalogie, & rapportent tous les traits à leur gloire, qui vous étoient échappés. Ils n'ont rien dit que d'incontestable: mais enfin c'est vous avoir entretenu de leur mérite.

L'amour-propre a d'autres subterfuges dans ce genre de séduction, qui indisposent plus encore quand on les démêle, que ne feroit peut-être l'orgueil à découvert. On trouve des gens qui ne diront jamais *moi*, ni *mon opinion*, ni *je sais*, ni *je prétends*; mais qui, d'une manière détournée, sans s'en appercevoir peut-être, se procurent l'intime satisfaction de ne vous entretenir que d'eux-mêmes. Tout les ramène aux talens, aux autres avantages qu'on sait qu'ils possèdent. Ils vous montrent, comme avec une baguette, l'excellence de ces dons heureux; ils vous feront sur-tout remarquer les parties où ils croyent exceller, comme celles où il y a plus de mérite à réussir. Quelle modestie! Ils suppriment leur nom, pour n'être reconnus qu'à leur éloge.

On s'abuse souvent encore, lorsque, dans une conversation où chacun parle de ses goûts ou de son humeur, on croit ne rien hasarder, en faisant aussi quelques portraits de soi-même. On ne doit point se rassurer sur ce que ces portraits seront vrais, ou si peu avantageux, qu'ils ne pourront point donner de jalousie: il faudra prévoir si les esprits portés à la critique jugeront convenable que vous soyez tel que vous êtes. Pour m'expliquer, je suppose qu'un homme, qui a l'extérieur raisonnable & froid, s'annonce comme ayant un goût très-vif pour tout ce qui divertit; ou qu'il avoue qu'il lui vient, comme à bien d'autres gens, des idées folles ou bizarres. Le portrait, comme je l'ai dit, fera fidèle; il paroîtra cependant ridicule. On exige que vous ayez le caractère désigné par votre physionomie; on voudra du moins, si la joie ne vient point s'y peindre, que vous fassiez un mystère de celle que vous ressentez dans le fond de votre ame.

Il ne suffit pas de s'être accoutumé à dompter le penchant naturel qu'on sent à parler de soi-même; il y a une certaine défiance, ou plutôt une présence d'esprit nécessaire pour appercevoir les piéges qu'on nous tend, à dessein de réveiller en nous ce foible que nous

avons tant de peine à vaincre. Ordinairement, même avec de l'esprit, les personnes qui ne sont point caustiques, sont portées à ne point soupçonner les autres de l'être: & cette sécurité, toute estimable qu'elle a droit de paroître, n'est pas sans inconvénient. Souvent des égards qu'on vous marque, des louanges qu'on vous adresse d'une manière indirecte, un certain sourire d'applaudissement aux choses communes que vous dites, ont pour objet unique de vous faire tomber dans un ridicule, soit en vous faisant parler de vous-même avec éloge, soit en vous engageant à mettre au jour des talens médiocres. Si vous ne sentez pas d'abord l'ironie de ces fausses prévenances, la seule confiance que vous paroîtrez y prendre, quand elle ne vous mèneroit pas aussi loin qu'on le désire, est capable de vous faire perdre dans l'opinion des spectateurs le prix de tout ce que vous avez d'ailleurs de qualités aimables. Avec les esprits qui sont caustiques, il faut sur-tout, pour ne point décréditer le sien, éviter qu'il ne soit leur dupe: & s'il est un moyen d'acquérir de la supériorité sur eux, c'est de montrer qu'on les connoît sans les craindre, & sans daigner les imiter.

On a dit que les Amans ne s'entretiennent les jours entiers sans s'ennuyer, que parce

qu'ils se parlent toujours d'eux-mêmes; cette effusion de cœur me paroît appartenir plus raisonnablement à l'amitié. Après ce goût de préférence, qui nous attache à un ami véritable, après cette satisfaction si chère de compter sur l'intérêt qu'il prend à notre bonheur, le plaisir le plus touchant est celui de lui ouvrir son ame. Il faut donc réserver cette entière confiance pour l'amitié. Dans les liaisons ordinaires, parler de soi n'est, le plus souvent, qu'un foible qui tourne à notre désavantage.

Quelques exemples contraires à ce principe, ne doivent point nous en écarter. On trouve des gens qui vous entretiennent impunément des plus petits détails de leurs goûts, de leur manière de vivre singulière, & qui ne laissent pas d'être de très-bonne compagnie. Quel est donc l'art qui les sert si bien? C'est de n'en avoir aucun. Ils ne prétendent ni se donner pour modèles, ni tirer vanité de leur façon de penser. Sensibles de bonne foi, jusqu'à la déraison, à toutes les petitesses qu'ils mettent à si haut prix, ils vous étonnent & vous amusent par le ton conséquent & approfondi, avec lequel ils analysent des objets entièrement frivoles. Les contrastes plaisent quand ils sont extrêmes, & celui-ci devient

pour la raison une espèce de spectacle : vous croyez, en quelque façon, voir *l'homme du port de Pyrée* considérer avec transport les trésors d'un de ses *navires*. N'ayez qu'un esprit supérieur, sans être emporté par le délire que je viens de dépeindre, & essayez de tenir des propos du même genre. En paroissant bizarre, vous ne serez qu'insipide. Le mérite de ces sortes de singularités tient uniquement à l'ivresse avec laquelle ceux qui y sont assujettis font l'éloge de leur folie.

La défiance salutaire de tomber dans tous les inconvéniens que je viens de rapporter, peut se réduire à ce seul point. On se nuit en parlant de soi, lorsque le seul intérêt de notre vanité nous détermine ; car avec quelqu'adresse qu'elle se déguise, elle sera toujours apperçue. Les regards des hommes, même les plus bornés, sont des espèces de microscopes qui grossissent nos défauts les plus imperceptibles.

Il est malheureusement des occasions indispensables de parler de soi, de peindre son caractère ; & de mettre au jour sa conduite. Que, dans des discussions d'intérêts, ou d'un autre genre, satisfait intérieurement d'avoir rempli tout ce que la droiture & l'honnêteté exigent, vous laissiez prévenir les esprits par

les fausses couleurs dont vos adversaires se parent, & vous défigurent : quel sera le fruit de votre silence ? Vous resterez, pendant un certain tems, chargé, dans l'opinion commune, de tous les torts qu'on aura eus avec vous.

J'ai placé à la suite de la vanité, qui fait parler de soi, l'abus de la mémoire, parce que ce dernier défaut me paroît tenir, à quelques égards, au premier. Une mémoire abondante produit ordinairement le désir de s'emparer de la conversation ; & c'est un des moyens détournés de parler de soi, que l'empressement indiscret d'occuper l'attention des autres. Elle entraîne encore le dégoût d'écouter : deux inconvéniens, qui seuls suffiroient pour lui faire perdre tout son mérite.

Il faut, pour que la mémoire se fasse aimer, qu'éclairée par une certaine délicatesse d'esprit, & par une attention suivie à ne point offusquer l'amour-propre d'autrui, elle n'occupe pas seule la scène ; qu'elle y attire au contraire ceux qu'elle a réduits quelque tems à n'être que spectateurs : mais elle ne sent pas toujours où son rôle doit finir.

Il faut encore qu'écartant de la conversation tout ce qui auroit l'air de dissertation, même dans les matières savantes, sur lesquelles on la consulte, elle sache les assujettir toutes,

sans obscurité, au langage ordinaire du monde. Mais cet art, que quelques personnes de ce siècle possèdent éminemment, ce n'est que l'esprit supérieur qui le donne.

L'usage habituel de la mémoire expose ordinairement à tomber dans des répétitions; & il n'y a personne qui ne pense sur l'ennui que cela cause, ce que Montagne dit de *certains parleurs, à qui la souvenance des choses passées demeure, & qui ont perdu le souvenir de leurs redites*; il les fuit avec soin.

Comme la conversation est un commerce d'idées, où le jugement & l'imagination ne doivent pas moins concourir que la mémoire, les gens d'esprit, qui sont instruits des matières qu'on traite, haïssent de ne trouver, le plus souvent, dans l'entretien de ceux que la mémoire fait parler, que le sens littéral, que la page précisément de tel ou de tel livre: & ce dégoût paroît sensé. On se plaît à la conversation qui vous présente le fruit de la lecture; mais on s'ennuie, avec raison, de celle où l'on ne trouve que la lecture même (1).

Il est vrai que rien n'est plus à charge, à la longue, que ces esprits qui se souviennent toujours, & qui ne pensent jamais.

---

(1) *Montagne a dit*: Savoir par cœur n'est pas savoir; c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa mémoire.

Il faut avouer aussi que la mémoire, heureusement cultivée, devient, dans la conversation, une source toujours féconde & toujours agréable, lorsque les différentes parties de l'esprit, qui lui sont nécessaires, mesurent son essor, & choisissent la route qu'elle doit tenir. J'ajouterai que si elle en reçoit de grands secours, elle leur en prête, à son tour, qui leur servent à se développer davantage. Sans elle, l'imagination la plus féconde, renfermée nécessairement dans un cercle d'idées qu'elle embellit, mais qu'elle retouche sans cesse, épuise bientôt les différentes faces par lesquelles on peut les présenter, & languit enfin, faute d'objets sur qui elle puisse s'exercer. C'est donc comme un instrument à l'usage de l'esprit (s'il m'est permis de m'exprimer ainsi), qu'une grande mémoire me paroît désirable. Qu'on la réduise à son mérite particulier, même en la jugeant favorablement, elle n'est plus que d'un foible prix. C'est moins son étendue qui plaît, sur-tout dans les gens du monde, que le choix des connoissances qu'elle rassemble, & la manière de les employer.

Mais de tous les défauts opposés à l'esprit de la conversation, le plus choquant est la contradiction. Rien, en effet, ne rend plus haïssable

que de heurter inconsidérément l'opinion des autres. Cependant la crainte de se laisser aller à ce penchant ne doit point bannir de l'esprit une certaine fermeté. Il y a bien de la différence entre contredire & défendre son sentiment. En avoir un est convenable, & même nécessaire dans quelques occasions où ce que vous pensez marque votre caractère. Dans tant d'autres, céder ou ne céder pas, est bien arbitraire; mais souvent notre orgueil dispute encore, après que notre raison s'est rendue.

La Bruyère réduit l'esprit de la conversation à la classe de l'esprit du jeu & de l'heureuse mémoire: & j'ai remarqué que quelques hommes de ce siècle, accoutumés aussi à réfléchir, & qui jugent sainement de l'esprit, quand il est employé dans des ouvrages, pensent, à ce sujet, comme La Bruyère. Mais il m'a paru qu'ils se rendoient à cette autorité, moins par un exámen raisonné, que par une sorte d'insensibilité, dont voici la cause. L'étendue & la justesse de l'esprit étant entr'eux le fruit de plusieurs années de travail, & d'une sorte de solitude, ils se sont accoutumés à penser austèrement, comme si une idée purement agréable étoit un relâchement à leur devoir. Méthodiques & conséquens par habitude, lors même qu'il y auroit du mérite à ne pas l'être,

ils sont rarement sensibles à cette délicatesse d'imagination, qui va saisir dans les différentes matières, que la conversation présente, ce qu'elles ont d'agréable ou de plus à la portée des autres, & en écarte, avec soin, l'air de science, d'exactitude ou de mystère. De-là l'esprit de conversation leur paroît un avantage bien frivole : & c'est ainsi que l'humanité est faite. Quelques Philosophes, portés, sans s'en appercevoir, à ne considérer l'esprit qu'environné de la peine & de la méthode qui ont formé le leur, par-tout où ils voient l'esprit facile & secouant le joug de l'exactitude, ils ont peine à le reconnoître.

Il me semble qu'à esprit égal, les personnes qui possèdent le talent de la conversation, ont bien plus d'occasions de plaire que celles qui ne font qu'écrire. Je ne compare ici leur mérite que dans ce seul point de vue. L'Auteur le plus ingénieux & le plus abondant emploie bien du tems à un ouvrage, dont le succès dépend de quantité de circonstances, qui souvent lui sont étrangères: au lieu que l'homme, doué de l'esprit de la conversation, plaît & se renouvelle sans cesse ; il fait constamment les délices de tout ce qu'il rencontre. Quelle différence dans la manière de vous occuper ! L'un, par la lecture de ses ouvrages (je les

suppose du genre purement agréable), n'offre pour spectacle à votre esprit que le sien ; il ne vous montre que son mérite : l'autre vous ramène à vous-même, vous place à côté de lui sur la scène où il brille, & vous y place à votre avantage : vous croyez y partager ses succès. Quelles ressources pour vous de plaire & pour se faire aimer de vous !

Ce don paroît quelquefois une espèce de magie. Il est des gens dont le langage fascine si bien votre imagination, sur-tout à l'égard des choses de sentiment, que vous vous laissez persuader, en quelque façon, ce que même vous aviez résolu de ne pas croire. Vous étiez prévenu, je le suppose, sur la froideur de leur ame dans le commerce de l'amitié. Viennent-ils à vous entretenir des charmes de cette même amitié qu'ils n'ont jamais sentie ? il semble que leurs expressions suffisent à peine à la plénitude de leur cœur. La peinture est si vive & si ressemblante, l'art a si bien les détails auxquels on reconnoît la nature, que vous vous y laissez tromper ; ou s'il vous reste encore quelques mouvemens de défiance, vous sentez du penchant à les écarter : état de séduction qui me paroît ressembler à ces rêveries agréables que nous cause quelquefois un sommeil assez léger pour nous laisser une partie

de notre raison; on s'apperçoit que ce ne sont que des songes; on se dit qu'il ne faut pas les croire; on craint en même tems de se réveiller.

Comment La Bruyère a-t-il pu rabaisser au point où il l'a fait, un genre d'esprit qui a tant de pouvoir sur celui des autres? qui, éclairé par un jugement prompt & délicat, voit d'un seul coup-d'œil toutes les convenances, par rapport au rang, à l'âge, aux opinions, au degré d'amour-propre d'un cercle de personnes difficiles à satisfaire?

Encore un mérite qui rend bien désirable l'esprit & le goût de la conversation, c'est qu'il remplit facilement notre loisir: & le loisir de la plupart des hommes, loin d'être pour eux un état satisfaisant, devient un vide qui leur est à charge. Combien les jours coulent avec vîtesse pour ces ames heureuses, qui, dans les intervalles de leurs occupations, s'amusent constamment, & par préférence de ce commerce volontaire de folie & de raison, de ſavoir & d'ignorance, de sérieux & de gaîté; enfin de cet enchaînement d'idées que la conversation ramène, varie, confond, sépare, rejette & reproduit sans cesse! Heureux, encore une fois, ceux qui peuvent avoir, à la place des passions, le goût d'un commerce où l'on trouve tant d'occaſions de plaire & de ſe faire aimer!

SECONDE PARTIE.

DANS cette seconde Partie, je traite de l'éducation des enfans, suivant les principes dont j'ai cherché, dans la première, à établir l'utilité.

Je la divise en trois chapitres. Le premier contiendra des réflexions préliminaires sur les premières idées qui nous sont imprimées par l'éducation.

Dans le deuxième, je proposerai les moyens que je crois les plus sûrs & les plus faciles pour faire naître dans les enfans, avec le désir de plaire, les qualités de l'ame, par lesquelles on plaît plus généralement.

Dans le troisième, j'examinerai quelles sont les connoissances auxquelles il paroît plus à propos d'appliquer l'esprit des enfans, & quels sont les talens qu'il faut cultiver en eux avec plus de soin, pour leur donner les moyens de plaire.

Des premières idées qui nous sont imprimées par l'éducation.

Pour établir avec quelque solidité les moyens de faire sentir aux enfans la nécessité de plaire, & pour leur en inspirer le désir, il me paroît

nécessaire de remonter aux sources de l'éducation.

L'éducation est l'art d'employer l'entendement des enfans dans ses différens développemens, de manière à y imprimer fortement, & par préférence, les principes vertueux & sociables.

Ces principes consistent dans la liaison des idées relatives, qui concourent à former complètement telle vertu ou telle qualité. Je m'explique par un exemple. Qu'à l'idée de la pauvreté soit liée intimément dans notre imagination l'idée de la possibilité de devenir pauvre; qu'à celle-ci se joigne l'idée du plaisir qu'on peut trouver à soulager des malheureux (1), & l'idée de la convenance, si naturelle, qu'un homme assiste un homme; il en résultera, dès que nous appercevrons de la misère, cette sensibilité, qui est nommée compassion.

On sait que les premières impressions qui nous sont données dès l'enfance, sont toujours les plus fortes, & ne s'effacent presque jamais. On remarque aussi que deux idées,

(1) Je supprime, pour n'être point diffus, les idées relatives qui se joignent naturellement, pour ainsi dire, à celles que j'ai fait se succéder dans cet exemple. On conçoit que l'idée de pouvoir devenir pauvre entraîne nécessairement celle de la consolation qu'on trouve à être secouru par ceux qui ne le sont pas, &c.

qui n'ont naturellement aucune liaison entr'elles, deviennent cependant intimément unies, quand elles ont été présentées en même tems à un enfant. Dans combien de gens l'*idée d'un fantôme & l'idée des ténèbres* restent-elles inséparables, malgré les efforts que fait leur réunion pour remettre ces idées dans l'indépendance naturelle où elles sont l'une de l'autre ?

Le secret de cette première éducation se réduit donc à deux objets : l'un est de bien choisir, & de lier ensemble les idées principales qui doivent nous conduire pendant la durée de notre être, par rapport à notre bonheur, concilié avec celui des autres hommes ; l'autre est d'empêcher l'union des idées, qui produiroient des effets contraires à cette première vue.

C'est dans le tems où les idées commencent à creuser, pour ainsi dire, leurs traces dans notre cerveau, qu'il est nécessaire que l'éducation s'attache à les y distribuer en ces différens assemblages, qui constituent les bons principes. Cependant on cultive d'une manière bien étrange, par rapport à l'éducation, les premières années de notre vie. A examiner la conduite de ceux qui nous élèvent, il semble que l'enfance soit contagieuse ; car y a-t-il une cause

cause raisonnable d'imiter, comme on fait communément, pour parler aux enfans, la foiblesse de leurs organes, les sons aigus de leurs voix, & le désordre de leurs idées? Au lieu de leur montrer en nous le modèle de ce qu'il faut qu'ils deviennent, nous ne leur offrons sans cesse qu'une ressemblance pantomime de ce qu'ils sont eux-mêmes (1). Ce n'est pas encore l'erreur la plus considérable. Commencent-ils à comprendre & à réfléchir? s'ils nous questionnent (car alors leur penchant naturel est de s'instruire), au lieu de leur expliquer avec simplicité ce qu'ils désirent apprendre, on se fait un jeu de ne leur débiter que des chimères badines; on les trompe sur le nom des choses; on les abuse sur leurs usages, plutôt que de leur en donner la véritable connoissance. Il arrive de cette conduite que les premières impressions qui se gravent dans leur cerveau, à supposer qu'elles ne soient pas nuisibles, sont incontestablement inutiles, & que par là vous préparez à leur entendement, à mesure qu'il se formera, l'embarras de démêler

(1) Montagne, en parlant du penchant qu'ont les pères à entretenir la niaiserie puérile de leurs enfans : « Il semble, dit-il, » que nous les aimions pour notre passe-tems, ainsi que des guenons, & non ainsi que des hommes ». Chapitre intitulé : *De l'affection des pères aux enfans.*

tous ces mensonges, & de mettre la vérité en leur place. Les premières opérations de cet entendement si importantes pour le reste de la vie, sont le doute, l'erreur, la confusion; & cette confusion est notre ouvrage! Leur raison, au lieu de n'avoir à suivre que quelques routes faciles qu'on pouvoit lui tracer, est contrainte de parcourir un dédale où elle reste long-tems égarée. Voici un des premiers inconvéniens qui résulte de cette vicieuse éducation. L'espèce de mauvaise foi avec laquelle on agit, à l'égard des enfans, leur devenant peu-à-peu sensible, ils connoissent enfin qu'elle est une moquerie, une marque du mépris que nous avons de leur foiblesse. Ce dégoût produit deux inconvéniens; il leur donne de l'éloignement pour les personnes qui les élèvent; il leur inspire une certaine défiance d'eux-mêmes: cause vraisemblable de cette honte niaise, & de cette crainte de parler, qui succèdent en eux à la gaîté naïve, dont les premières années de l'enfance sont accompagnées.

Mais je suppose qu'on leur explique fidèlement l'usage des choses: qu'arrive-t-il? On ne les leur présente ordinairement que par l'utilité particulière qu'ils en peuvent retirer. Qu'un enfant demande à quoi sert de *l'argent?* on lui répondra communément qu'avec de l'argent il

ura des *dragées*, des *jouets*, une *belle robe*. De-là, se placent dans son imagination ces idées étroitement liées : *L'argent est fait pour me procurer ce que j'aime à manger, ce qui me divertit, ce qui me pare* : & ce principe sera vraisemblablement le mieux imprimé de tous ceux qui se formeront, dans son esprit, sur l'emploi de l'argent. En coûteroit-il davantage de lui dire que *l'argent sert à faire du bien aux autres, & à nous en faire aimer?* Ne devroit-on pas s'attacher à lui rendre ces idées familières, par l'usage qu'on feroit devant lui, & qu'on l'accoutumeroit à faire de ce même argent, & ainsi de toutes les choses, dont on lui expliqueroit la propriété, ne les lui montrant que par les faces qui les rendent utiles à la société?

Qu'on s'en rapporte à un Philosophe (1), dont l'Ouvrage sur l'éducation est généralement estimé. « Les enfans sont capables d'en-» tendre raison, dès qu'ils entendent leur lan-» gue naturelle; &, si je ne me trompe, dit-» il, ils aiment à être traités en gens raison-» nables, plutôt qu'on ne s'imagine ».

Ne seroit-il donc pas désirable que ceux qui disposent des premières années des enfans,

(1) M. Loke.
Voyez aussi les Essais philosophiques sur la Providence, au sujet des premières idées des Enfans, pag. 21.

n'employassent, en leur parlant, que des formules raisonnables? Ne seroit-il pas possible d'en introduire qui fussent à leur portée, & qui leur devinssent aussi familières que celles qu'ils répètent à l'imitation les uns des autres, comme s'ils se les étoient communiquées, comme s'ils en avoient fait une étude? Car, qu'on écoute les discours des nourrices & des autres domestiques qui environnent les enfans, on trouvera qu'ils sont tous les mêmes; qu'ils ne consistent qu'en une petite quantité de mots follement estropiés, que dans quelques maximes contraires au bon sens, & dans quelques chansons, plus raisonnablement employées, parce que les enfans en sont quelquefois amusés.

Quel inconvénient y auroit-il de devancer même le tems où ils possèdent entièrement leur langue naturelle, pour chercher à jeter les fondemens de leur éducation? Ne vaudroit-il pas mieux perdre les premiers efforts qu'on feroit dans cette vue, que de manquer à saisir un seul des instans où ils commencent à comprendre les discours qu'ils entendent, & à voir sans indifférence les objets qui les environnent? On ne sauroit préparer leur cerveau avec trop d'art & de soin, à recevoir les premières impressions qu'on veut que les objets

y gravent. Il est aisé de le remarquer, quand ce sont les objets mêmes qui, par leur propre puissance, forment une trace dans l'imagination d'un enfant : souvent cette première idée se trouve contraire à celle qu'on auroit désiré qu'il eût reçue. Tout ce qui est étranger à un petit nombre de gens, qui ont entouré son berceau, l'étonne, lui répugne, ou même l'effraie, quand il le voit pour la première fois. Cette impression d'étonnement, de crainte, devient peut-être en lui l'origine de la timidité, de l'humeur farouche, ou de quelqu'autre défaut, qui, dans la suite, formera son caractère. Qu'au lieu de lui parler de ses jouets, de ses habits, de ses repas, on l'eût entretenu de ses parens, des maîtres qui lui sont destinés, des livres dont il faudra qu'il s'occupe, & qu'on les lui eût dépeints sous des idées agréables, il les verroit avec une disposition différente, & seroit porté à les aimer.

Malgré la dissipation des enfans, & le peu d'attention avec laquelle ils écoutent, leur cerveau est si tendre, que tous les discours qu'ils entendent, & toutes les actions qu'ils remarquent, leur laissent quelque impression. La preuve n'en est que trop marquée par l'effet que produisent les discours de ceux qui les environnent, & sur-tout de leurs domestiques,

C'est-là ordinairement la source des préjugés qui bornent leur esprit, des craintes qui l'avilissent, & des mauvaises inclinations dont ces impressions déposent dans leur cerveau un germe que les occasions développent par la suite.

Il est certain que pour quelques idées salutaires qu'on leur donne chaque jour, à dessein de les instruire, ils en acquièrent un fort grand nombre d'un autre genre, dont il seroit à souhaiter qu'ils fussent garantis.

Qu'on réfléchisse encore sur ce qui doit se passer en eux, lorsque leur entendement ayant fait quelque progrès, ils connoissent que ceux qui les élèvent démentent souvent, par leur conduite, les mêmes leçons qu'ils viennent de leur donner. On leur refuse, par exemple, une partie des choses qu'ils veulent manger : & tandis qu'ils s'affligent amèrement de ce refus, on en mange en leur présence. On les châtie pour s'être emportés contre les gens qui les servent, &, dans l'instant même, on grondera, devant eux, des domestiques : on se servira des mêmes mots dont on vient de leur faire un crime, & ainsi de plusieurs autres contradictions. Ces exemples, si différens des leçons qu'on vient de leur donner, impriment chacun leur trace dans leur cerveau : & la suite fait

connoître combien ce mélange est dangereux.

La véritable éducation consiste dans le rapport continuel des exemples qui frappent les enfans, & des discours qu'ils entendent au hasard, avec les préceptes qu'on leur donne. Ce pourroit être du moins l'éducation de tous les enfans nés avec une fortune qui permet de n'épargner rien pour les bien élever (1). Par cette conduite, ces premières idées, dont le choix, l'ordre & la liaison forment vraisemblablement le fond de notre caractère, étant sagement assemblées, quelle facilité on auroit, dans la suite, à rendre les enfans entièrement vertueux & aimables (2)! Soit qu'on y em-

(1) Quel objet plus important pour la société, que l'instruction de ceux qui, par leur naissance, leur rang ou leur fortune, destinés à remplir des places considérables, influeront sur le bonheur ou le malheur des autres hommes? Mais les principes que je propose, applicables à toutes les conditions, peuvent être employés (supposé qu'ils méritent de l'être) par les parens qui s'occupent eux-mêmes de l'éducation de ceux qui leur appartiennent.

(2) A supposer qu'un enfant n'auroit reçu, jusqu'à l'âge où son entendement est formé, d'autres idées que celles que j'ai appelées *salutaires*, je ne prétends pas en conclure avec certitude qu'il fût entièrement vertueux, raisonnable, aimable, &c. Il se développe à certains âges des inclinations, des passions qui ont leur source dans les sens, & qui combattent ces premiers principes souvent avec avantage: mais si ces mêmes principes n'éteignent pas ces nouveaux penchans, du moins ils en diminuent la force; ils empêchent que l'ivresse ne soit portée à l'extrême, & dans les intervalles ils reprennent leur empire qu'ils établissent enfin sou-

ployât l'éducation particulière, soit qu'on choisît l'éducation publique, qui est préférable, à bien des égards (1), on ne trouveroit que des dispositions heureuses à cultiver. La raison, cet assemblage de principes salutaires, n'auroit point à combattre en eux le sentiment. Eh! quelle différence d'être déterminé par les lumières de l'esprit uniquement, ou par un penchant qui s'accorde avec elles! J'avoue qu'à la place du sentiment de compassion (pour revenir à cet exemple), la raison, en nous présentant les divers motifs d'être secourables, peut nous engager à le devenir; mais lorsque la raison agit seule, il faut qu'elle examine, qu'elle calcule, & souvent qu'elle fasse des efforts pour nous déterminer : quand le sentiment la seconde, le mouvement qui nous entraîne est rapide, & en même tems agréable.

La raison est peut-être le seul bien qui nous plaît davantage, à mesure qu'il nous en coûte moins pour l'acquérir & pour le conserver.

A l'égard de la manière de cultiver la raison des enfans, lorsqu'elle commence à se déve-

---

verainement. Quelle différence d'attendre que les passions soient nées pour en enseigner le remède, ou d'imprimer en nous, par avance, les principes qui leur serviront de frein, quand elles viendront à éclore!

(1) Voyez à ce sujet le Traité de M. l'Abbé de S. Pierre, intitulé : *Projet pour perfectionner l'éducation*, chap. 13, p. 27.

lopper, ou même lorsqu'elle a fait un certain progrès, voici ce qu'il me paroît important d'observer. Au lieu de leur donner, comme on fait communément, des préceptes qui en renferment plusieurs autres, il faudroit au contraire décomposer ces maximes, & faire travailler les enfans à rassembler toutes les parties dont elles doivent être formées. Car qu'on leur dise, par exemple, qu'avec de l'esprit & du savoir on se fait estimer, c'est comme si, en leur montrant de l'or & des marbres, on leur proposoit d'élever un riche édifice. Qu'arriveroit-il? S'ils se mettoient à y travailler, ou le bâtiment ne s'avanceroit point, ou il prendroit des formes bizarres & vicieuses. De même, n'étant point encore à portée de distinguer les différens genres d'esprit & de savoir, dont les uns plaisent & les autres sont haïssables, ils ont besoin qu'on leur en donne des idées distinctes. Ainsi, que s'expliquant successivement davantage, selon la portée de leur entendement (1), on leur fasse entendre qu'avec l'esprit sociable, & des connoissances qui servent au bonheur des autres hommes, on en obtient l'estime & l'amitié; que,

(1) Je prie qu'on se souvienne de l'opinion de M. Loke, que j'ai citée, sur ce que les enfans entendent raison plutôt qu'on ne pense.

par degrés, on leur fasse connoître les qualités qui rendent l'esprit & le savoir aimables : c'est à la fois, en leur montrant des fondemens jetés, leur donner l'idée de la forme heureuse que l'édifice doit prendre. Il ne faut pas s'y tromper : sans un plan successivement tracé, qui les guide d'étage en étage, tel qui pouvoit construire un palais, n'aura élevé qu'une tour inaccessible : tel autre, sur de vastes fondemens, n'aura bâti qu'une simple cabane ; celui-ci ne se sera étendu qu'en hauteur ; celui-là qu'en superficie. Ainsi un plan sage qui les dirige (1), est presque aussi utile à la perfection de l'ouvrage, que les matériaux mêmes qu'ils emploient.

C'est donc aux personnes destinées à l'éducation des autres à rassembler dans leur ordre, & par convenance aux différens progrès de l'entendement, toutes les parties qui composent les principes également salutaires à celui qui en est éclairé, & à la société. Est-il d'occupation qui mérite davantage toute notre occupation ; d'étude plus intéressante pour la raison, que d'observer & de favoriser ces premiers éclats de lumière, qui se combattent,

(1) Si de certains hommes ne vont pas dans le bien jusqu'où ils pourroient aller, c'est par le vice de leur première instruction. La Bruyère : *De l'homme*.

s'unissent, se divisent, se multiplient, que ces développemens, quelquefois si surprenans, d'un esprit qui commence à se connoître? Est-il enfin de spectacle plus digne de l'homme raisonnable, que l'homme qui attend son secours pour acquérir la saine raison?

Des moyens de faire naître dans les enfans le désir de plaire, & les qualités de l'ame, par lesquelles on plaît davantage.

Poser le fondement des vertus dans l'ame des enfans, & leur présenter en même tems ces vertus par ce qu'elles ont de sociable, voilà quel doit être le premier objet de leur éducation. Soit qu'on cherche à former leur caractère, soit qu'on cultive leur esprit, si l'estime des hommes est un succès louable qu'il leur faut faire envisager, le bonheur, attaché à leur plaire, doit former le second point de vue. C'est donc dans le sein même des qualités de leur ame, des lumières de leur esprit, & des avantages de leur condition, qu'il faut puiser tous les moyens qu'ils ont d'être heureux, en s'occupant du bonheur des autres.

Pour leur inspirer le sentiment qui réunit ces deux intérêts, il s'offre deux voies différentes, & qui sont également nécessaires à suivre : c'est de les louer sur certains avanta-

ges, & de ne jamais les entretenir de quelques autres.

On peut louer dans un enfant les qualités que sa volonté & son émulation concourent à lui donner, comme les vertus de l'ame & les connoissances, qui étendent l'esprit ; c'est une manière de l'engager à les porter à leur perfection, en les tournant au profit de la société : mais il faut bien se garder de le flatter sur les distinctions, sur les prérogatives qu'il a reçues gratuitement de sa naissance. Si vous l'entretenez de la noblesse ou de l'illustration de ses aïeux (1) ; si vous faites valoir à ses yeux la supériorité que lui donnent des dignités qui en imposeront aux autres hommes ; si vous lui vantez des richesses considérables qui l'attendent, vous le porterez à penser qu'il a, tel qu'il est, des secours assurés pour se voir considéré, distingué, respecté ; & bientôt, rempli de confiance, il croira n'avoir plus rien à désirer pour paroître avantageusement dans le monde. L'expérience, il est vrai, le détrompera un jour sur le succès qu'il s'étoit promis ; il éprouvera qu'on ne réussit effectivement que par un caractère qui fasse excuser nos défauts,

(1) Dis-lui . . . . . .
Plutôt ce qu'ils ont fait, que ce qu'ils ont été.
Racine, *Andromaque*, Tragédie.

& rendre justice à nos bonnes qualités. S'il est capable de retour sur lui-même, il changera de principes ; il se fera une étude de plaire. Mais quelle différence d'y être porté par une habitude contractée dès sa jeunesse, ou par des réflexions tardives & intéressées ! Il lui prendra des momens de paresse ou de distraction dans la nouvelle route qu'il aura résolu de suivre : son extérieur, ou ses discours, n'auront point une certaine grace persuasive que le sentiment donne à tout ce qui l'accompagne, & qui ne peut être entièrement remplacée par l'esprit : il sera long-tems du moins à effacer les premières impressions qu'aura données contre lui le caractère dont il cherche à se dépouiller. Supposons aussi que la raison ne puisse le déterminer à changer de caractère : alors, aveuglé par sa vanité, il fixera son ambition à faire valoir les avantages qu'il possède ; si c'est la haute naissance, croyant en conserver la dignité, il n'en fera paroître que l'orgueil ; si ce sont les richesses, il en étalera tout le faste, afin de s'envelopper (pour m'exprimer ainsi) dans ses ressources : mais il ne pourra se faire entièrement illusion : forcé de reconnoître, dans mille occasions, qu'être aimé est un bien nécessaire, & que ce bien lui est refusé, il affectera vainement de le mépriser ; il ne

jouira pas même de la foible satisfaction de tromper personne à cet égard ; on sait que le dédain marqué avec lequel on regarde les autres hommes, n'est ordinairement qu'un dépit secret de ne pouvoir leur plaire : à quel remède insensé il aura recours ! Pour se dédommager de n'être ni désiré ni accueilli, il finira par se rendre haïssable (1).

Ne point entretenir les enfans des avantages attachés à leur naissance, n'est tout au plus que la moitié de l'ouvrage ; il est encore essentiel de les exciter à profiter de leur rang & de leur fortune pour plaire & pour se faire aimer. Ce que je propose n'implique point contradiction ; on peut leur faire envisager ces mêmes distinctions par des côtés où leur orgueil ne trouve point de prise, & qui frappent leur

(1) J'ajouterai encore une autre précaution qu'on peut prendre, pour engager les jeunes gens à chercher dans leur caractère & dans leur esprit les moyens d'être considérés ; c'est de combattre en eux le goût démésuré de la parure. La magnificence, dans tout autre genre, peut avoir un caractère de grandeur, & nous faire aimer, parce qu'elle procure quelque satisfaction aux autres hommes ; mais celle-ci n'a de prix que pour celui qui s'en décore, personne n'en jouit avec lui. Il me semble qu'il en est de la parure, à l'égard des gens du monde (je n'en excepte pas les femmes), comme de l'imagination dans les ouvrages d'esprit ; qu'il y en ait une certaine mesure, c'est une grace qui les fait valoir ; qu'elle se trouve répandue avec profusion, c'est une sorte de délire.

raison : mais dans l'éducation ordinaire, on prend la route opposée. Veut-on inspirer aux enfans, nés dans le rang supérieur, ou dans un état distingué, les qualités qu'ils doivent apporter dans la société ? on se sért, sans en appercevoir la conséquence, de termes qui réveillent en eux des idées de vanité sur leur condition, comme si on craignoit qu'ils ne sentissent pas assez un jour ce qu'ils ont de plus que les autres hommes. On dira, par exemple, aux uns qu'il faut être *affables* à ceux qui leur font *la cour*; qu'ils doivent avoir de *la bonté* pour les gens qui leur sont attachés: & le mot de *cour* excepté, on tient à-peu-près le même langage aux autres. Il faudroit bien plutôt, évitant avec un soin extrême toutes ces expressions, dont la vanité des enfans, plus sensible déjà qu'on ne le croit, ne saisit que trop bien l'énergie; il faudroit, dis-je, n'employer que des termes propres à les rendre modestes (1); leur recommander, à titre de devoir, *l'estime* & *la vénération* pour les hommes d'une vertu distinguée, afin qu'ils ne se croient pas supérieurs à tout: leur parler *des égards*, *des déférences* qu'il convient de mar-

(1) L'éducation du Collége est la plus salutaire, pour garantir les enfans du piège de l'orgueil. Voyez à ce sujet ce que dit M. l'Abbé de Saint-Pierre.

quer à ceux qui les recherchent, afin qu'ils ne pensent pas qu'un regard, jeté au hasard, ou un sourire d'habitude, soit un accueil assez obligeant : leur faire sentir qu'ils doivent de *la reconnoissance* des soins qu'on prend pour remplir leur loisir, de peur qu'ils ne s'imaginent que tout doit être occupé de leurs plaisirs: les entretenir *du respect* dû à ceux qui les élèvent; de *l'amitié* qu'exige d'eux l'attachement des gens d'un certain ordre qui sont à leur service. On doit travailler sans cesse à ne leur faire envisager la grandeur que par ce qu'elle a de facile, de doux, de caressant; que par les bienfaits qu'elle peut procurer ou répandre: ne leur peindre la fortune que sous les traits de la libéralité (1) : n'appeler enfin devant eux tous les avantages qu'ils possèdent, que du nom des vertus qui en peuvent naître.

Certaines qualités de la personne & du caractère, telles que les agrémens de la figure, le naturel dans les actions & dans le langage, l'enjouement & la vivacité, sont encore de ces dons qu'il ne faut point vanter en présence des enfans qui en sont doués : ce seroit les altérer que de leur faire remarquer qu'ils les possèdent.

(1) La libéralité est un des devoirs d'une grande naissance. Madame la Marquise de Lambert : *Avis d'une mère à son fils.*

Le naturel est une espèce d'innocence qui perd entièrement de ce qu'elle est, dès qu'on lui apprend à se connoître.

Pour engager les enfans à employer les vertus qui se développent en eux, ainsi que les avantages de leur condition à se procurer le bonheur d'être aimés, il est des défauts contre lesquels il faut les armer, sans attendre qu'ils y soient sujets. Quelle différence, par rapport à l'avenir, d'affoiblir des impressions déjà faites, & qui peuvent aisément se réveiller, ou de les empêcher de se former ! C'est par des exemples étrangers, comme l'ivresse de l'esclave qu'on exposoit aux regards des jeunes Lacédémoniens, qu'on peut prévenir les enfans contre ces mêmes défauts; c'est par le soin de leur en dépeindre la difformité avec force & avec vérité, car il ne faut jamais les tromper, qu'on parvient à leur en inspirer la haine. Peut-on prendre trop de soins pour les garantir de l'attention maligne à relever les fautes d'autrui; de l'empressement à faire valoir ce qu'ils se croient de bonnes qualités; de l'opposition opiniâtre à la volonté d'autrui, dans les choses qui, par elles-mêmes, n'ont rien qui doive répugner ? Inclinations si ordinaires à l'enfance, & que je regarde comme la source d'une infinité de moyens de déplaire par la suite dans la société.

L'attention qu'on remarque dans les enfans à relever les fautes des autres, est vraisemblablement le germe de plusieurs inclinations dangereuses, qui varient dans leurs effets, selon la différence des caractères (1). Je conçois que, dans les ames vertueuses, ce germe produit la sévérité impitoyable, avec laquelle elles jugent les imperfections & même les vertus d'autrui. Je lui attribuerois aussi la liberté de s'expliquer hautement sur ce qu'on trouve à reprendre dans les autres : liberté souvent téméraire, & qu'on se pardonne, en supposant que c'est par horreur pour la fausseté qu'on ne garde aucun ménagement, & qu'on se montre avec franchise tel qu'on est. Je croirois surtout que c'est-là le principe de ce genre d'esprit caustique que l'on colore du nom d'aversion pour le vice, & qui n'est, en effet, qu'une espèce de haine du genre humain.

Dans la première enfance, ce défaut n'est qu'une malignité peu raisonnée, à laquelle on se contente d'opposer quelques remontrances légères ; il seroit à désirer qu'on le combattît par de véritables punitions, & que ces punitions fussent accompagnées de discours propres à frapper l'imagination des enfans ; les

(1) On démêle presque dès le berceau les passions qui se développent dans la suite. M. Rollin, *Traité des Etudes*, tom. 1.

peines qu'on leur fait éprouver ne devant être employées que comme une idée accessoire, plus capables de fixer dans leur mémoire les principes salutaires qu'on cherche à y graver: mais ce n'est que quand on y est absolument forcé, & qu'après avoir essayé tous les secrets de l'insinuation, qu'il faut avoir recours à ces sortes de punitions. *Si une honnête pudeur & la crainte de déplaire sont les seuls moyens de tenir un enfant dans le devoir* (1), c'est lorsqu'on cherche à lui inspirer des qualités heureuses, que la voie de douceur est convenable. Quelle différence dans les effets que produit la crainte d'être puni, ou celle de déplaire (2)! Je suppose que la première ait vaincu l'opiniâtreté & la négligence, elle n'aura substitué à leur place que la docilité timide & l'exactitude forcée. Cette dernière y aura fait naître la complaisance & le zèle. L'une n'efface que des défauts; l'autre établit des vertus.

A l'égard de ce premier essor de la vanité des enfans, qui les porte à se vanter de ce qu'ils font de louable, penchant que la mauvaise

---

(1) M. Loke, *Traité de l'éducation*, sec. 61.

(2) Il y a je ne sais quoi de servile en la rigueur & contrainte; & je tiens que ce qui ne peut se faire par raison & prudence, ne se fait jamais par la force. Montagne, *Essais*, l. 2, *ch.* 8.

éducation, non-seulement tolère, mais excite quelquefois en eux, je crois reconnoître, dans ce même penchant, la source de cette préoccupation de son propre mérite, qui se marque, dans la suite, par le peu d'attention qu'on fait à celui des autres, par l'habitude de parler de soi, & par plusieurs autres foibles de cette espèce.

Je conçois deux moyens d'empêcher le progrès de cet orgueil naissant : le premier est de faire sentir aux enfans qu'on a remarqué ce qu'ils ont fait de bien, afin de ne les pas réduire à la nécessité de vous avertir grossièrement de leur bonne conduite : le second est de leur donner une récompense, lorsque, s'étant bien comportés, ils ne viendroient point s'en vanter.

Quand leur esprit étant plus formé, leur vanité s'annonce avec un peu plus de finesse, il faudroit, ce me semble, pour la combattre, plus de patience & d'art que d'autorité & de sécheresse. S'il arrive qu'un enfant trouble la conversation, pour conter ou pour parler de soi ; s'il vient étaler ses talens, quand rien ne lui donne lieu d'en faire usage ; ou s'il amène avec affectation une occasion de les prodiguer, au lieu de l'interrompre avec dureté, action qu'il regarderoit peut-être comme un trait d'hu-

meur (1), ne vaudroit-il pas mieux le traiter exactement, comme il seroit traité en pareil cas, s'il étoit déjà dans le monde (2)? Commencer par l'écouter; lui marquer successivement le sentiment d'ennui ou d'impatience qu'il cause, afin de l'amener à s'en appercevoir, & à se taire. Il est vraisemblable qu'à moins qu'il ne manque entièrement de sensibilité, il se corrigera d'une confiance qui lui promettoit des succès, & dont il ne retirera jamais que des dégoûts & de la honte.

Cette méthode pourroit avoir lieu dans toutes les occasions où il s'agiroit de fixer leur attention, ou de combattre leurs caprices; ce seroit avancer le progrès de leur raison, que de leur parler toujours, comme s'ils étoient raisonnables.

Reprendre les enfans avec dureté, quand ils parlent ou agissent inconsidérément; les frapper de cette crainte qui abaisse le courage, c'est les jeter souvent dans une autre extrémité; c'est les rendre timides. Eh! quelle éducation que celle qui, combattant le penchant, sans éclairer la raison, ne sauve un défaut que

(1) Il est bien important d'agir toujours avec un enfant, de manière qu'il apperçoive le motif raisonnable qui vous fait le quereller, ou le punir, ou l'applaudir.

(2) L'éducation, à bien des égards, doit avoir pour objet de produire par avance en nous l'effet de l'expérience.

par un autre ! Supposez qu'on fût forcé de choisir entre ces deux-ci, peut-être le premier devroit-il paroître préférable. La présomption diminue, il est vrai, le prix de nos bonnes qualités ; mais la timidité les empêche de paroître. Si, par la première, on révolte les esprits, parce qu'on cherche trop à les occuper de soi, quelquefois aussi on leur en impose. Par l'autre, comme on ne les occupe pas assez, on en est ignoré ; on est compté pour rien.

Ordinairement la timidité rend sauvage, & il y a bien de l'inconvénient à l'être. L'habitude de vivre ensemble est un des principaux liens qui concilient les hommes, parce qu'elle adoucit insensiblement l'effet que produisent sur eux les défauts d'autrui ; que, donnant lieu aux services mutuels, elle fait naître la confiance & le besoin de se rechercher. Or, les gens qui se livrent rarement à la société, sont privés de tous ces moyens d'y réussir ; ils y sont étrangers ; ils n'entendent qu'imparfaitement le langage de ceux qu'ils abordent : car, dans la bonne compagnie même, il y règne un peu de ce qu'on appelle *cottèrie*. Il y a de certaines plaisanteries convenues, une finesse arbitraire qu'on attribue à de certaines expressions, que celui qui n'est pas instruit des circonstances qui les ont accréditées, trouve

froides ou obscures. Sujet à prendre pour une vérité ce qui n'est qu'une ironie, il restera sérieux où les autres seront livrés à la joie. S'il en étoit quitte pour n'être point remarqué, si on s'en tenoit avec lui à l'indifférence, quoique ce partage flatte peu l'amour-propre, il y gagneroit encore. Mais comme en général on trouve plus de plaisir à condamner les gens qu'à les plaindre, plutôt que d'attribuer le caractère farouche à la timidité, on le soupçonne volontiers de naître d'un mépris secret pour les autres.

Afin de sentir davantage les inconvéniens de la timidité, considérons-la particulièrement dans les personnes d'esprit, qui en connoissent tout l'abus, & qui, dans chaque occasion, ont besoin de nouveaux efforts pour la vaincre ; elle y produit un contraste, dont on est, avec justice, étonné.

Il y a des gens toujours embarrassés, quand ils arrivent dans un lieu où il y a beaucoup de monde ; ils abordent avec un air entrepris : on voit qu'ils ne sont point à leur aise ; & cette gêne paroît mal fondée : on cherche à leur faire sentir qu'on connoît tout ce qu'ils valent ; on les rassure avec bonté ; & voici l'effet que cause cette bonté, quelquefois un peu trop marquée. A quoi croiroit-on que leur esprit s'appliquoit,

tandis qu'on faisoit des efforts pour ne point l'intimider? Il employoit le tems de son trouble à examiner le tribunal, qui l'a d'abord alarmé; il s'est apperçu que raisonnablement il n'avoit pas tant de sujet de le craindre: & pour se dédommager de s'en être d'abord laissé imposer, il passe de nuance en nuance, de l'inquiétude au calme, & du calme à la critique. Il a démêlé l'affectation la mieux déguisée d'avoir de l'esprit, la modestie feinte, qui dérobe le plus habilement ce qu'elle a d'emprunté. Il pénètre enfin dans les replis de la vanité: & bientôt cet Aréopage, qui avoit besoin, il n'y a qu'un instant, de tempérer sa dignité, s'apperçoit qu'il est devenu l'amusement de celui qu'il craignoit de faire trembler; il se trouve que c'est le juge qui finit par être condamné.

J'examinerai, dans un autre endroit, l'effet de la timidité sur les petits esprits; je reviens à l'opposition opiniâtre à la volonté d'autrui, qui accompagne ordinairement les premières années de l'enfance, & qui, se métamorphosant dans la suite, devient la cause de l'humeur impérieuse, de l'esprit de contradiction, & des autres défauts qui forment l'attachement à notre propre volonté & à notre opinion. Comme cette opposition, que les châtimens pourroient irriter encore, se montre souvent dans

les enfans, lorsqu'ils n'entendent encore qu'une partie de leur langue naturelle, il me paroît bien difficile de la combattre avec succès. Une étude constante sur la manière de rompre cette malheureuse disposition, peut seule en découvrir les moyens. Il est certain du moins que les fausses frayeurs qu'on inspire aux enfans (1), ne font qu'ajouter un mal de plus, & ne guérissent point la cause de celui qu'on traite; leur mauvaise humeur est captivée, & non pas détruite: mais puisqu'au moyen des peintures fantastiques, par lesquelles on frappe leur imagination, on éprouve qu'on peut les distraire de leur opiniâtreté, pourquoi ne pas employer des images qui causent cette diversion, sans imprimer dans leur entendement des sujets chimériques de frayeur? C'est aux personnes qui les élèvent à imaginer, à multiplier ces moyens de diversion, pour rompre leur mauvaise humeur, dont l'habitude seule est à craindre. Je suis persuadé que, dans bien des personnes, plusieurs dispositions vicieuses se sont évanouies, parce que l'habitude ne les a point entretenues (2).

(1) On leur peint un grand homme noir, un dragon qui doit les dévorer.....

(2) Je trouve, dit Montagne, que nos plus grands vices prennent leur pli dès notre plus tendre enfance; ces semences se germent & s'élèvent après gaillardement, & profitent à force, entre les mains de la coutume. *Essais, l.* II, *ch.* 22.

Quant au penchant à la contradiction, je crois que, dans les enfans qui ont naturellement de l'esprit, l'éducation peut dompter ce défaut plus aisément qu'elle ne vaincroit l'humeur caustique. Comme la contradiction n'amuse ni n'exerce l'esprit de celui qu'elle domine, l'esprit, à son tour, ne s'occupe point à entretenir un travers qui ne lui est d'aucun avantage; il peut, au contraire, dirigé par l'éducation, travailler efficacement à le détruire; au lieu que cette sagacité à discerner & à peindre ce qu'on trouve à reprendre dans autrui, est un exercice de l'esprit, dont il jouit, dont il s'applaudit sans doute, séduit par l'idée de supériorité sur les autres qu'il y attache; & c'est un grand ouvrage pour la raison de nous arracher aux défauts du caractère, quand ils font briller notre imagination.

Des connoissances de l'esprit & des talens qui doivent entrer préférablement dans l'éducation des enfans, pour leur donner les moyens de plaire.

Entre les différentes études (1) qui doivent

(1) Plusieurs Ouvrages justement estimés, qui traitent du choix & de la méthode des études, semblent avoir épuisé les plus sages vues sur cette matière; mais je prie qu'on se souvienne que je n'envisage ici les études, que par le secours dont elles peuvent être au désir de plaire & d'être aimé.

précéder le tems où l'on entre dans le monde, voici celles qui me paroissent tenir davantage à la matière que je traite, & l'ordre dans lequel je crois qu'elles doivent se succéder. *L'intelligence des langues. L'histoire. Les exercices & les talens. La connoissance des ouvrages d'esprit & des arts agréables. L'habitude au style épistolaire. Les usages du monde & la connoissance des hommes de son siècle.*

Je ne rappellerai point ici de quelle utilité sont les Langues anciennes; j'exposerai seulement que, dans l'éducation des enfans destinés à vivre dans le monde, l'étude de leur langue naturelle me paroît indispensable. Rien ne dégrade tant l'esprit, & ne paroît borner davantage l'imagination, que de se tromper sur le vrai sens des mots. Je croirois convenable aussi de faire entrer dans l'éducation la Langue Angloise & Italienne, afin d'être à portée de suivre la route & le progrès que fait l'esprit dans les Ouvrages de ces deux Nations.

Après l'étude des Langues, l'Histoire universelle est une carrière qu'il faut faire parcourir aux jeunes gens, de manière que, dans le cours de leur vie, ils puissent se reconnoître chaque fois qu'ils y seront ramenés. C'est assez, pour le plus grand nombre, d'en savoir les faits généraux : mais je comprends dans

cette connoissance de l'Histoire universelle, celle des principales Nations actuellement répandues dans les trois autres parties du monde (1), ainsi que l'état présent, mais moins abrégé, des Nations de l'Europe.

Je mets à part l'Histoire de notre Nation; il est nécessaire de la posséder avec plus d'étendue, sur-tout à l'égard des derniers siècles, qu'on ne peut connoître dans un trop grand détail, parce qu'ils présentent des objets intéressans (2), étant plus rapprochés de nous, & plus souvent rappelés dans la conversation.

Aux études que je viens de proposer, il me paroît utile de joindre les exercices, & particulièrement ceux qui peuvent, en formant le corps, lui donner de la grace. Ces exercices sont d'une nécessité indispensable, à cause de l'impression subite que notre extérieur fait en notre faveur ou à notre désavantage. Les agrémens de l'esprit sont long-tems à détruire le dégoût que des façons rebutantes ont inspiré; je dis détruire, souvent

(1) Pour preuve de l'utilité de cette connoissance, lisez l'Histoire de la Chine par le R. P. du Halde.

(2) Puisqu'on ne peut espérer qu'un enfant ait le tems & la force d'apprendre toutes choses, il faudroit s'appliquer sur-tout à lui enseigner celles qui doivent être du plus grand & du plus fréquent usage dans le monde. M. Loke, *Traité de l'Education*, sec. 96.

ils ne font que le pallier. Dans le pouvoir qu'a sur nous le rapport de nos yeux, il y a quelque chose qui me paroît avilir beaucoup notre jugement. On se sent communément moins de répugnance pour une personne qui se produit avec une étourderie pleine de confiance, & qui donne mauvaise opinion de sa raison, que pour quelqu'un qui se présente avec un air grossier & ignoble, quoique sensé. Quand ce ne seroit que pour connoître jusqu'où le premier donne prise à la critique, on s'en occupe, on l'écoute, on se remplit avec plaisir des motifs qu'on découvre de le mépriser : &, le croiroit-on? c'est le traiter avec moins de dédain encore qu'on ne fait le second, qui devient comme anéanti : on l'a jugé au premier coup-d'œil; on ne daigne plus s'appercevoir s'il existe : supposé même qu'il ose vous tirer de la léthargie où vous êtes à son égard; qu'il parle, & nous adresse la parole, il montrera inutilement du sens, & peut-être des lumières; la contradiction aigre sera le meilleur traitement qu'il éprouvera : bien des gens croiroient s'avilir de répondre à un homme d'esprit, qui n'a pas le maintien qui leur en impose.

A l'égard des talens, si on ne les examine que par ce qu'ils peuvent être à notre bon-

heur; si on met en balance ceux qui appartiennent purement à l'esprit, avec ceux qui semblent n'être point de son ressort, tels que certains exercices, l'art du chant, de la danse, des instrumens, &c. peut-être ces derniers paroîtront-ils préférables. Combien d'écueils environnent les premiers! En faire un usage vicieux, soit que l'envie nous y porte, ou que l'imagination nous égare, n'offre que de trop fréquens exemples. Sont-ils d'un ordre distingué? ils excitent dans quelques rivaux la jalousie la plus envenimée; & tout bien calculé, ils produisent plus de dégoûts que de satisfaction. Ces derniers, au contraire, ne manquent jamais de succès, quand même ils seroient médiocres, parce qu'on n'en exige la perfection que dans ceux dont la profession est d'y parvenir. On ne vous les conteste pas, lors même qu'ils sont supérieurs: ce sont des chaînes qui attachent d'autant mieux ceux qu'elles attirent, qu'elles n'allarment point leur vanité. Enfin s'ils rendent moins à notre amour-propre, ils font davantage pour la douceur de notre vie; ils peuvent remplacer en nous les talens de l'esprit, & ne les étouffent point, lorsqu'ils naissent avec le caractère de supériorité; car alors ils ne manqueront pas de percer, & de se faire connoître.

Le choix qu'on doit faire entre les talens de différent genre, offre encore bien d'autres sujets d'examen. Il y a une convenance qu'il me paroît nécessaire de consulter entre le rang des personnes qu'on élève, leur destination, & les talens qu'elles peuvent avoir avec bienséance.

Quand l'état des enfans est décidé de bonne heure, il est aisé, en leur présentant habituellement cette perspective, de placer, dans leur point de vue, les objets différens que la raison veut qu'ils considèrent du même coup-d'œil. L'ordre des devoirs, le choix des plaisirs, compatible avec le personnage qu'ils auront à remplir, naissent naturellement de la connoissance qu'ils ont de leur situation : ainsi, on ne peut trop fixer leurs regards vers ces mêmes objets (1) ; car il faut, en général, pour réussir dans le monde, un certain accord entre nos goûts, notre ton de plaisanterie, & ce que nous sommes, qui ne peut être remplacé que par une supériorité d'esprit donnée à bien peu de personnes. Rien n'expose davantage à la critique, que de n'avoir

(1) M. Loke remarque qu'on prend rarement cette route. Ceux, dit-il, qui disposent de l'éducation des enfans, se règlent sur ce qu'ils peuvent enseigner, plutôt que sur ce que les enfans ont besoin d'apprendre. *De l'Etude, sec.* 117.

pas l'amour-propre convenable à son état ; que de ne pas sentir qu'il ne suffit point de réussir souvent à plaire ; qu'on ne doit y parvenir que par des moyens qui n'ôtent rien à la considération où l'on doit naturellement prétendre.

Examinons d'abord ce que les talens sont aux personnes du premier rang : les aimer, fait une douceur dans leur vie ; les récompenser, fait une partie de leur gloire. Quels avantages trouveroient-elles à les posséder ? Elles n'en ont pas besoin pour plaire. Aisément rebutées des soins pénibles & indispensables qu'il en coûte pour les acquérir, tandis qu'elles resteroient peut-être au dessous de la médiocrité, on les accableroit des éloges qui ne sont dûs qu'à la perfection. Doivent-elles augmenter le nombre des piéges, où la flatterie, qui les assiége sans cesse, ne cherche qu'à les attirer ? Mais je suppose qu'elles parvinssent à les posséder dans un degré éminent, ne sont-elles pas, par leur propre élévation, au-dessus de pareils succès ? Que leur serviroit un mérite dont le suffrage est la plus douce récompense ? L'avantage de disputer, & même de remporter ce prix, est inférieur pour elles à la gloire de le donner.

L'espèce de règle que je viens de proposer,

ser, a sans doute ses exceptions. On voit, dans le rang dont je parle, des personnes si heureusement nées pour la supériorité en tout genre, que l'esprit & les talens semblent ajouter en elles aux prééminences de leur rang même.

A l'égard des hommes destinés à ces premiers emplois, dont les fonctions sont sérieuses & austères; il est peu de talens, si vous en exceptez l'éloquence, qui paroissent leur convenir. Faits pour en imposer, pour attirer la considération & le respect, ils ne peuvent, sans se rabaisser, être apperçus par des avantages aussi frivoles que le sont, comparés à la gravité de leur état, les talens qui font l'amusement de la société. Je ne me fonde ici que sur l'opinion du vulgaire; mais le vulgaire se trouve dans toutes les conditions. Car s'ils n'avoient pour juges que de bons esprits, loin d'assujettir leur loisir à l'extérieur grave de leurs fonctions, on aimeroit, au contraire, dans tous les momens où ces devoirs pénibles leur donnent quelque relâche, à les voir se livrer à tous les délassemens convenables aux autres hommes. La raison devroit-elle se plier à des usages plus sévères qu'elle-même? Mais certains usages sont respectés par le Sage, quoiqu'il connoisse l'erreur de leur principe.

Cette exclusion des talens agréables n'est pas toujours absolue. Il est des hommes qui savent imprimer le caractère de bienséance à tout ce qu'ils adoptent : un certain charme répandu dans leur esprit, allie, avec décence, aux fonctions sérieuses qui les font considérer, des dons qui rendent leur commerce agréable.

A quelque état qu'on soit destiné, la connoissance des ouvrages d'esprit est convenable, & peut-être nécessaire. Etre instruit, produit deux avantages ; on décide moins, & on décide mieux. Mais comme la lecture ne donne pas des lumières sûres à tous les esprits, c'est aux personnes qui nous élèvent à y suppléer ; elles doivent, par le secours de la conversation, évitant le ton de précepte, nous instruire sur les ouvrages d'esprit de ce que les ouvrages même ne nous apprennent pas toujours, je veux dire la manière d'en bien juger. Comment laisse-t-on ignorer aux gens qui vont entrer dans le monde, le sentiment établi le plus généralement sur le mérite & les défauts d'une certaine quantité de livres célèbres, dont ils entendront parler ! On les expose à porter de faux jugemens sur des matières décidées, & rien ne déplaît davantage. Ce manque de connoissance a d'autres incon-

véniens que j'exposerai en parlant des usages du monde.

Il est utile encore de leur donner de la même manière une idée assez étendue des arts agréables, & particulièrement de ceux qui dépendent autant du goût que des règles. Outre le plaisir attaché à ces connoissances, l'esprit gagne un certain agrément à les acquérir : c'est une qualité liante de plus, de sentir le prix de ces merveilles que les arts nous présentent. Je pense enfin qu'on est plus heureux, & qu'on plaît davantage, quand on est à portée de juger avec délicatesse de ce qui constitue les plaisirs, qui rendent la société aimable, sans blesser l'honnêteté des mœurs.

Il est vrai que de cette multiplicité de connoissances & de talens vulgaires, il peut naître, dans quelques jeunes gens, un défaut qui les rendroit insupportables. Les petits esprits s'estiment plutôt par la quantité d'objets qu'ils embrassent, que par la manière de les saisir : on ne le croiroit pas sans l'expérience. Il est plus aisé d'être modeste avec une supériorité de lumières ou de talens, qu'avec un assemblage de connoissances communes, dont les occasions de faire usage se succèdent presque sans cesse. On a bien du penchant à se

croire un homme universel, parce qu'on est universellement médiocre. L'ennuyeux commerce que celui des gens qui sont un peu tout ce qu'ils veulent être ! Ils étalent si volontiers, & avec une confiance si parfaite, toutes les petites richesses qui les environnent; ils vous en font l'histoire; ils en vantent eux-mêmes le succès; ils se glorifient même de celles qui leur manquent: c'est, selon eux, par paresse, par indifférence qu'ils ne les ont point acquises. C'est à ceux qui nous élèvent à régler notre amour-propre à cet égard, en nous accoutumant à penser que le seul moyen de faire valoir nos avantages, de quelque espèce qu'ils soient, c'est de les mettre toujours au-dessous même de leur véritable prix (1).

Par le secours des entretiens amenés de manière qu'ils n'auroient pas l'air de leçon, on pourroit porter plus loin l'éducation des

(1) La modestie raisonnable, par rapport aux grandes qualités dont on a donné des preuves, consiste à ne montrer d'opinion de soi-même qu'à un degré inférieur à celui de l'estime que vous marquent les autres; mais à l'égard des avantages de peu de mérite, la modestie doit aller jusqu'à ne se prêter en rien aux louanges qu'on leur donne: c'est s'exposer avec les gens à qui les misères de la vanité d'autrui sont à charge, que d'écouter avec complaisance des éloges sur nos petits talens; mais en raconter sérieusement nous-mêmes le succès, est un véritable ridicule.

jeunes gens doués d'une certaine intelligence; ce seroit en leur faisant connoître le terme (autant qu'il paroît déterminé) où l'esprit de leur siècle est parvenu, par rapport aux sciences, aux connoissances sublimes & aux grands talens. Ils éviteroient par-là deux extrémités, qui marquent de la petitesse d'esprit; l'une est de n'admirer les sciences que parce qu'elles ont de mystérieux, au lieu d'attacher leur prix à l'utilité, dont elles peuvent être à la société: & l'autre, de les estimer moins, à mesure que le nombre des Savans se multiplie. Les accoutumant ainsi à ne pas juger l'esprit sur la foi du vulgaire, ils ne tomberoient pas dans ces redites vagues & si ennuyeuses pour les gens sensés, sur ce que le siècle *dègénère*; ils verroient que ce qu'on appelle décadence, ne regarde que quelques branches qui ont décru, à la vérité, mais dont le siècle est dédommagé par d'autres, qui se sont étendues (1).

---

(1) Il est bien rare de voir des estimateurs équitables sur ces pertes & sur ces compensations. Si le foible commun est de dégrader son siècle pour élever le précédent, quelques hommes, au contraire, estiment leur siècle par préférence; mais c'est presque toujours l'avantage particulier que nous trouvons à suivre l'une de ces opinions; c'est le mérite qu'elle donne ou qu'elle ôte à nos connoissances ou à nos talens, qui déter-

J'insiste sur ce que je viens de proposer d'instruire les enfans par des entretiens, plutôt que par la lecture. Les esprits lents, & qui n'ont d'acquit que ce qu'une étude opiniâtre leur en a donné, ont peine quelquefois à estimer le savoir, qui, étant en partie le fruit de la conversation, en a pris l'air facile : ce mérite diffère trop du leur, où l'on reconnoît le travail qu'il a coûté ; ils sont, au sujet de la conversation, comme ces hommes élevés dans des pays montueux, qui, infatigables à parcourir des routes pénibles, se lassent aisément dans la plaine (1).

Une autre étude peu cultivée, & cependant bien utile, est celle du style épistolaire. La plupart des jeunes gens qui entrent dans le monde, & ceux même qui parlent bien, sont si peu formés à ce style, qu'ils écrivent à peine raisonnablement ; c'est une façon de décrier nous-mêmes notre esprit qui lui fait toujours perdre de l'opinion favorable qu'on en avoit conçue dans la conversation. Le talent de bien

---

mine nos regrets sur ce qu'on a perdu, ou notre prévention sur ce qui reste.

(1) Les vues courtes, je veux dire les esprits bornés & resserrés dans leur petite sphère, ne peuvent comprendre cette universalité de talens que l'on remarque quelquefois dans un même sujet : où ils voyent l'agrément, ils en excluent la solidité. *La Bruyère, du Mérite personnel.*

écrire est un moyen de réussir, dont on a souvent lieu de faire usage; c'est, en quelque sorte, une autre manière de vivre avec les personnes qu'on aime, & à qui l'on veut plaire. Peut-on négliger d'inspirer aux enfans le désir d'acquérir cette ressource? Pourquoi ne leur pas donner les instructions qui peuvent la procurer? Quand je propose de les instruire à cet égard, je ne prétends pas qu'il y ait des règles à leur faire apprendre ni de formules ingénieuses à leur prescrire: les unes seroient trop étendues, & passeroient souvent la portée de leur esprit; & les autres ne serviroient qu'à le leur gâter. Il suffiroit de leur faire connoître les défauts qu'ils ont à éviter: je ne parle point de ce qui concerne le cérémonial, théorie facile, que sans doute on ne doit point leur laisser ignorer.

Il faudroit donc les mettre dans l'habitude d'écrire, non en leur proposant des sujets imaginaires, qui, ne les intéressant point, leur feroient regarder ce travail comme une tâche pénible, & leur donneroient peut-être du faux dans l'esprit, mais en faisant naître des occasions fréquentes où ils fussent obligés d'écrire pour obtenir ce qu'ils désireroient avec empressement. On les accoutumeroit ensuite à cultiver de la même manière les liaisons qu'ils

auroient formées avec des gens de leur âge. On les familiariseroit ainsi successivement avec les différentes matières qu'ils pourroient traiter dans le cours de leur vie.

Ce qui constitue une lettre bien écrite, ne consiste pas seulement dans la correction du style, dans la clarté du sens, & dans l'exactitude à remplir les loix communes de la politesse ou du respect. C'est quelquefois en négligeant à un certain point quelques-unes de ces règles, qu'on réussit le mieux. C'est une quantité de nuances qu'il faut saisir, soit dans le ton, soit dans l'attention à éviter l'esprit, ou à en mettre jusqu'à un certain point. Ce sont enfin les convenances particulières, de personne à personne, qui forment autant de règles délicates, qu'on observe mieux à mesure qu'on a plus de sens & d'esprit, & qui caractérisent le bon Ecrivain en ce genre. Mais cette habitude, si nécessaire des bienséances, ne s'acquiert dans une certaine perfection, que par la connoissance des usages du monde (1).

Ce qu'on appelle les usages du monde,

(1) On néglige assez généralement un art facile qu'on peut honorer du nom de talent, quand il est porté à une certaine perfection : c'est de bien lire les Ouvrages de prose & de poësie. Il y a une sorte de honte, lorsqu'on est dans le cas de lire haut, de s'en acquitter de mauvaise grace.

consiste (si je ne me trompe) dans la précision avec laquelle on emploie le savoir-vivre, la politesse, l'empressement ou la retenue, la familiarité ou le respect, l'enjouement ou le sérieux ; le refus ou la complaisance ; enfin, tous les témoignages de devoirs ou d'égards, qui forment le commerce de la société. On pourroit, par quelques observations générales, donner l'idée de ces usages aux personnes qu'on élève, c'est-à-dire, leur indiquer ce qui s'en éloigne, plutôt que la manière précise de les remplir : mais comme cette théorie ne les instruiroit que très-imparfaitement, il faut tâcher de tirer les préceptes des exemples mêmes ; les accoutumer, dès la première jeunesse, à remarquer quels sont ces usages dans les personnes qu'on peut leur proposer pour modèle. Cette connoissance est d'autant plus indispensable, que tout autre savoir, & l'esprit même, peuvent rarement y suppléer.

Le manque d'habitude des usages du monde cause ordinairement une timidité dont l'espèce est différente, selon que nous avons plus ou moins d'esprit. Dans cette situation, les gens de bon-sens s'embarrassent, mais sans trop de crainte qu'on s'apperçoive de leur trouble ; ils connoissent ce qui leur manque de

ces mêmes usages, & leur amour-propre n'en est humilié qu'à un degré raisonnable. Dans les petits esprits, cette ignorance produit la mauvaise honte : foiblesse bien plus reprochable que le défaut qui l'a fait naître. Cette honte, mal entendue, est un soulèvement de notre orgueil, qui nous porte à affecter de savoir ce que nous sentons bien que nous ignorons, ou à dissimuler grossièrement notre ignorance : c'est un manque de courage qui nous empêche d'avouer un tort qui seroit à demi effacé, si nous paroissions le connoître, & que nous augmentons encore, lorsque nous croyons le sauver par cette fausse confiance : le défaut nous empêche de plaire ; le remède, mal choisi, nous fait mépriser.

C'est cette mauvaise honte dont il est essentiel de désabuser ceux qui s'en laissent aveugler ; il faut, dans toutes les occasions, la démasquer en eux avec finesse & avec sévérité ; en démêler tous les détours, afin qu'ils sentent l'illusion de ce prestige, qui n'en impose à personne. Le seul moyen de trouver grace sur les qualités que naturellement nous devrions avoir, & dont nous sommes dénués, est d'avouer qu'elles nous manquent.

Si l'on apperçoit dans les jeunes gens qu'on

élève une certaine incapacité de saisir les usages du monde, soit qu'un caractère sauvage les éloigne de la société, soit qu'un goût dominant pour les sciences les rende indifférens & distraits sur tout le reste, ce qui n'est pas incompatible avec beaucoup d'esprit, je ne connois qu'une conduite à tenir avec eux : c'est de les accoutumer à sentir & à avouer, comme je l'ai dit, que ce mérite leur manque ; mais il faut que ce soit avec modestie qu'ils en conviennent. Il arrive souvent que, pour se disculper avec soi-même de n'avoir ni les manières ni le langage qui plaisent dans le monde, on s'excite à ne regarder qu'avec mépris cette sorte de science ; on laisse appercevoir qu'on s'applaudit intérieurement de n'avoir point employé son esprit à cette étude qu'on suppose absolument frivole : on regarde avec une certaine pitié, qu'on croit philosophique, les succès que ces agrémens procurent à ceux qui les possèdent : & cette ressource est incontestablement la plus mauvaise. Quand on passe pour avoir de l'esprit, il est bien moins nuisible de paroître décontenancé que méprisant. Assez généralement, lorsqu'on déplaît, c'est moins parce que les qualités aimables nous manquent, que parce que notre

vanité, qui en souffre, nous fait substituer des défauts à leur place.

C'est encore peu que d'être instruit des usages de la société, si l'on n'y joint la connoissance du caractère des hommes qui la composent; si l'on n'y apporte cet esprit d'examen, si nécessaire pour juger sainement des personnes avec lesquelles on se lie, afin de discerner à quel degré on doit les chérir, les estimer ou les craindre.

La connoissance des hommes de son siècle est donc indispensable, lorsqu'on veut satisfaire convenablement pour eux & pour soi-même, à ce qu'on leur doit; ou lorsqu'on veut aller avec bienséance par-delà les devoirs, si, pour se faire aimer, ce surcroît d'égards est nécessaire. Les livres qui peignent les différens caractères des hommes, n'offrent qu'une théorie souvent peu utile même aux meilleurs esprits, à moins qu'en même tems qu'ils l'acquièrent, ils ne s'appliquent aux exemples vivans. On trouve assez communément des gens qui, par le secours de la lecture, connoissent tous les portraits qu'on a faits jusqu'ici des hommes, & qui ne connoissent pas les hommes mêmes. Ils ont présens les caractères de la Bruyère, ceux du Cardinal de Retz, & se trompent grossiè-

rement sur le jugement qu'ils portent du caractère des personnes avec lesquelles ils passent leur vie.

On pourra m'objecter que cette connoissance des hommes de son siècle combattroit peut-être, dans bien des esprits, ce désir de plaire, que j'ai regardé comme un des principaux objets de l'éducation. « M'instruire à » voir la plupart des hommes tels qu'ils sont, » c'est m'exposer, me dira-t-on, à les mépri» ser ; & il y auroit de l'inconséquence à » vouloir plaire à ce qu'on n'estime pas, ou de » la bassesse à s'y porter par l'intérêt qu'on » auroit à en être aimé. Comment, dans cette » situation, si je veux plaire, puis-je éviter la » fausseté ? On passe sa vie avec des per» sonnes dont l'amour-propre n'est point » flatté, si vous ne les louez que par les qua» lités qui ne leur sont point contestées, il » faut, sous peine de leur inimitié, perdre » de vue ce qu'elles sont, pour sourire à ce » qu'elles s'imaginent être ». Je répondrai que plus on est capable de cette droiture d'esprit, qui nous fait sainement connoître en quoi consiste l'humanité, plus on est persuadé que rien ne nous dispense d'apporter dans la société les qualités qui l'entretiennent. L'éducation doit faire concourir ces deux principes.

Les hommes sont assujettis à bien des défauts; mais il faut vivre avec les hommes : celui qui est le plus en droit de les condamner, a lui-même besoin de leur indulgence. Qu'on examine un misantrope, il entre souvent plus de vanité dans son caractère, que de véritable haine pour les vices attachés à la condition humaine. On étale le chagrin avec lequel on les envisage, comme une espèce de protestation contre la part qu'on peut y avoir, quoiqu'on la suppose médiocre; & quand on a dit, d'un certain ton, qu'il est bien humiliant d'être homme, on se persuade qu'on est homme supérieur. La véritable supériorité seroit de voir les vices de la société sans étonnement, & sans être rebuté d'elle (1). Le Sage ne pourroit-il pas regarder la société comme il fait la santé? Il connoît & supporte patiemment les révolutions dont elle est susceptible; il en étudie les causes, afin de les combattre, autant qu'il est en son pouvoir; c'est sans foi-

(1) Tous ces défauts humains nous donnent dans la vie
Des moyens d'exercer notre Philosophie.
C'est le plus bel emploi que trouve la vertu;
Et si de probité tout étoit revêtu,
Si tous les cœurs étoient francs, justes et dociles,
La plupart des vertus nous seroient inutiles.

Molière, Act. 5 du Misant. Scène 1.

blesse qu'il se contraint pour la ménager, parce que c'est elle qui fait la principale douceur de la vie.

Si l'amour-propre nous rend si délicats sur les défauts des autres; s'il nous porte à leur faire sentir que nous en sommes frappés, l'art de l'éducation doit être de se servir de ce même amour-propre pour établir la vertu, opposée à cette fausse haine du vice. C'est à l'éducation à graver dans le fond de notre ame cette vérité. Celui qui avilit, par ses dédains ou par ses discours, le peu d'hommes qui l'environnent, n'est supérieur (si c'est l'être) qu'à ce petit nombre dont il se fait haïr. Celui qui, connoissant la nature humaine défectueuse, comme elle l'est, la considère sans orgueil, & sans se croire dispensé d'être doux & sociable, a saisi la seule manière d'être au dessus des autres hommes, & jouit du plaisir d'en être aimé.

Avec de pareils principes, qu'il n'est pas difficile d'établir en nous, la connoissance des hommes de son siècle ne deviendroit pas plus dangereuse que la sincérité, & quelques autres qualités qui sont des vertus en elles-mêmes, mais dont on peut abuser. Il est certain que, sans cette connoissance, on peut, avec beaucoup d'esprit, ne réussir que bien imparfaitement dans le monde.

J'avoue que l'éducation ne nous donne pas le fond d'esprit nécessaire pour bien démêler le vrai caractère & le genre d'amour-propre des gens avec qui nous sommes en société, ainsi que pour remplir avec une certaine supériorité les usages du monde; mais elle doit nous faire remarquer dans autrui, dans nous-mêmes, ce qui blesse ces mêmes usages (1), parce que tout ce qui s'en éloigne à un certain point, rend notre commerce désagréable.

Les jeunes gens, je n'en excepte pas même quelques-uns qui ont de l'esprit, sont sujets, en arrivant dans le monde, à regarder comme des traits d'imagination, des maximes de morale rebattue (2), qu'ils placent curieusement, & qu'ils débitent avec confiance, parce qu'ils pensent montrer par-là un esprit de réflexion. Ce n'est pas encore l'abus de la mémoire le plus à craindre pour eux; il y a une

(1) Je ne parle point du savoir-vivre, ni de la politesse commune, qu'il seroit honteux d'ignorer.

(2) La Morale étant un des principaux objets de l'éducation, on doit sans doute en imprimer dans le cœur des jeunes gens les maximes les plus simples et les plus communes, ainsi que celles qui sont plus réfléchies; mais il faut en même tems leur apprendre que l'usage qu'ils doivent faire des unes & des autres, est de se conduire par elles, & non de les étaler dans la conversation.

certaine

certaine quantité de phrases & de bons mots fastidieux qui les séduisent d'abord, soit par le brillant de l'antithèse, soit parce qu'ils ont ouï-dire ces prétendus traits d'esprit par des personnes qui leur en imposent. Si malheureusement il arrive qu'une certaine paresse à réfléchir, ou le défaut de goût les accoutume à l'usage facile des lieux communs, ils déplairont bien davantage par cette sottise empruntée, que s'ils s'abandonnoient à leur imagination, quelque bornée qu'elle pût être. Ce naturel ingrat, joint à ce faux art avec lequel on le gâte encore, caractérise sensiblement, à ce qu'il me paroît, la différence qu'il y a de manquer d'esprit à être sot; l'un n'est qu'une indigence, malgré laquelle on peut être aimable; l'autre est un tort volontaire que notre orgueil ajoute à la misère de notre esprit, & qui nous rend insupportables.

Je ne prétends pas conclure de ce que je viens de dire, ni de ce que j'ajouterai sur les lieux communs, qu'il faille les bannir de la conversation : une attention réfléchie à n'y produire que des traits recherchés, seroit une autre extrémité plus à charge peut-être encore. Je demande seulement qu'on y donne les lieux communs pour ce qu'ils sont; ils n'y déplaisent que quand ils sont amenés sotte-

ment comme des découvertes, où qu'on paroît y entendre une finesse que peut-être ils ont eue, mais que l'usage vulgaire où ils sont tombés leur a fait perdre.

Il n'est point de matières qu'on doive exclure absolument des entretiens. Le plus grand charme de la conversation consiste dans cette variété de sujets qui semblent se succéder par hasard, & que des liaisons imperceptibles présentent : c'est la carrière où brillent les différentes qualités de l'esprit, & particulièrement ses graces : c'est, en un mot, le théâtre des idées; théâtre où souvent elles paroissent avec d'autant plus d'avantage, qu'elles peuvent être accompagnées de gaieté. Mais toutes les idées ont-elles également droit d'être admises dans la conversation? Ne faut-il pas que de certaines convenances les amènent? Ne devons-nous pas quelquefois les restraindre ou les étendre, leur prêter de la simplicité ou des ornemens, & toujours les sauver de l'inconvénient qu'on ne leur pardonne jamais du défaut d'ennuyer?

Il seroit donc nécessaire, ce me semble, de prévenir les jeunes gens, avant qu'ils entrassent dans le monde, sur de certaines questions, sur de certaines disputes depuis longtems rebattues, & qui, par cette raison, ex-

posent ceux qui s'en ressaisissent à devenir ennuyeux. Il est, par exemple, des sujets de dissertation où l'esprit trouve, en quelque manière, occasion de briller, & où les gens sensés regrettent toujours qu'on l'emploie : ce sont ces thèses sur le cœur, ces différences subtilement frivoles, dont l'examen ne rend l'esprit ni plus solide ni plus délicat, & dont la solution la plus heureuse n'est presque jamais qu'une fadeur. Quel dégoût pour la raison que d'entendre discuter scrupuleusement *lequel est le plus insupportable d'apprendre la mort ou l'infidélité de ce que l'on aime? Lequel est le plus tendre de l'amant qui, voyant sa maîtresse dans un grand péril, tombe évanoui, ou de celui qui vole à son secours* !

Il y a un recueil intitulé, *Les Arrêts de la Cour d'amour*, qu'il faudroit faire apprendre par cœur aux enfans, de la manière qui les en dégoûteroit davantage, afin qu'ils conservassent pour les thèses galantes le même éloignement qu'ils gardent si constamment pour quelques livres de Grammaire, dont ils ont été excédés dans leurs classes.

L'observation que je viens de faire n'a lieu que pour la conversation : une analyse fine des sentimens sera toujours un genre

d'ouvrage propre à faire honneur à l'esprit, & qui trouvera le plus grand nombre de lecteurs. Eh! de quels objets plus intéressans peut-on nous occuper, que des sources presque toujours cachées de nos plaisirs & de nos peines?

Ce seroit aussi une précaution sage de faire connoître, sur-tout à ceux qui ont de l'esprit, l'abus qu'on fait ordinairement de certaines hypothèses fabuleuses que le vulgaire regarde comme l'effet d'une belle imagination, & qui sont au contraire la ressource de ceux dont l'imagination ne peut rien produire. Ces systêmes chimériques, qui n'ont qu'un faux éclat, ne portent ordinairement que sur deux suppositions, qui se présentent aux esprits les plus bornés: l'une est de prendre le contraste des mœurs communes; tel, par exemple, que d'attribuer aux femmes l'autorité & la conduite des hommes, en donnant à ceux-ci la pudeur & les foiblesses des femmes: & la seconde, qui suppose un esprit aussi peu inventif, a pour base ce qu'on appelle *le merveilleux*; comme de posséder *l'Anneau d'Angélique*, d'avoir *un Génie* à ses ordres, & d'entamer de-là un long & frivole détail des avantages qu'on sauroit en tirer. Ce n'est pas que ces idées ne puissent être employées

avec succès (1); mais il faut pour cela se garder d'abord de l'habitude d'en faire usage, parce qu'elles entraînent souvent dans des lieux communs. Il y a si long-tems qu'il passe des exagérations & des extravagances par la tête des hommes, qu'on n'en imagine guère qui aient un caractère de nouveauté. En second lieu, il faut aussi, lorsqu'on se permet ces rêveries, observer de ne les point mener trop loin, fussent-elles ingénieuses. Le suffrage de ceux qu'elles amusent ne dédommage pas du peu d'opinion qu'on donne de son esprit, & de l'ennui qu'on cause à un petit nombre de gens, qui sentent combien les idées gigantesques ou renversées sont froides & dénuées d'imagination. En général, l'imagination n'est point caractérisée par les chimères; elle se marque & réussit bien mieux, en mettant la vérité dans son plus beau jour.

Il y a d'autres lieux communs, qui consistent dans des opinions fausses, que le vulgaire conserve comme un dépôt (le surnaturel lui paroissant toujours croyable (2)),

(1) Quelques Ouvrages de ce siècle-ci en sont la preuve; mais c'est la manière dont l'imagination a employé le merveilleux, & non le merveilleux même, qui en fait le prix.

(2) Les présages. Les horoscopes. Les pressentimens. La persuasion que certains songes sont des avertissemens. La ressem-

& que quelques personnes d'esprit adoptent, par paresse d'approfondir. Il seroit utile qu'on en formât des espèces de tables, afin que ces opinions, & l'idée de la chimère qu'elles renferment, se plaçassent en même tems dans notre mémoire. Car lorsque rien n'interrompt l'habitude que les enfans prennent de penser d'après leur gouvernante, *que les songes sont des présages*, *ou que l'Astrologie est la science de l'avenir*, il faut, pour effacer ces idées, des réflexions que les uns négligent de faire, & dont les autres ne sont pas capables.

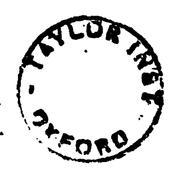
Ce n'est pas qu'on ne puisse être d'une conversation agréable, quoiqu'on ait toutes les craintes frivoles & les opinions chimériques : c'est la philosophie de presque toutes les femmes. Mais la nature a donné à celles qu'elle a destinées à plaire, un charme qui se répand sur tout ce qu'elles pensent : leur imagination, telle qu'on nous peint cet art de féerie qui fait naître des Palais & des Jardins

---

blance prétendue dans les événemens de la vie de deux jumeaux. La vertu des talismans. Que la lune fait croître & décroître la cervelle des animaux ; qu'elle cause la plénitude plus ou moins grande des huitres, des écrevisses, &c. Qu'un animal est plus pesant à jeun qu'après le repas. Qu'un tambour de peau de brebis se crève au son d'un tambour de peau de loup, &c. Voyez *Bayle*, *Pensées diverses*, *tom.* 1. Voyez aussi *Rohault*, *Physiq.* 2.

dans les mêmes lieux où l'instant d'auparavant on ne voyoit que des rochers & des ronces, embellit tout ce qu'elle nous présente; tandis que les hommes, pour réussir constamment, sont réduits à joindre de la solidité aux graces de l'esprit; & que leur imagination, quelque brillante qu'elle puisse être, ne les sauve pas de la honte d'une certaine ignorance.

A l'égard des personnes qui entrent dans le monde, préservées ou guéries de ces préjugés, elles ne peuvent trop ménager l'amour-propre de celles qui sont accoutumées à les regarder comme des vérités (1). La plupart des hommes tiennent à la petitesse de leur esprit, comme certains Amans idolâtrent une laide Maîtresse: on ne pourroit les éclairer qu'en leur découvrant leur erreur; & l'art le plus ingénieux échoue bien souvent, quand



(1) Je rêvassois présentement, comme je fais souvent, sur ce combien l'humaine raison est un instrument libre & vague. Je vois ordinairement que les hommes, aux faits qu'on leur propose, s'amusent plus volontiers à en chercher la raison, qu'à en chercher la vérité: ils passent par-dessus les propositions, mais ils examinent curieusement les conséquences: ils laissent les choses, & courent aux causes. Plaisans causeurs, ils commencent ordinairement ainsi: Comme est-ce que cela se fait? Mais se fait-il! faudroit-il dire. Je trouve quasi par-tout qu'il faudroit dire, il n'en est rien, & employerois souvent cette réponse, mais je n'ose. *Montagne, Essais.*

il s'agit de désabuser sans déplaire. Il y a un milieu à saisir, qui, nous éloignant également de commettre notre jugement avec les personnes éclairées, & de faire paroître une supériorité qui blesse les esprits communs, nous sauve du mépris des uns & de la haine des autres.

Pour faire connoître dans toute son étendue la nécessité de s'assujettir aux usages du monde, & de s'appliquer à pénétrer le caractère des personnes qui composent la société, afin de pouvoir s'en faire aimer, on ne peut trop préparer les jeunes gens à la sévérité avec laquelle on les examinera, quand ils paroîtront sur cette grande scène (1). Ils doivent être prévenus qu'ils trouveront deux juges dans chaque spectateur, la raison & l'amour-propre. L'une équitable, rend

---

(1) Le premier pas . . . que l'on fait dans le monde,
Est celui d'où dépend le reste de nos jours;
Ridicule une fois, on vous le croît toujours.
L'impression demeure; en vain, croissant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus sage:
On souffre encor long-tems de ce vieux préjugé;
On est suspect encor, quand on est corrigé;
Et j'ai vu quelquefois payer dans la vieillesse
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeunesse.
Connoissez donc le monde, & songez qu'aujourd'hui
Il faut que vous viviez moins pour vous que pour lui.

L'Indiscret, Comédie de M. de Voltaire, scène 1.

justice gratuitement; l'autre n'est jamais favorable qu'à de certaines conditions. L'amour-propre veut qu'on le flatte, qu'on ne perde point de vue ses intérêts; & dans la plupart des jugemens où la raison semble avoir prononcé, il se trouve que l'amour-propre a presqu'entièrement dicté l'arrêt.

Conclusion de cet Ouvrage.

C'est dès la première année de notre vie que doit commencer notre éducation; & après les principes de la Religion, qui est elle-même la source de toutes les vertus sociales, rien n'est plus important que de bien établir en nous le désir & les moyens de disposer en notre faveur les esprits, afin de parvenir à nous concilier les cœurs; parce que dans le commerce ordinaire de la vie, pour être heureux, il faut être aimé; que pour être aimé, il faut plaire; & qu'on ne plaît qu'autant qu'on sait contribuer au bonheur des autres.

AVERTISSEMENT.

Les Contes des Fées, qu'on va trouver à la suite de cet Ouvrage, seroient sans doute déplacés, s'ils ne faisoient partie de l'Ouvrage même. Mais on reconnoîtra que les idées, les événemens qui constituent chaque Conte, servent à prouver l'utilité de quelques-uns des principes répandus dans ces Essais. Mon objet a été d'embrasser une sorte de Roman, dont toute l'action tendît à établir une ou plusieurs vérités morales. J'ai cru que le merveilleux de la Féerie concourroit à mettre ces maximes dans un jour plus agréable. J'ai varié le style de ces Contes, selon le genre des sujets & le caractère des personnages; mais je sens combien je serai loin de la perfection à laquelle est parvenu, dans de pareils Ouvrages, un de ces Auteurs célèbres (1) qu'on relit sans cesse, sans oser chercher à les imiter, parce qu'on les admire toujours davantage.

(1) M. de Fénelon, Archevêque de Cambrai. *Voyez* les Fables qu'il a composées pour l'éducation de M. le Dauphin, *Tome 2 de ses Dialogues des Morts anciens & modernes.*

LES DONS DES FÉES, *OU* LE POUVOIR DE L'ÉDUCATION,

CONTE.

ENTRE différens Souverains, qui, dans les tems reculés, régnèrent en Arabie, la Princesse Zoraïde fut célèbre par l'amitié qu'elle avoit contractée avec deux Fées. Elle étoit bien digne de plaire à ces Intelligences, qui n'exerçoient alors leur supériorité sur les mortels, que dans la vue de les rendre heureux. Peu de tems après la perte de son époux, qui lui fut extrêmement sensible, cette Princesse devint mère de deux fils; & sentant approcher la fin de sa vie, que tout l'art des Fées ne pouvoit reculer, elle leur parla ainsi :

Je laisse deux enfans au berceau, tous deux destinés par nos Lois à régner en même tems. Vous connoissez mieux que nous ce que les vertus ou les défauts des Souverains répandent de biens ou de maux sur leurs Sujets. Vous m'avez trop aimée pour me refuser, dans mes derniers instans, la douceur de me flatter que mes enfans feront le bonheur des

Etats que je leur laisse. Vous allez les douer l'un & l'autre des qualités qui rendent les hommes dignes de la suprême autorité.

L'une des Fées, qui s'appeloit Zulmane, s'approcha du berceau, & touchant de sa baguette l'aîné des deux Princes : Enfant né pour régner, dit-elle, une puissante Fée te doue ; elle te donne *l'esprit, la valeur & la probité.* A ces mots, elle vola dans l'Empire des Fées. Là, sur la table d'émeraude, où sont inscrits les dons qu'elles font aux Souverains, elle grava ceux dont Alcimédor (c'est le nom de ce Prince) venoit d'être favorisé.

La seconde Fée, qui s'appeloit Alsime, resta dans le silence, portant alternativement ses regards sur les deux Princes. Quoi ! dit Zoraïde, mon second fils n'obtiendra-t-il rien de votre puissance ? Tandis que son frère brillera de toutes les qualités qui font les vrais Monarques, celui-ci ne montrera-t-il que des vertus communes ? Est-ce dans ce moment (le seul qui me reste peut-être) que je dois cesser d'être chère à la plus secourable des Fées, à la généreuse Alsime ?

Que vous êtes dans l'erreur ! répondit la Fée. Mon silence ne présageoit rien de funeste pour le Prince Asaïd, votre second fils.

Je cherchois à démêler dans l'avenir quelle sera la destinée de son frère. Il semble que Zulmane l'ait doué de tout ce qui doit rendre un Prince accompli. Tous ses dons auront leur effet ; mais seront-ils suffisans ? Puisse t-elle ne s'être point abusée sur le succès qu'elle en espère ! J'emploierai bien mieux ma science en faveur d'Asaïd. Dans ce moment où il ne fait que de naître, ce seroit peut-être en vain que je le douerois des plus heureuses qualités. Les impressions que dans la suite il recevra des objets dont il sera environné, mille obstacles différens pourroient altérer l'effet de mes dons, si je l'abandonnois à lui-même. Elle prit alors le Prince entre sès bras : O précieux enfant de la mortelle que j'ai le plus chérie, dit-elle, je verserai sans cesse dans ton ame ces philtres imperceptibles qui développent les vertus, & qui étouffent les semences des vices. Je ne te perdrai pas un instant de vue, jusqu'au tems où tu seras digne de régner.

A cette promesse si intéressante, Zoraïde sentit un transport de joie, qui, en terminant sa vie, rendit ses derniers instans délicieux. La Fée, qu'elle tenoit embrassée, vit son ame qui, s'élevant sur ses aîles immortelles, retournoit au centre de la lumière d'où elle étoit descendue.

Alsime prit les rênes du Gouvernement pendant l'enfance des deux Princes ; & respectant l'ouvrage de Zulmane, elle ne s'occupa, à l'égard de l'aîné, que du soin de veiller à la conservation de sa vie, & réserva pour le second tous les secrets de son art qui servoient à embellir les ames.

Les deux Souverains avancèrent insensiblement en âge. Alcimédor marqua de bonne heure le mépris des dangers, ou plutôt il parut s'y exposer sans les connoître. Il montra toujours plus d'esprit qu'on n'en devoit naturellement attendre des différens âges où il passoit successivement ; mais on démêloit qu'en lui l'esprit n'étoit que comme un talent par lequel il étoit dominé, & non une lumière dont il fit usage au gré de sa raison. On reconnut enfin qu'il ne lui manquoit aucun des dons que Zulmane lui avoit faits, mais qu'il s'en falloit que ces dons remplissent l'idée qu'on en avoit conçue ; cependant personne n'osoit lui donner des conseils, par respect pour la Fée qui l'avoit doué.

A l'égard d'Asaïd, son esprit ne s'étoit développé que par une gradation ordinaire ; mais dans ses différens progrès, il prenoit un caractère aimable. Ce n'étoit point ce que la supériorité a d'éblouissant qui éclatoit en

lui ; on y découvroit ce qui la caractérise bien davantage, une raison éclairée, égale & assaisonnée d'agrément. Cet assemblage heureux étoit le fruit des premières impressions que la Fée lui avoit données, & qu'elle avoit pris soin de perfectionner. Alsime avoit fait à ce Prince deux présens d'un prix inestimable. L'un étoit une glace dont voici la merveilleuse propriété : dès qu'on s'étoit fait une habitude de la regarder, il ne falloit que s'y considérer fixement, on s'y voyoit en même tems tel qu'on étoit & tel qu'on croyoit être. L'autre étoit une sorte de microscope, qui fait distinguer dans les objets les plus attirans ce qu'ils avoient de trompeur & de chimérique. Il semble qu'à faire un usage habituel de ce secret, comme presque tous les plaisirs sont mêlés d'illusions, on dût tomber bientôt dans une indifférence insipide. Mais le microscope ne grossissoit que les illusions dangereuses pour la société ; celles qui ne pouvoient nuire qu'à nous-mêmes, il laissoit à notre raison le soin de les appercevoir. Ces dons précieux sont restés sur la terre ; c'est dommage qu'on ait presqu'entièrement renversé la manière d'en faire usage.

Les deux Princes ayant atteint dix-huit ans, la Fée déclara que de cet instant ils restoient

chargés l'un & l'autre du poids redoutable du Gouvernement. Il ne m'est plus permis, dit-elle à Asaïd, de rester auprès de vous : mais je descendrai souvent de la région lumineuse d'où les Fées considèrent d'un coup d'œil tous les événemens de la terre ; je viendrai jouir avec le Prince que j'ai formé, & que j'aime, de la félicité qu'il maintiendra dans cet Empire. A ces mots, elle s'éleva dans les airs, portée sur un nuage d'azur, & disparut.

La puissance souveraine se trouva donc partagée également entre Alcimédor & Asaïd. Ils avoient une tendre amitié l'un pour l'autre ; tous deux désiroient régner avec équité ; tous deux agissoient dans cette même vue ; mais leur caractère n'avoit aucune ressemblance : & il arrive souvent qu'avec des principes communs, & même des lumières égales, la différence du caractère des hommes en met une bien grande dans leur conduite.

Alcimédor, inébranlable dans ses projets, dès qu'ils lui paroissoient équitables, n'examinoit jamais assez les inconvéniens qui en pourroient naître. Son ambition se tournoit-elle vers la gloire ? son courage ne lui laissoit envisager que celle des conquérans. Sa probité ne lui auroit pas permis de mettre en

usage des moyens injustes pour parvenir à cette même gloire; mais tout ce qui pouvoit être un sujet de guerre légitime, lui paroissoit une nécessité de l'entreprendre. Par-tout où la force pouvoit être employée sans injustice, il la préféroit à des voies douces, qui, avec plus de tems, auroient amené les mêmes succès.

Asaïd, accoutumé dès l'enfance à ne considérer dans les prérogatives du Trône que les vertus qu'elles donnent lieu au Souverain d'exercer, ne se permettoit aucune idée de gloire qui ne fût compatible avec le bonheur de ses Sujets. Il pensoit que la véritable puissance doit s'imposer elle-même des bornes. Il regardoit comme autant de triomphes ces effets favorables que la prudence & le temps épargnent à l'autorité. La Cour & le Peuple bénissoient sa conduite, autant qu'ils voyoient celle de son frère avec trouble & inquiétude.

Il étoit difficile que des Souverains si différens par le caractère, vécussent long-tems dans l'union parfaite, qui étoit nécessaire pour le bien du Gouvernement. En effet il naquit bientôt entre eux un sujet de division. Alcimédor apprit qu'ils avoient d'anciens droits sur un Royaume voisin, possédé alors par le Prince Mutalib; il proposa d'armer pour les faire valoir. Asaïd se refusa à ce projet. Mon

frère, dit-il, l'ambition la plus glorieuse pour nous n'est pas de devenir plus puissans, nous le sommes assez, étant supérieurs aux autres Princes d'Arabie. Que nous serviroient de nouvelles Provinces & de nouvelles richesses? Elles ne nous donneroient pas de nouvelles vertus. Pourquoi exposer des Sujets qui nous aiment, pour en soumettre d'autres qui ne nous regarderoient que comme des Tyrans? Rien n'ose troubler notre tranquillité; nous sommes respectés; faut-il sans sujet nous montrer redoutables? Asaïd parla en vain, & voyant que son frère persistoit dans ses desseins, il lui proposa de séparer leur Etat en deux Souverainetés différentes. Ce partage accepté, à peine fut-il entièrement terminé, qu'Alcimédor entreprit la guerre. Elle fut malheureuse. Vaincu, au lieu d'être Conquérant, il eut recours à Asaïd; il demanda des troupes pour venger sa défaite. Asaïd préféra de lui procurer un secours plus salutaire. Il fit alliance avec le Prince qu'Alcimédor avoit attaqué; & devenant pour l'avenir un garant contre les attentats de son frère, la paix fut conclue. Le sceau de cette paix étoit un double mariage. Mutalib ayant deux filles, il fut arrêté que l'aînée épouseroit Alcimédor, & qu'Asaïd seroit uni à la seconde. Bientôt les fêtes de l'hymen succé-

dèrent aux troubles de la guerre, & la présence d'Alsime acheva de donner à cette cérémonie tout l'éclat qui pouvoit l'embellir.

Les deux Princesses, ornées l'une & l'autre de qualités rares, ne se ressembloient cependant ni par la figure, ni par l'esprit. Celle qu'épousa Alcimédor, avoit en partage tous ces traits réguliers, dont l'assemblage forme ce qu'on est convenu d'appeler la beauté; mais quand on avoit dit qu'elle étoit extrêmement belle, il ne restoit plus rien à ajouter à l'éloge de sa figure. Ce qui fut remarqué bien davantage, c'est qu'elle se trouva avoir exactement le même caractère qu'on découvroit dans Alcimédor; & cette conformité fit penser aux deux Cours que ces Epoux passeroient ensemble une vie extrêmement heureuse. L'événement fut tout-à-fait contraire. Tous deux ne voulant qu'être sévèrement justes & équitables, étoient sans complaisance, dès qu'ils croyoient leurs opinions ou leurs desseins raisonnables. Tous deux, avec beaucoup d'esprit, trouvoient dans leur entretien des sujets de dégoût, d'éloignement & d'inimitié. Chacun, par amour de la sincérité, ne ménageoit point la vanité de l'autre, quand il voyoit un juste motif de la mortifier; & par cette conduite

ils furent bientôt réduits au simple commerce de convenance & de représentation.

La destinée d'Asaïd devint bien différente, & ce fut son ouvrage. La Princesse à qui l'hymen l'unissoit, & dont il fut toujours aimé éperduement, avoit tout ce qui peut remplir le cœur, & exercer la raison d'un époux. Sa figure ne donnoit point l'idée de ce qu'on regarde communément comme la beauté; mais les femmes mêmes avouoient, en la voyant, que pour être sûre de plaire, il falloit être faite comme elle. D'ailleurs, par les graces de l'esprit & du caractère, charmante pour les personnes qui lui étoient indifférentes, elle devenoit, à l'égard de ce qu'elle aimoit, du commerce le plus épineux & le plus difficile. Née sincère & avec un cœur extrêmement sensible, le sérieux ou la joie, les égards, les devoirs, la raison même, prenoient en elle toute l'impétuosité des passions. Pénétrante sur ce qui se passoit dans une ame qui lui étoit chère, si elle ne découvroit pas dans la complaisance qu'on lui marquoit, le peu que lui coûtoit celle qu'elle faisoit si naturellement paroître; si elle ne trouvoit pas dans l'amitié, dans la confiance, cette délicatesse, cette étendue sans réserve qui caractérisoit la sienne, elle passoit aux reproches, à la douleur, au dé-

sespoir. Sa société étoit alternativement délicieuse & insupportable.

Asaïd charmé des vertus, de l'esprit & de la tendresse qu'il trouvoit dans cette Princesse, faisoit grace aux imperfections du caractère. Loin d'y opposer jamais ni d'impatience, ni d'aigreur, c'étoit cette condescendance, cette douceur, qui naît d'une véritable amitié, qui soutient la raison, & qui n'a rien de la foiblesse. Persuadé qu'on ne peut trop prendre sur soi, pour faire cesser les torts & les chagrins de ce qu'on aime, il cédoit, il ramenoit bientôt le calme; & insensiblement l'impétuosité de l'humeur étant vaincue, il ne resta que la tendresse; eh quelle tendresse! Asaïd n'y découvroit rien qui ne servît à le rendre heureux. Leur Cour ne respiroit que le plaisir, la décence & le zèle. Tout ce qui les environnoit, sentoit un empressement à leur plaire, qui ne tenoit ni de l'intérêt, ni de la servitude. Bonheur inestimable, & presque toujours ignoré des Souverains! ils pouvoient quelquefois oublier qu'ils avoient des Courtisans, & ne se croire entourés que d'amis aimables & sincères. Les talens, les arts chéris & protégés par eux, avoient pour principale ambition, la gloire de concourir aux douceurs de la vie de deux Maîtres si respectables; tandis

qu'à la Cour d'Alcimédor, le désir de plaire n'étoit qu'une crainte de la disgrace, & que jusqu'aux amusemens & aux plaisirs, tout étoit mis au rang des devoirs austères. Ainsi les dons de Zulmane n'avoient produit à Alcimédor d'autre fortune que de se voir Souverain, sans avoir l'amour de ses Sujets, & époux malheureux, sans aucun motif considérable de se plaindre de la Princesse.

On auroit cru qu'avec une conduite si différente, ces deux Princes n'auroient dû jamais éprouver une commune destinée. Mais tout-à coup il sortit du fond de la Tartarie un peuple de Guerriers qui vinrent inonder l'Arabie. En vain les autres Souverains joignirent leurs forces à celles d'Alcimédor & d'Asaïd. Ces hommes inconnus étoient braves, disciplinés, & si formidables par le nombre, qu'ils accablèrent tout ce qui s'opposa à leur passage. Leur Roi, nommé Aterganor, ajoutoit encore à leur force & à leur valeur, par la haute opinion qu'ils avoient de l'élévation de son ame. Ce Conquérant s'étant rendu maître de la Ville Capitale où Asaïd & son frère s'étoient retirés, assembla les hommes les plus considérables des deux Nations, & leur parla ainsi : Je n'ai pas prétendu vous conquérir pour vous mettre dans l'esclavage.

Je sais quelles sont vos vertus ; elles ont accru l'ambition que j'avois de régner dans l'Arabie. Des hommes tels que vous ne doivent obéir qu'au plus grand Roi de la terre, au Monarque de la Tartarie. Peuples que j'ai soumis, je ne viens point emporter vos richesses, ni forcer vos volontés. Conservez vos usages, vos mœurs, & choisissez vous-mêmes le nouveau Maître qui, sous mon autorité, sera chargé du soin de vous rendre heureux. J'établis de ce moment l'entière égalité de condition. Que pendant douze soleils il n'y ait plus entre vous d'autres distinctions, d'autres égards, que ceux qui seront volontaires. Employez ces jours d'une liberté si pure, à vous élire un Souverain. Fût-il tiré du sang le plus obscur, sur la foi de votre choix, il me paroîtra digne de régner. Le Vainqueur dit ensuite aux deux Princes, qu'il les laissoit libres dans leur Palais, & il alla camper au milieu de cette redoutable armée qui environnoit la Ville.

L'égalité de condition ordonnée fit naître une révolution subite. Tous ceux pour qui la servitude, les devoirs, le respect avoient été un fardeau, ne songèrent plus à le supporter. Entre les personnes accoutumées à être prévenues, à faire autant de lois de

leurs volontés, plusieurs conservèrent à peine de l'autorité dans leur famille. Les Gardes, les Officiers d'Alcimédor désertèrent tous de son Palais, & un Palais déserté est plus triste qu'une cabane habitée; ses Courtisans l'abandonnèrent, ne s'occupant plus que de la part qu'ils devoient avoir à l'élection d'un nouveau Maître. Alcimédor & la Princesse son épouse, accoutumés à la hauteur & à la confiance qu'une longue prospérité fait naître, ne connoissoient point l'élévation d'ame qui sait ennoblir l'adversité; ils restèrent seuls & humiliés. Atergranor voulut jouir du spectacle de ces changemens; il aimoit à voir l'abattement, ou la dignité avec laquelle on soutenoit les grands revers. Il remarqua dans les différens états, avec plaisir, des hommes dont toute la considération avoit disparu avec leur crédit ou leurs titres; & qui, d'un rang qui les élevoit, réduits à leur propre mérite, tomboient confondus & méprisés dans la foule. Mais quel fut l'excès de son étonnement, lorsqu'arrivant au Palais d'Asaïd, il chercha inutilement les marques de la révolution qu'il s'attendoit d'y reconnoître? Il voit les Gardes dans leur devoir, & les Courtisans d'autant plus occupés à marquer leur fidélité à leur Maître, que cet hommage étoit

un gage de leur vertu. Il trouva le Prince & la Princesse dans une assiette d'ame également éloignée de la fermeté fastueuse, & de la tristesse humiliante : ils ne s'entretenoient que du désir de voir couronner un Souverain qui rendît heureux des Sujets dont ils éprouvoient d'une manière si admirable le respect & l'amour. Aterganor crut être abusé par un songe. O fortuné Asaïd ! s'écria-t-il, & vous, respectable Princesse, que votre gloire est supérieure à la mienne ! Vous m'apprenez que je n'ai point encore régné. Je n'envisageois que la domination qui naît de la force, qui ne s'entretient que par la crainte, & qui ne cherche qu'à s'étendre. Vous me faites connoître que la véritable autorité sur les hommes a sa source dans leur cœur. Alors les Députés des deux Nations se présentèrent pour proposer le Roi qu'ils avoient choisi; tous proclamèrent Asaïd. On ne voyoit par-tout que des larmes de zèle, d'amour & de joie; on n'entendoit que le nom d'Asaïd. Aterganor, à ce spectacle, descendit du Trône; il déposa son sceptre entre les mains d'Asaïd; & plaçant sa propre couronne sur la tête de la Princesse : Régnez, leur dit-il, puisque tous les cœurs vous appellent. Oserois-je assujettir ceux dont j'ad-

mire l'exemple, & dont les vertus m'instruisent? Je rends la Souveraineté à tous les Princes que j'avois vaincus, je n'exercerai ici qu'un seul droit de l'Empire. Qu'Alcimédor cesse d'être Souverain; je réunis pour vous seul les Etats que vous aviez partagés avec lui. Comme Aterganor achevoit ces mots, on entendit un coup de tonnerre; Zulmane parut sur un char; & pour dérober aux yeux des mortels le Prince à qui ses dons avoient été si peu profitables, elle enleva Alcimédor, ainsi que la Princesse, & se perdit dans l'immensité des airs. Alsime s'offrit alors sur un trône brillant des plus vives couleurs de la lumière; elle confirma la loi si juste qu'Aterganor venoit de faire, & qui assuroit le bonheur des Peuples que lui avoit recommandés Zoraïde. Elle reconnut avec transport, dans la nouvelle gloire dont Asaïd étoit environné, les fruits heureux de son éducation. Et c'est depuis ce nouveau règne d'Asaïd, que cette partie de l'Arabie a été nommée l'Arabie heureuse.

L'ISLE DE LA LIBERTÉ,

CONTE.

Un Enchanteur, ennuyé d'entendre des hommes condamner dans autrui les défauts qu'ils avoient eux-mêmes, résolut de démasquer les premiers qui lui tiendroient pareil langage. Il se retira dans une Isle, & publia que ceux qui viendroient s'y établir, y seroient libres de faire leur volonté, & n'éprouveroient jamais d'injustice de la part des habitans. A peine cette nouvelle fut-elle répandue, qu'il vit arriver trois personnages de l'espèce de ceux qu'il attendoit. Vous désirez le droit de citoyen, leur dit-il? Je vais vous l'accorder. Voici l'unique condition que j'impose. Dites-moi, chacun, quel est votre caractère, votre goût dominant; on écrira sur la liste de nos Insulaires ce que vous allez dicter; &, dès ce moment, vous pourrez vivre ici de la manière qui vous conviendra davantage.

L'un, qui s'appeloit Almon, dit: *Je suis naturel, je hais la dissimulation, je me mon-*

tre tel que je suis; voilà mon caractère. On écrivit: *Almon est naturel.* Pour moi, dit le second, qui se nommoit Alibé: *J'aime à plaire, à faire ce qui amuse les autres; j'ai acquis les talens qui peuvent y contribuer.* On écrivit: *Alibé aime à plaire.* Il faut que je l'avoue, dit le troisième, qui avoit nom Zanis: *Je suis extrêmement singulier.* On écrivit: *Zanis est singulier.* Vous pouvez à présent, leur dit l'Enchanteur, vous livrer sans aucune contrainte au genre de vie qui vous plaira. Allez, on va vous conduire à l'habitation qui vous est destinée.

Quand ils furent partis, l'Enchanteur dit à ceux qui formoient sa Cour: Vous voyez avec quelle confiance ces trois hommes viennent d'annoncer leur caractère. Je vais vous en faire un portrait véritable. Almon, sans égard pour ce qui convient aux autres, est accoutumé à ne se jamais contraindre. Quoiqu'il ait de l'esprit, s'il loue, ou s'il blâme, c'est toujours par caprice; voilà ce qu'il appelle être naturel. Sans dessein de dominer, il est décidant; il parle par la seule envie de parler; il interrompt pour dire son avis, & contrarie souvent la personne qui vient à le suivre. En un mot, rempli de défauts contre la société, & leur donnant libre car-

rière, voilà ce qu'il appelle haïr la dissimulation.] Alibé, qui effectivement a bien des talens, ne les employe que contre lui ; il veut qu'on l'écoute sans cesse ; il veut être applaudi, & l'être seul ; & il appelle cette sorte de tyrannie, aimer à plaire. A l'égard de Zanis, toujours occupé à ne ressembler à personne, il rit de ce qui attristeroit les autres, & regarde d'un œil funeste tout ce qui excite la gaieté. Facile à démêler, lorsqu'il se croit impénétrable, on voit qu'il s'est fait le matin une liste des étonnemens, des distractions, des caprices qu'il aura dans sa journée. Indiscret, contredisant, injuste, il se croit justifié suffisamment, quand il a dit : *C'est que je suis singulier ;* il croit même avoir fait son éloge. Jouissons, sans qu'ils nous apperçoivent, des aventures qui vont les surprendre. A ces mots, l'Enchanteur & ses confidens devinrent invisibles.

Almon, en sortant de chez l'Enchanteur, se trouva près d'un superbe Palais, & découvrit au frontispice une table de lapis, sur laquelle des cailloux transparens formoient cette inscription, qui étoit éblouissante :

Tout le monde a raison.

Almon, rempli de curiosité, entre ; &

comme il approchoit du vestibule, il entend un bruit de divers instrumens. Le bruit cesse; deux portiques s'ouvrent; il voit paroître deux Héraults, dont l'habillement étoit composé de tout ce qui caractérise les différentes conditions des hommes, & qui marchoient vers lui! tantôt avec une affectation de gravité, tantôt avec de fausses graces, & quelquefois d'une manière comique. *C'est ici le Palais d'Alcanor*, lui dit le premier qui l'aborda. *Vous pourrez le regarder comme le vôtre*, ajouta le second; & tout de suite, reprenant alternativement la parole, sans donner à Almon le tems de répondre, ils continuèrent ainsi: *Cette retraite est charmante.* ON PEUT S'Y ENNUYER, ET LE DIRE. *On peut, dès qu'on s'y plaît, y passer des jours entiers.* ON PEUT N'Y VENIR QUE PAR CAPRICE, RESTER OU DISPAROÎTRE. *Alcanor est sans cesse environné de tout ce qui fait l'amusement des autres.* ON PEUT CROIRE QUE C'EST POUR LE SIEN PROPRE QU'IL EN USE AINSI, ET NE LUI EN SAVOIR PAS LE MOINDRE GRÉ. Ce dialogue achevé, Almon se trouva près de l'appartement; les deux Héraults lui répétèrent trois fois de suite, parlant en même temps: *Ici tout le monde a raison.*

Les Héraults se retirèrent, & Almon entra

dans un magnifique salon. Il vit un grand nombre d'hommes & de femmes, qui, par leur maintien, leurs occupations, leurs discours, sembloient se croire seuls. L'un rêve, l'autre danse; celui-ci parle, & n'est point écouté; celle-là s'examine dans une glace, & révèle tout haut ce qu'en secret son amour-propre lui inspire de bonne opinion d'elle-même. Ici on entend dire, j'ai beaucoup d'esprit; là, je suis une créature parfaite. Enfin ce sont beaucoup de gens en un même lieu qui ne forment point de société.

Alcanor, toujours distrait sans être occupé, n'attiroit point l'attention des autres. Dans des momens il étoit environné d'un cercle où tous parloient ensemble. Quelquefois c'étoit un silence taciturne qu'on y voyoit régner. Almon, qui n'avoit été remarqué de personne, vint s'asseoir auprès d'Alcanor; l'entretien se tournoit alors sur l'éloge de la politesse. Si vous en êtes, dit Almon en interrompant, à définir la politesse des habitans de cette Isle, la conversation tombera bientôt. Je serois bien fâché de vous empêcher de penser comme il vous plaît, répondit Alcanor avec un air de circonspection; mais comme je hais la *dissimulation*, je vous avouerai que votre opinion me paroît la plus dénuée de sens commun,

de jugement, de raison, d'esprit. La politesse ne consiste que dans de certains usages connus, & vous ignorez les nôtres. Et je les ignorerai, répartit Almon, à moins que pour m'acquitter avec vous, je n'apprenne à répondre d'une manière fort désobligeante. Désobligeante! dit l'épouse d'Alcanor avec un sourire d'amitié; elle n'est que *naturelle*; & je vous avertis, car j'aime mes voisins, qu'à en juger autrement, vous paroissez ridicule; & vous faites bien, on se montre ici *tel qu'on est*. Almon voulut répliquer. Si vous insistez, interrompit la Dame, vous serez un sot, je vous le dis, parce que je le pense, & que je hais la *dissimulation*. L'Enchanteur parut alors. Quelle insupportable liberté que celle de votre Isle! s'écria Almon; on n'y éprouve, m'aviez-vous dit, aucune injustice de la part de vos citoyens! Sans doute, répondit l'Enchanteur; c'est vous qui êtes injuste. Vous avez déclaré que vous étiez naturel, & j'approuve que vous le soyez; mais croyez-vous avoir le privilége exclusif de l'être? Apprenez que c'est aussi le caractère de tous nos habitans. Pouvez-vous vous plaindre des gens qui vous ressemblent? Mais sortez d'erreur, Almon, & que les scènes qui viennent de vous déplaire vous instruisent. Il n'y a point

de

de société qui pût s'entretenir, si les hommes se montroient toujours tels qu'ils sont : il n'est permis de s'abandonner à son naturel, que quand ce naturel s'accorde avec les usages & les vertus qui lient la société. Il faut que j'en convienne, dit Almon frappé de ces vérités. Madame m'avoit bien promis que j'allois n'être qu'un sot ; je le suis, je commence à le connoître, & je veux rester parmi vous, afin de m'en convaincre au point de ne l'être bientôt plus, si je puis. Je répons de vous, continua l'Enchanteur, sans même que mon art s'en mêle ; avec de l'esprit & un vrai désir de plaire, on se corrige bientôt de ses défauts. Venez être témoin des aventures de vos camarades, elles serviront encore à vous instruire. A ces mots, ils furent transportés dans une maison où Alibé venoit d'être présenté. C'étoit le rendez-vous de la bonne compagnie. A peine Alibé fut assis, qu'il s'empara de la conversation, & ce fut pour étaler toutes ses connoissances, pour montrer beaucoup d'esprit, & pour parler de soi, comme s'il n'y avoit eu dans le monde d'autre mérite que le sien, ou que celui des autres ne dût consister qu'à savoir lui rendre hommage. On l'écouta d'abord, en lui donnant tous ces témoignages

équivoques d'applaudissement ; tels qu'un certain sourire de complaisance, qu'on place souvent sans avoir entendu ce qu'on loue ; un mot dénué de sens, & qu'on répète d'après la personne qui parle, comme si ce mot étoit un oracle ; un regard qu'on adresse à celui des écoutans qui passe pour avoir le plus d'esprit, comme pour lui faire part de l'admiration où l'on est de ce qu'on vient d'entendre. Et Alibé augmentoit de bonne opinion de lui-même, & d'envie de parler. Bientôt, pour commencer à le tirer de son erreur, lorsqu'il prodiguoit des traits d'imagination, on le louoit sur l'étendue, sur la fidélité de sa mémoire. S'il passoit à des recherches qui ne supposent que de l'érudition, on admiroit en lui l'excellence du génie. S'il faisoit des plaisanteries de mauvais goût, ou des contes usés, on le félicitoit d'avoir si bien l'esprit & le langage du monde ; enfin on l'accabloit de louanges déplacées. D'abord il n'entendit que les louanges : l'amour-propre, même dans un homme d'esprit, est quelquefois si sottement crédule ! Alibé s'apperçut ensuite que ces louanges étoient à contre-sens ; mais il pensa que c'étoit manque de justesse d'esprit dans les gens qui l'applau-

dissoient, & leur sut gré de l'intention. Il les reprenoit avec bonté, quand il les voyoit ainsi se méprendre; il leur enseignoit, d'une façon détournée, la manière de le louer convenablement. L'assemblée jouissoit du plaisir de voir croître l'orgueil & le ridicule d'Alibé; mais ce n'étoit pas assez pour elle, il falloit qu'il sentît sa situation. Tout à coup chacun change avec lui de conduite. Il venoit d'annoncer le récit d'une aventure très-singulière qui lui étoit arrivée; il commence: un homme l'interrompt, & à propos de singularité, raconte un songe très-extraordinaire qu'il a fait la nuit précédente. Alibé se contraint, s'impatiente; il saisit enfin une occasion de proposer des vers assez heureux qu'il a composés. Au mot de vers, un autre en récite de nouveaux, & voilà Alibé réduit à l'ennui d'écouter, ou du moins au dépit de se taire. Enfin il se voit environné de talens qui le persécutent, parce qu'ils sont applaudis, & qu'il ne trouve pas le moindre jour pour faire briller les siens. Il n'y peut plus tenir, il sort indigné du peu d'égards qu'on a dans cette maison pour le mérite d'autrui. Il va chez l'Enchanteur, qui, pour toute réponse à ses plaintes, lui présente le Livre sur lequel on

avoit inscrit son caractère; il l'ouvre, & lit: Alibé, comme il croit être, *Il aime à plaire.* Alibé, comme il est, *Il ne veut que briller.* Alibé referme le Livre, regarde en pitié l'Enchanteur, & court se rembarquer. Il s'en retourne plus incorrigible que jamais, dit l'Enchanteur; quelques connoissances, divers talens médiocres, & peu d'esprit: c'est de cet assemblage que la fatuité a pris naissance.

Il ne manquoit à l'Enchanteur que de voir Zanis sur la scène; il eut bientôt satisfaction. Comme Zanis passoit sur une grande place, une troupe de gens parés d'une manière bisarre, l'entoure & l'engage à monter dans un char. On connoît votre mérite, lui dit-on, vous êtes digne du triomphe. Ils le conduisent ainsi dans une espèce de Temple, où il trouve une nombreuse assemblée. Il se présente avec une ferme résolution d'être plus singulier que jamais. Maintien recherché, propos hasardés, tout est mis en œuvre, & n'est point remarqué; il voit que bien loin d'étonner personne, il est regardé comme un homme ordinaire; cela le décontenance. Il reprend courage, il avance une maxime inouie, tout le monde est de son opinion; on connoissoit cette façon de penser, elle est

commune. Son embarras se renouvelle, il conte, il exagère, on commence à l'écouter; mais un autre prend la parole, & tient des discours si outrés, que Zanis est presque réduit à se trouver raisonnable. Enfin il se retire avec le dépit d'avoir été unanimement loué sur la justesse de son esprit, & sur la retenue de son imagination.

Il rêve, il médite, il est pénétré de douleur; car rien n'est si humiliant que la déraison affectée en pure perte. Dans ce trouble d'esprit, il est abordé par un petit homme, qui, avec tout l'ajustement & le maintien d'un vieillard, avoit à peine dix-huit ans. Je vois bien que vous êtes un homme simple, un esprit sensé, lui dit le faux vieillard. On vous a bien étonné dans la maison dont vous sortez? Vous n'êtes pas encore assez instruit de l'humeur capricieuse de nos citoyens; ce sont des espèces de fous qui s'imaginent que c'est un grand mérite que d'étonner les autres par une conduite singulière; & vous sentez bien quelle est la sottise de penser ainsi? Les usages communs sont des conventions sages qui épargnent à notre esprit le soin de s'exercer sur des objets qui ne méritent pas de l'occuper. Concevez combien on rétrécit son ima-

gination ; combien on l'avilit, quand on la tient sans cesse appliquée à nous faire marcher, ou rire, ou tenir nos coudes différemment des autres hommes ; à nous faire paroître impatiens ou tranquilles, passionnés ou indifférens, par contenance ; à nous faire dire oui ou non d'une manière remarquable. Vous verrez ici bien des scènes qui vous surprendront ; vous n'en verrez peut-être pas une qui vous amuse. A force de se singulariser à tous égards, nos Insulaires ont épuisé les moyens les plus bisarres d'y parvenir ; & imaginez-vous ce que c'est que l'extravagance qui se répète ! Pour môi, revenu de la sotte ambition de paroître extraordinaire, je bâille au seul souvenir de ce qu'elle m'a fait faire ; & pour ne plus retomber dans un pareil égarement, je me suis imposé tous les assujettissemens, & en même tems tous les avantages de la vieillesse. Je mène constamment la vie sage & retirée qui lui est propre. Je passe les journées au coin de mon feu dans mon fauteuil, bien clos. J'y radote au milieu de ma famille. Je ne sors qu'un moment à midi, pour me promener au soleil, & ne songe pas s'il y a dans le monde des fous qui veulent se singulariser, & servir de

spectacle aux autres. Le sage vieillard étala tout de suite une quantité de maximes rebattues sur la simplicité des premiers hommes, & qui commençoient toutes par *Autrefois*. Zanis écoutoit avec un secret dépit de l'étonnement que lui causoit cet homme, qui extravaguoit par principes. Cette scène finie, plusieurs autres aussi peu attendues se succédèrent, & remplirent la journée de Zanis. S'il vouloit rêver ou parler, il étoit interrompu. Désiroit-il se mettre à table, on lui donnoit une comédie. Enfin, outré de la persécution que lui faisoient souffrir les fantaisies de tous ceux qu'il rencontroit, il courut chez l'Enchanteur : Laissez-moi partir, dit-il ; vos habitans se donnent pour extraordinaires, & ils ne sont que contrarians, capricieux, extravagans. Vous faites leur portrait & le vôtre, répondit l'Enchanteur. Au lieu de vous vanter d'être singulier, que ne me disiez-vous de bonne foi, Je meurs d'envie de le paroître. L'un est bien différent de l'autre. Les gens naturellement singuliers plaisent ordinairement dans la société ; au lieu que celui qui ne l'est que par étude, outrant bientôt son personnage, ne tarde guère à ennuyer, & finit par être insupportable. Mais

j'ai voulu vous désabuser, & non vous punir. Tout ce qui vous est arrivé, ainsi qu'à Almon, n'étoit que prestige : retournez l'un & l'autre dans votre Patrie, & n'oubliez jamais, s'il est possible, que le naturel qui déplaît doit se cacher, & que l'ambition d'être extraordinaire mène insensiblement à la folie. Vous l'éprouvez : pour faire sentir à ceux qui s'applaudissent de leurs travers, combien ils sont à charge aux autres hommes, il ne faut que les faire vivre avec des gens qui leur ressemblent.

LES AYEUX,

OU

LE MÉRITE PERSONNEL,

CONTE.

Il y avoit jadis à la Cour de Perse un usage singulier sur la manière de briguer & d'obtenir les grandes places. Lorsqu'il s'en trouvoit une à remplir, tous ceux qui pouvoient y prétendre se présentoient en même tems devant le Souverain. Là, sur un talisman composé par les Génies, ils gravoient, avec un diamant, les titres qui leur donnoient lieu d'espérer la préférence. Et tel étoit le pouvoir du talisman, que si pour se faire valoir on y traçoit quelques faits, quelques éloges de soi-même qui blessassent la vérité, les caractères, en cet endroit, changeoient de couleur, lorsque le talisman passoit entre les mains du Monarque. Ce Prince, le plus équitable des Rois, n'avoit trouvé cet expédient que pour n'être jamais trompé par la vraisemblance.

Un jour que la Province la plus considé-

rable de l'Empire se trouva sans Gouverneur (c'étoit le Khorassan), comme il falloit, pour remplir cette place avec dignité, avoir des richesses immenses, deux hommes seuls vinrent se prosterner devant le Roi. L'un des concurrens, qui s'appeloit Kosroun, descendoit des Gramites, cette race si ancienne & si illustre dans la Perse, que peu d'autres osoient lui disputer la prééminence. Outre un avantage si favorable, pour être traité avec distinction par le Souverain, Kosroun, incapable de manquer à l'honneur, quoiqu'au fond il n'y fût attaché que par vanité, joignoit encore à une belle figure, beaucoup d'esprit; mais il étoit né farouche & impérieux; son sérieux désignoit la fierté; son sourire marquoit une ironie méprisante. Occupé sans cesse de ses ayeux, il s'approprioit en idée, comme si c'eût été une partie de leur succession, tout ce qui avoit fait leur gloire. Son concurrent qui se nommoit Tharzis, descendu d'une ancienne famille, mais peu connue, s'étoit acquis une considération telle, qu'une plus haute naissance que la sienne n'auroit pu y rien ajouter. Ayant les vertus & les talens qui rendent digne des grandes places, il pensoit si modestement sur tout ce qui pou-

voit être à sa gloire; il paroissoit si peu occupé de son esprit, dans les momens où il réussissoit davantage, qu'on lui pardonnoit sans peine une supériorité qui ne servoit qu'à rendre son commerce plus aimable.

Kosroun, d'un air où la confiance étoit peinte, s'approcha du Trône. S'étant prosterné avec affectation (comme si la Cour avoit eu besoin de son exemple, pour rendre au Souverain ce devoir indispensable) il reçut le talisman; & persuadé que son mérite seul décidoit suffisamment en sa faveur, voici ce qu'il se contenta de tracer :

MES AYEUX ET MOI.

Le talisman passa ensuite dans les mains de Tharzis, qui pensant que la grace la mieux méritée est toujours une grace pour qui *la* reçoit, grava, pour motifs de celle qu'il attendoit du Monarque, ce peu de mots :

VOS BONTÉS ET MON ZÈLE.

Le Roi resta quelques momens dans le silence, observant le talisman. Il se tourna ensuite vers les portiques d'un salon intérieur, dont l'accès étoit interdit à tous ses Courtisans. A l'instant les portiques s'ouvrirent; on en-

tendit un bruit mêlé du son des instrumens, & des acclamations qui accompagnent un triomphe, & l'on vit paroître soixante Vieillards vénérables. Ces Vieillards, après s'être inclinés avec respect, se placèrent aux deux côtés du Trône, chacun sur un trophée qui venoit de s'élever. Kosroun étonné, demanda avec un air de curiosité dédaigneuse, quelles étoient ces figures bizarres qui osoient se placer si près du Souverain? Tout garda le silence.

Voyez, dit le Roi aux deux Prétendans, ces Sages qui m'environnent; plus éclairés que moi, ils vont choisir entre vous. Kosroun blessé de cette loi, représenta qu'il s'aviliroit à reconnoître d'autre Juge que son Souverain; & loin de chercher à se rendre favorables ces mêmes Vieillards, dont sa destinée pouvoit dépendre, il les récusa avec hauteur. Il exposa sans ménagement que l'âge pouvoit avoir altéré leur raison; qu'attachés à des préjugés, à des usages qui avoient vieilli avec eux, ils seroient peut-être injustes, avec le dessein d'être équitables. Enfin son caractère présomptueux & altier, son mépris pour le reste des hommes, parurent à découvert; & quelques-uns de ces Vieillards voulant lui remontrer l'indécence

des discours qu'il osoit se permettre, il ne daigna pas les écouter. Son orgueil alla jusqu'à leur reprocher de manquer à ce qu'ils devoient au seul homme qui restât de l'illustre race des Giamites. A ce nom les Vieillards firent un cri d'indignation : Sachez, dit le plus vénérable, à qui vous faites ce reproche ; c'est aux Giamites mêmes que vous parlez ; c'étoit eux effectivement. Le Roi, pour confondre le présomptueux, par les motifs mêmes qui faisoient naître sa confiance, avoit avec le secours du talisman évoqué ces sages Ombres. Kosroun alors, dépouillé subitement de tout ce qui fondoit sa considération, ne fut plus apperçu que par ses défauts ; il ne vit plus pour lui dans tous les yeux, que le mépris, ou une sorte de pitié presqu'aussi humiliante. Apprenez, malheureux Kosroun, continua le Vieillard, que celui à qui les vertus de ses ancêtres n'inspirent qu'un sentiment d'orgueil qui le fait haïr, est désavoué d'eux. Eprouvez que loin d'avoir part à leur gloire, il est condamné à l'oubli & à la honte d'être inutile à ces mêmes concitoyens dont il dédaigne d'être aimé. Le Roi nomma alors Tharzis, & les Vieillards disparurent. On conçoit quelle impression cet événement fit dans la Perse sur

l'esprit de ceux qui avoient d'illustres ancêtres. Dans la crainte de les voir renaître tout-à-coup on ne songea qu'à se rendre digne d'eux. Mais malheureusement le secret de les évoquer s'est perdu, & voici le seul effet qui reste du pouvoir du charme. Quand on marque aux Grands, qui ne méritent rien par eux-mêmes, des déférences ou du respect, une voix qu'eux seuls n'entendent pas, leur crie: ce n'est pas à vous, c'est à vos ayeux, que les égards dont vous jouissez, s'adressent.

ALIDOR ET THERSANDRE,

CONTE.

ALIDOR & Thersandre étoient jumeaux, & d'une figure qui ne laissoit rien à désirer. C'étoit encore un autre prodige que leur parfaite ressemblance. Ils avoient avec beaucoup d'esprit l'un & l'autre, les mêmes traits, la même action, le même son de voix. Il sembloit enfin que la nature ayant formé l'un des deux, avoit été si contente de l'ouvrage, qu'elle avoit pris plaisir à l'imiter, sans la moindre différence. Ayant été adoptés dès le berceau par un Enchanteur & par une Fée, ils passoient dans leur Palais une vie agréable. L'Enchanteur étoit le meilleur homme du monde; il n'avoit qu'une chose de gênante, c'est que comme il pensoit fort peu, il vouloit qu'on pensât pour lui; qu'on fût, tant que le jour duroit, occupé à l'entretenir; & sur-tout qu'on montrât fort peu d'esprit, tout ce qui étoit au-delà de la portée du sien, l'ennuyant à l'excès. Il exigeoit, par exemple, que vous lui contassiez tous les petits détails de votre journée, & cent minuties pareilles, & si justement à charge à tout autre que celui qui a

la petitesse d'esprit de les raconter. La Fée au contraire avoit en antipathie quelqu'un qui parloit de soi sans nécessité; elle auroit mieux aimé qu'on n'eût eu rien à lui dire. Mais ne voulant contraindre personne, comme Alidor parloit volontiers de tout ce qui le regardoit, elle l'avoit abandonné à l'Enchanteur, & s'étoit réservé Thersandre, l'ayant accoutumé de bonne heure à ne point entretenir les autres de ses petites aventures, de ses goûts, de ses haines, ni enfin de tout ce qui n'intéressoit que lui.

Thersandre & son frère étoient dans leur vingtième année, lorsqu'ils entendirent un Hérault qui crioit à haute voix: *Qui osera mériter l'honneur d'épouser la fille du Roi, ou d'être Gouverneur de la moitié du Royaume?*

Il vient de naître un homme, ou plutôt un horrible monstre à deux têtes, & qui porte écrit sur chaque front en caractères de feu: Qu'on me donne la Princesse en mariage, ou je renverserai le monde. Comme il est fils d'un Enchanteur, il dissipe une armée par le seul bruit de sa voix; mais il peut succomber, s'il n'est attaqué que par un petit nombre. Quiconque l'aura vaincu & apportera sa dépouille, recevra au choix de la Princesse, l'une des récompenses promises.

Le

Le Hérault ayant achevé, il leur remit un rouleau d'écorce d'arbre, sur lequel ils trouvèrent tracé :

PORTRAIT DE LA PRINCESSE.

Qu'avec le secours de l'imagination la plus ingénieuse, on se représente tout ce qui forme une personne charmante par la figure, l'esprit & le caractère ; qu'ensuite on considère, on entende la Princesse, on dira : Je n'avois fait qu'une ébauche. Voilà ce que je voulois dépeindre.

Mon frère, dit Thersandre, nous ne sommes encore connus que par la singularité de notre ressemblance. C'est ici l'occasion de nous signaler. Alidor fut du même sentiment. Ils s'armèrent chacun d'un dard, d'un bouclier & d'une épée ; & ayant appris que le Géant, qui parcouroit cent lieues de pays d'un soleil à l'autre, n'étoit pas loin de leur Château, ils allèrent à sa rencontre. A peine furent-ils sur le bord d'un bois assez proche de leur demeure, qu'ils apperçurent un monstre haut de trente pieds, ayant deux têtes humaines, des aîles de cristal, & quatre bras armés de griffes fort longues & dentelées. Il ne voloit pas, mais secouru de ces mêmes aîles, il mar-

choit avec une rapidité étonnante, s'appuyant sur une énorme massue.

Malgré la supériorité que paroissoit avoir sur eux un colosse si terrible, comme il avoit quelque chose d'humain, ils crurent que ce seroit une lâcheté de l'attaquer ensemble. Ils pensoient que le courage & l'adresse étoient un genre de force supérieur à tout autre; & ayant tiré au sort à qui le combattroit le premier, Alidor fut le fortuné. Il marcha aussi-tôt vers le Monstre, qui s'étant armé de son arc, tira plusieurs flèches, dont la pesanteur auroit ébranlé une tour. Alidor les évita avec une adresse extrême, & lançant son dard, il fit à l'une des têtes du Géant une légère blessure. Le Monstre alors faisant plusieurs mouvemens de son énorme massue, causa une si grande agitation dans l'air, qu'Alidor tomba comme si un ouragan l'eût renversé. Thersandre voyant son frère hors de combat, courut pour le venger. Le Géant tenoit un bras levé pour accabler son ennemi vaincu, lorsqu'il apperçut le nouveau combattant qui lui crioit de se défendre; & furieux de ce qu'un adversaire qu'il trouvoit méprisable se flattoit de le mettre en péril, il résolut de lui faire souffrir une mort horrible. On vit alors jaillir de ces mêmes caractères qu'il avoit imprimés

sur chaque front, des serpentaux enflammés & des flèches brûlantes. Thersandre, loin d'en être effrayé, se jetta à travers ces dangers; il lança son dard avec tant de justesse, qu'il fit au Monstre une profonde blessure. Le Monstre alors leva sa massue, mais les forces lui manquèrent; il tomba, & Thersandre lui trancha ces deux formidables têtes qui avoient causé tant de frayeur au Roi & à la Princesse, lorsque le Monstre avoit été la demander en mariage.

Pendant ce combat, Alidor ayant repris ses esprits, Thersandre & lui allèrent faire part de ce triomphe à l'Enchanteur & à la Fée, qui furent charmés de ce qu'ils avoient tenté cette grande entreprise de leur propre mouvement. Allez, leur dit l'Enchanteur, apprendre au Roi la mort du Monstre. Contez-lui bien en détail les circonstances de cette admirable nouvelle, & recevez les récompenses que vous avez méritées. La Fée parla différemment à Thersandre. Sans doute, lui dit-elle en secret, vous voulez être l'époux de la Princesse? Il faut mériter qu'elle vous préfère; observez plus sévèrement que jamais de ne point parler de vous, lors même que vous l'entretiendrez du service que vous venez de lui rendre. Thersandre remercia

la Fée, rejoignit son frère; ils partirent.

Ils arrivèrent le lendemain à la Cour. Le Roi & la Princesse, déjà informés de toutes les circonstances de leur victoire, voulurent, pour les recevoir avec distinction, leur donner à chacun une audience particulière. Alidor, comme l'aîné, parut le premier; sa figure si belle & si noble, une certaine grace qui paroissoit dans toutes ses actions, & l'une des têtes du Monstre qu'il portoit avec fierté au bout de son épée, tout cela formoit un contraste qu'on voyoit avec une sorte d'admiration. Le Roi & la Princesse en furent frappés. Alidor conta comment son frère & lui, sur le récit du Hérault, avoient résolu de chercher le Géant. Il ne songea point à parler du portrait de la Princesse; mais il dépeignit la figure effrayante du Monstre & tout le péril de le combattre, la blessure qu'il lui avoit faite, & enfin l'effet de ce tourbillon dont il avoit été renversé comme d'un coup de tonnerre.

Pendant ce récit, qu'Alidor orna de traits d'esprit & d'éloquence, flatté de l'espoir d'obtenir la main de la Princesse, il avoit paru beaucoup moins occupé d'elle que de l'éclat de sa propre aventure. Le Roi, après lui avoir donné toutes sortes de témoignages d'estime:

Allez, lui dit-il, vous apprendrez bientôt quelle sera votre récompense. Alidor se retira, & Thersandre fut introduit.

Thersandre ne portoit point une des têtes du Monstre, comme avoit fait Alidor; il l'avoit déposée dans la salle des Gardes, au pied du faisceau d'armes. Il parut avec l'extérieur simple d'un homme qui n'auroit eu aucune part à l'événement du jour. Ce fut toute la différence que la Princesse apperçut entre son frère & lui, étant d'ailleurs très-surprise de leur ressemblance. Thersandre s'avança avec beaucoup de grace & de modestie; il resta dans le silence, attendant que le Roi lui parlât. C'est donc vous, brave Thersandre, qui avez triomphé du Géant? lui dit le Roi. Mon frère l'avoit blessé, répondit Thersandre, & depuis sa blessure il avoit peine à se défendre. Vous rabaissez beaucoup la gloire de votre combat, continua le Monarque; mais je suis instruit des périls que vous avez bravés. Le Monstre étoit facile à vaincre, reprit Thersandre, sa vie troubloit le bonheur du Roi & les beaux jours de la Princesse. C'est vous qui me les rendez ces beaux jours, dit la Princesse, & vous ne parlez point de la récompense! Vous venez de l'accorder, Princesse, répondit Thersandre, vous annoncez

que vous allez vivre heureuse. Cependant, ajouta le Roi, j'ai promis la moitié de mon Royaume. Il appartient tout entier à la Princesse, interrompit Thersandre; un don qui diminueroit de son bonheur ou de sa gloire, pourroit-il être regardé comme un bienfait par aucun de vos sujets? C'est assez, dit le Roi, vous apprendrez comment je sais reconnoître un service de cette importance.

Quand Thersandre se fut retiré, le Roi, qui n'aimoit pas moins que l'Enchanteur à entendre raconter de belles histoires, dit à sa fille: Me voilà bien embarrassé. Celui-ci ne veut pas de la moitié de mon Royaume; il mérite cependant aussi une grande récompense. Mais si tu te détermines à épouser l'un des deux, vraisemblablement tu ne prendras [illegible] Thersandre. Il me paroît qu'il a bien [illegible] d'esprit que son frère: il n'a pas su nous conter son combat, comme avoit fait si agréablement Alidor. Mon père, répondit la Princesse, pardonnez si mon sentiment n'est pas conforme au vôtre. Thersandre ne me paroît avoir d'avantage sur Alidor, que l'élévation d'ame qu'il montre, en n'étant point occupé de sa victoire: Eh quelle différence cela met entr'eux? Quiconque peut n'avoir point de vanité sur l'événement le plus brillant

de sa vie, a sans doute une force d'esprit, une raison supérieure, qui ne se démentiront jamais. J'avoue que Thersandre m'a prévenue en sa faveur, & que je l'épouserois sans répugnance. Il me semble que je ne trouverois dans Alidor qu'un libérateur qui se plairoit à me faire souvenir que je suis sa conquête; qui, dès que la moindre inquiétude viendroit le saisir, me présenteroit la tête du Géant, pour me faire souvenir de ce que je lui dois, & qui réduiroit ainsi ma tendresse à la reconnoissance. Dans Thersandre je découvre à la fois un extrême désir de m'intéresser en sa faveur, avec la crainte généreuse de me rappeler qu'il m'a servie: il n'envisage dans ce qu'il a fait pour moi, il ne sent que le plaisir d'avoir contribué au bonheur de ma vie, & n'ose s'en faire un titre pour me plaire. L'un s'applaudiroit sans cesse d'avoir mérité ma main; l'autre, en la méritant davantage, regardera comme une grace de l'avoir obtenue. Combien la modestie ajoute aux autres qualités qui rendent aimable! Me voilà détrompé, dit le Roi, je vois qu'effectivement Thersandre te plaît plus que son frère; demain nous leur apprendrons leur destinée: envoyons inviter l'Enchanteur & la Fée qui les aiment, à venir être témoins des effets de

notre reconnoissance. Le lendemain l'Enchanteur & la Fée étant arrivés, le Roi déclara qu'Alidor auroit le Gouvernement de la moitié du Royaume. Il ordonna qu'on préparât les fêtes qui doivent précéder l'hymenée; ensuite il posa sa couronne sur la tête de sa fille, lui remit son sceptre, & présentant Thersandre : Vous êtes Reine, dit-il, & voilà votre libérateur. La Princesse regarda Thersandre, lui donna le sceptre, & Thersandre tomba à ses pieds. Devenu éperdûment amoureux d'elle, pour avancer d'un moment le bonheur de recevoir sa foi, il auroit combattu un nouveau Monstre. Enfin ce moment désiré arriva ; la Princesse ne s'étoit pas trompée ; Thersandre, Epoux & Roi, garda la douceur, la simplicité de son caractère. On parle encore de la félicité toujours égale dont la vie de ces deux époux a été remplie.

LES VOYAGEUSES,

CONTE.

Une Fée avoit trois nièces; l'aînée étoit belle, la seconde jolie, & la troisième laide. La belle étoit si contente, si glorieuse de l'être, qu'elle n'étoit, qu'elle ne vouloit être que cela; elle n'imaginoit point d'autre avantage dans le monde. Si elle marchoit, sa contenance sembloit vous dire: Voyez de quel air la beauté se promène. Devenoit-elle rêveuse, la voyoit-on s'endormir, s'éveiller, c'étoit en attitude de belle personne. Quand vous l'entreteniez des choses qui la regardoient, elle vous répondoit comme si vous lui aviez donné des louanges. On lui auroit raconté la mort du grand Pan, ou l'entreprise des Argonautes, qu'elle auroit cru que c'étoit une allégorie sur ses charmes. La jolie, vive naturellement, fort piquante & supérieurement coquette, vouloit que tout fût occupé d'elle, jusqu'aux femmes; car il falloit, pour être heureuse, se voir l'unique objet de leur jalousie, de leurs plaintes, de leur aigreur, comme celui de l'empressement, des soins, des inquiétudes, des préférences de tous les

hommes. On ne cessoit presque pas de parler, afin que les autres femmes n'eussent pas le tems de montrer de l'esprit; & quand on ne se sentoit pas ce fond d'enjouement qui donne si bien l'air de la première jeunesse, on y suppléoit en prenant l'air de l'étourderie. Il falloit voir encore comme on affectoit de paroître sensible aux amusemens, afin de laisser imaginer que si on se permettoit des passions, on les auroit extrêmement vives. Elle tiroit même parti de sa mauvaise humeur (car elle en avoit); elle en montroit aussi sans en avoir, & alors elle devenoit moqueuse; ainsi c'étoit être toujours le personnage qui attiroit l'attention de toute l'assemblée. Enfin, pour achever le portrait, sensible uniquement par vanité, indifférente dans le cœur, elle n'exigeoit ni de l'amitié, ni n'en vouloit rendre; aussi n'en avoit-elle jamais inspiré.

La laide l'étoit effectivement, mais d'une laideur qui ne ressembloit point à toutes celles qu'on rencontroit alors assez communément dans le monde. Quand on regardoit ses traits en détail, il n'y en avoit pas un seul qui ne déplût; à les voir ensemble, c'étoit de moment en moment une physionomie nouvelle toujours singulière, toujours agréable: on

jugeoit que cette variété venoit de beaucoup d'imagination, & que cette imagination devoit être charmante ; elle l'étoit aussi. La gaieté, la douceur, la finesse, & sur tout cela, ce naturel qui ne prétend à rien, & qui fait tout valoir, voilà à la fois son esprit & son visage; car, comme je l'ai dit, l'un étoit toujours l'ame de l'autre. Ajoutez qu'elle avoit les plus belles dents du monde, & que le reste de sa figure étoit fort bien, voilà toute la personne. J'oublois ce qui peut servir le mieux à faire connoître son caractère; elle savoit qu'elle étoit laide, & ne se doutoit pas qu'elle eût de quoi le faire oublier.

Leur tante, qui n'avoit employé son art qu'à se perfectionner la raison, qu'elle regardoit comme le premier de tous les dons, auroit bien voulu pouvoir en faire part à ses nièces. Elle quittoit souvent le pays des Fées, pour venir vivre avec elles. Il est temps que vous choisissiez un état, leur dit-elle un jour. Si vous étiez mes filles, vous seriez Fées comme moi; mais à mes nièces, je ne puis donner de ma Féerie, que quelques secours pour leur faire un grand établissement. Voyons d'abord quelle figure vous voulez avoir; car il dépend de moi de changer la vôtre. L'aînée répondit à cette proposition avec un air de dédain : Ne

perdez point à cela l'excellence de votre art ; ma tante, rien ne presse. Je me consulterai, dit la seconde avec un sourire lorgneur qui marquoit une satisfaction de soi-même la plus orgueilleuse & la mieux enracinée. Pour moi, dit la troisième, je ne pourrois que gagner à un changement ; tenez, ma tante, que je prenne la figure sous laquelle je vous inspirerai le plus d'amitié pour moi. Et la Fée de l'embrasser. Mademoiselle n'imagine donc point de modèle sur lequel ma tante pût la former ? ajouta l'aînée, comme par bonté pour cette pauvre cadette. Vous pouvez vous flatter, ma tante, continua la seconde, qui avoit pris de l'humeur de ce que la laide avoit été embrassée, que son changement, quel qu'il soit, fera beaucoup d'honneur à votre art. Il me vient une autre idée, dit la Fée : Si nous allions voyager dans quelques Royaumes étrangers, vous sauriez ce qu'on penseroit du mérite que vous avez actuellement ; vous connoîtriez aussi les différentes conditions où l'on peut vivre heureux, & vous vous décideriez ensuite. Le projet fut unanimement approuvé. La Fée trouva convenable que dans le voyage elles passassent pour nièces de Fées ; c'étoit le moyen d'être par-tout fort bien reçues. Il faudra aussi, ajoutèrent les deux aînées, afin que tout

soit dans la bonne foi, que nous gardions notre nom ordinaire, c'est-à-dire, la belle, la jolie, la laide; vous savez qu'on nous appelle ainsi depuis le berceau. La Fée y consentit; & pour n'être point accablée de toutes les demandes ridicules qu'on viendroit lui faire, si elle s'annonçoit comme Fée, elle voulut ne paroître que la Gouvernante de ses nièces.

On part, & pendant le voyage, dès qu'on étoit dans une grande Ville, les deux aînées ne manquoient pas de répéter cent fois à propos de rien : Mais que fait la laide ? Ecoutez, ma tante, ce que dit la laide. On prétend même qu'elles portoient dans une petite cage de satin, dont les barreaux étoient de pluche, une petite Perruche à voix aigre & perçante, qui répétoit cent fois dans une heure : La laide, la laide, la laide, & c'étoient elles qui l'avoient instruite. Il est certain du moins que depuis qu'on avoit donné à leur sœur, étant encore au berceau, le triste nom de laide, elles seules le lui avoient fidèlement conservé; tous ceux qui l'environnoient en avoient chacun imaginé un autre. L'un l'appeloit *Zinzime*, ce qui en langage de Fée veut dire, *mieux que belle*. L'autre *Claride*, c'est-à-dire, *qui ne l'aimeroit*? Et ainsi de quantité d'autres noms. Si elle n'en avoit eu qu'un déterminé, elle y auroit perdu,

quelque beau qu'il eût été. Il est vrai qu'on ne prononçoit ceux-ci que tout bas devant ses sœurs, de peur de les mettre en colère, & qu'elle-même ne vouloit pas les entendre. Mais l'appeler, comme par méprise, d'un de ces noms, c'étoit lui dire une chose obligeante, & on profitoit de toutes les occasions de se méprendre. Car comme on craignoit, parce qu'elle étoit extrêmement modeste, qu'elle ne se crût du genre de laideur que ses sœurs lui reprochoient si volontiers, on s'appliquoit à lui persuader le contraire, & cela parce qu'elle cherchoit à être aimée.

Leur premier séjour fut à la Cour d'*Assyrie*. C'étoit une Cour brillante, nombreuse, où les hommes étoient à la fois sensés & aimables, où les femmes étoient charmantes, & vivoient ensemble sans se haïr, parce qu'elles n'avoient que le cœur sensible, & que leur amour-propre ne se blessoit jamais mal-à-propos. Ce n'étoit pas qu'il y eût aussi des femmes vaines, aigres, méprisantes; des hommes *confians*, frivoles, indiscrets; mais c'étoit le petit nombre, & cela fait une nation bien raisonnable. La belle y fut d'abord admirée; la jolie y fut suivie; la laide (j'aime mieux dire la troisième) resta d'abord assez ignorée, parce qu'on s'occupoit des deux autres.

Bientôt l'aînée fut trouvée trop froide, trop vaine dans la société, & regardant trop en pitié tout ce qui n'étoit pas la beauté, c'est-à-dire tout autre que la sienne. Bientôt la voilà négligée, abandonnée; &, à quelques vieux Seigneurs près, qui n'avoient conservé de leur jeune âge qu'une parfaite & ennuyeuse admiration pour les belles, elle ne se trouva plus d'adorateurs. Et comme elle avoit méprisé toutes les femmes, celles qui s'en étoient formalisées, parce qu'elles n'avoient pas assez d'esprit pour en rire, s'en trouvèrent encore plus qu'il n'en falloit pour lui donner des ridicules. La seconde, qui avoit d'abord attiré ce petit nombre d'hommes dont j'ai parlé, fut enfin avertie par la Fée, qu'ils avoient l'air trop libre avec elle; qu'ils faisoient de mauvaises histoires sur son compte, que de certaines femmes prenoient grand soin d'accréditer, & que les gèns sensés à qui elle ne s'étoit point souciée de plaire, se contentoient de ne point écouter, sans chercher à les détruire; & qu'enfin elle n'avoit nulle considération. Cela la toucha assez; mais ce qui fit bien plus d'effet, c'est qu'elle se vit bientôt négligée par les hommes les plus estimés & les plus aimables. La voir, la suivre, la trouver trop coquette, & l'oublier, ne fut pour eux que l'ouvrage de peu de jours.

Notre troisième avoit enfin été remarquée. On avoit commencé par s'appercevoir qu'elle avoit beaucoup d'esprit. On se demanda bientôt, on examina si effectivement elle étoit laide; & la fin de ce doute fut de la trouver extrêmement aimable. Eh comment ne pas convenir de son esprit? Elle en trouvoit si volontiers aux autres, & se plaisoit à démêler dans toutes les femmes ce qui étoit à leur avantage, comme une autre auroit cherché à les voir en ridicule; ainsi on lui donnoit sa confiance, on vouloit son amitié, on aimoit à la faire valoir. Mais il fallut partir, ses deux sœurs s'ennuyoient de cette Cour; elles vouloient absolument aller dans quelqu'autre qui fût tout-à-fait différente. La Fée les transporta dans un pays fort éloigné. Elles arrivèrent au milieu d'une grande Ville, où l'on ne voyoit que des Palais, & dont les habitans, d'une stature noble & élevée, étoient habillés de gazes brodées de petits coquillages qui représentoient au naturel des fleurs, des arbustes, des oiseaux, & , ce qui étoit plus singulier encore, ces mêmes habitans avoient le teint couleur d'aventurine, avec des yeux d'un bleu de saphir & très-brillans, des lèvres extrêmement grosses, de la même couleur que les yeux, & des dents de nacre les

les plus jolies du monde. Cette bizarrerie ne choqua point les deux aînées; elles pensèrent qu'il seroit flatteur d'être admirées par des yeux couleur de saphir, & de *tourner la cervelle* à ces hommes extraordinaires. Pour la cadette, elle étoit fort étonnée, & tâchoit de s'accoutumer à ces figures surprenantes, afin de n'être point haïe des gens avec qui elle alloit vivre. Ses sœurs furent bien trompées dans leurs espérances; comme la beauté est une affaire d'opinion, on ne les regarda jamais qu'avec une surprise qui ne supposoit aucun plaisir à les voir; elles n'eurent point d'autres succès. Pour comble de dégoût, elles apprirent qu'on ne les appeloit que du nom qu'elles donnoient avec tant de plaisir à leur cadette. Mais voici bien pis encore. Etant toutes trois à une fête où les filles du Roi formoient une danse plus singulière que difficile, & que les deux aînées ne regardèrent qu'avec dédain (car elles ne pouvoient pas souffrir de voir briller les autres), la troisième se mit au rang des danseuses qu'elle avoit beaucoup applaudies; & comme elle avoit acquis bien des talens, croyant en avoir besoin, elle saisit si bien le caractère de leur danse, on lui sut si bon gré de se prêter avec tant de grace à des amusemens étrangers pour

elle, qu'elle fut applaudie à l'excès. Le Roi, les Dames, les Courtisans ne cessoient de dire: Quel dommage qu'elle n'ait pas un teint couleur d'aventurine, & de belles grosses lèvres bleues! Ses deux sœurs entendirent sans doute, mot pour mot, toutes les louanges qu'on lui donna, quoique dans une langue étrangère. (Car le dépit dans les femmes est si pénétrant!) Enfin elles pensèrent en mourir de jalousie. Le bal fini, ce fut une persécution pour partir, à laquelle il fallut que la tante cédât; à peine eut-elle le tems de prendre congé du Roi, de la Reine & des Princesses, à qui elle donna cependant un secret pour se bouffir considérablement les lèvres aux jours de cérémonie. L'importance de ce présent la fit reconnoître pour Fée, & elle se vit investir par un concours prodigieux de peuples; mais elle étoit déjà dans son char, & elle disparut, au grand contentement des deux aînées, qui maudissoient un pays où l'on n'applaudissoit que leur cadette.

Je ne sais pas comment j'ai oublié jusqu'ici d'expliquer pourquoi ces deux aînées étoient en si bonne intelligence. Il n'est pas facile de le deviner; cela va cependant paroître assez simple. La jolie disoit à tout moment à l'*aînée*, qu'elle étoit *prodigieusement* belle; la belle

disoit à celle-ci, qu'elle étoit *excessivement* jolie ; & chacune parce qu'elle pensoit ne prononcer qu'un mot qui n'exprimoit rien, & se moquer de sa sœur, à proportion du plaisir qu'elle lui causoit par cette louange chimérique.

Mais comment se pardonnoient-elles leurs conquêtes, puisque l'une & l'autre vouloit sans doute être seule aimable ? Cette objection est plus embarrassante ; mais voici comment cette concurrence s'arrangeoit dans leur tête. La belle croyoit que sa sœur n'avoit de soupirans que ceux qui ne se sentant qu'un mérite commun, n'osoient se flatter d'être écoutés d'une belle personne. Et la seconde disoit : Ils seront bientôt excédés de la triste beauté de ma sœur, ils me reviendront. Ainsi c'étoit le peu de bonne opinion que mutuellement l'une avoit de l'autre, qui entretenoit leur union. On ne sauroit croire combien un mépris réciproque est souvent, parmi quelques femmes, une raison de convenance, & même le nœud d'une sorte d'amitié.

A l'égard de leur haine commune pour la troisième, voici quelle en fut l'origine. Leur cadette ayant une ame douce, & s'appliquant à vaincre par de la déférence & par de l'amitié, la répugnance que lui marquoient ses

sœurs, profitoit de toutes les occasions de faire leur éloge avec justice ; mais étant raisonnable & sincère, elle ne pouvoit se déterminer à louer l'orgueil de l'une, & la coquetterie de l'autre ; & ne les pas applaudir à cet égard, c'étoit se montrer leur ennemie. Ajoutez que lorsque les deux aînées s'y attendoient le moins, elles virent cette sœur, condamnée dans leur esprit à ne jamais plaire, réussir souvent mieux qu'elles. On ne supporte point cela ; car qu'on ait prévu le succès que peut obtenir une autre femme, comme on a rassemblé par avance toutes les manières de l'envisager qui en diminueront le prix, on peut en être témoin sans se décontenancer ; on le méprise peut-être au point qu'on le pardonne. Mais quand il surprend, qu'on est réduit à le voir tel qu'il est, il n'y a courage d'esprit qui y tienne.

Les voilà donc dans le char. Où vous menerai-je ? leur dit la Fée. Vous savez sans doute à quoi vous en tenir sur votre figure ? Voyageons à présent, afin de vous faire connoître le prix des différens états de la vie ; je vais, pour commencer, vous faire toutes trois Reines. Alors elle remua une chaîne de diamans qui gouvernoit quatre Phénix qu'elle avoit attelés à son char ; ils hâtèrent leur vol,

& arrivèrent dans un pays charmant. On entra dans une Ville superbe ; tous les Grands de l'Empire s'y trouvèrent rassemblés ; & les trois nièces, placées sur un même trône, furent toutes trois reconnues Souveraines.

L'aînée, on ne l'auroit pas cru, trouva le moyen d'augmenter de fierté & de bonne opinion de son mérite. Le lendemain de son couronnement, elle emprunta la baguette de sa tante, pour un coup d'état, disoit-elle, & l'on ne devineroit pas quel usage elle en vouloit faire. Il y avoit, proche de sa Capitale, une vaste plaine ; elle s'y promena d'un soleil à l'autre ; & pour donner à ses Sujets le plaisir de l'admirer, elle les transporta tout-à-coup dans cette plaine. Cet enlèvement pensa les faire mourir tous de frayeur. L'un, occupé dans son cabinet, se sentoit emporté par sa fenêtre, sans savoir à quoi attribuer cette merveille. L'autre, au moment de prononcer le serment qui l'alloit unir à sa maîtresse, quittoit, malgré lui, sa main, & s'échappoit avec rapidité du Temple, au grand étonnement de l'épouse & de l'assemblée. Celui-ci, dont la santé étoit languissante, transporté dans son fauteuil, se trouvoit dans les nues. On voyoit voler les bataillons tout armés, & les personnages les plus graves tra-

verser les airs en habits de cérémonie. Enfin cet événement causa un trouble, un désordre général dans toute la Nation; & chaque jour de son règne amena quelqu'autre folie dont sa beauté étoit la cause.

On s'attend bien à voir la seconde ne contraignant pas mieux son caractère; aussi parut-il dans toute sa perfection. Il n'y eut bientôt plus à sa Cour que des petits soins pour occupation; des fleurettes pour langage, & des lorgneries pour politesses. La Fée se trouva forcée d'apprendre à l'aînée l'effet de sa ridicule présomption; à la seconde, le peu d'estime & de respect qu'on avoit pour elle; & les avis sages, quand ils viennent d'une Fée, ont cela de particulier, ils persuadent. Je ne veux pas dire cependant que les deux nièces crurent avoir tort; elles sentirent seulement la honte de leur situation qu'elles trouvèrent injuste; & elles conclurent que le trône n'avoit pas tant de charmes qu'elles l'avoient pensé.

La troisième Reine parut effectivement l'être. Si le Trône met les défauts dans un plus grand jour, il donne aussi plus d'occasions aux vertus de paroître. *Zimzime*, car la Fée avoit décidé qu'on ne l'appelleroit plus la laide, *mieux que belle*, dis-je, eut donc

lieu d'être contente de sa nouvelle condition ; elle avoit des mœurs & de la dignité, elle fut respectée. Elle ne songeoit qu'aux moyens de faire le bien & d'être aimée, on l'adora. Sa Cour devenoit tous les jours plus nombreuse, & cela acheva de désespérer ses sœurs.

Une nuit, tourmentées d'un dépit qui ne leur avoit pas permis de fermer l'œil, elles allèrent trouver la Fée, & la pressèrent de partir dans le même moment, aimant mieux toute autre condition que celle de régner. La Fée, qui avoit ses vues, répondit froidement : Il est encore bien matin, mais j'y consens ; elle alla éveiller *Zimzime*, l'habilla d'un seul coup de baguette, sans que rien manquât à son ajustement, répandit dans la Ville quelques trésors, & l'on remonta encore dans le char.

Eh bien, mes chères nièces (cela s'adressoit aux deux aînées), vous vous êtes ennuyées du Trône ? Le rang qui en approche vous exposeroit à peu près aux mêmes inconvéniens, & dans les états successivement inférieurs, vous trouveriez de pareils sujets de mécontentement. Passons, croyez-moi, à une extrémité dont vous n'avez qu'une idée très-imparfaite. Allons habiter quelque hameau. Je connois un endroit de l'Asie, où, sous

un ciel doux, des peuples simples & sociables vivent dans de belles campagnes; nulle ambition, peu de besoins, & un penchant inaltérable pour des plaisirs qui n'entraînent point de dégoûts: voilà leur condition.

J'aime *beaucoup* ce hameau, dit l'aînée. Je serois *comblée* de voir cette campagne, s'écria la seconde. A l'instant elles se trouvèrent toutes trois mises comme de simples Villageoises, c'est à-dire avec une coiffure & des habits qui, pour toute magnificence, avoient une simplicité agréable, l'air frais & d'une extrême propreté. L'aînée conçut que sous des dehors si peu brillans, on ne pouvoit être remarquée, à moins qu'on ne fût la beauté même. La seconde ne douta pas que la singularité de cet ajustement ne dût servir à la rendre plus piquante. Pour *Zimzime*, elle fut bien aise de pouvoir connoître un peuple ingénu, & dont les passions douces disposoient sans doute leur ame à l'amitié. Elles apperçurent alors cette campagne qu'elles désiroient. Elles arrivèrent dans une prairie, au milieu d'une fête purement champêtre; le lieu, les habitans, tout rappeloit l'idée de l'âge d'or. La belle se voyant entourée d'une troupe considérable, leva, avec un air de bonté présomptueuse, un voile qu'elle por-

toit en voyage. Ces gens simples la regardèrent long-tems avec des yeux plus étonnés que satisfaits. Ils la trouvoient belle, mais ce n'étoit point comme cela qu'ils désiroient qu'on le fût. Elle ne parla à personne, dédaignant particulièrement les jeunes Villageoises qui s'approchoient d'elle : personne aussi ne lui parla ; & comme elle ne recueillit aucune louange, la fête ne tarda guère à l'ennuyer. Pour la jolie, qui avoit bien résolu de le paroître tout autant qu'elle le pourroit, elle y fit de son mieux ; mais ses *agaceries* furent perdues. Ces gens simples la virent avec les mêmes yeux qu'ils avoient regardé l'étalage de beauté de sa sœur ; ses mines leur parurent des grimaces, & les petits propos qu'elle leur adressa, des moqueries. Elle se mit enfin à danser avec eux, imitant, à ce qu'elle croyoit, leurs façons naïves ; mais elle y ajoutoit une légèreté forcée & des inflexions de corps affectées, qu'ils ne prirent jamais pour des agrémens. Tout ce qui sortoit d'une certaine simplicité n'alloit point jusqu'à leur esprit ; ils la regardoient fixement, & n'y trouvoient point de plaisir : c'étoit-là tout ce qui se passoit en eux. Elle s'en apperçut, & dit à la Fée, que *cette espèce-là étoit bien maussade, bien insupportable.*

Et *Zinzime*, *Zinzime*, qui avoit abordé plusieurs de ces jeunes Villageoises, avoit trouvé jolies celles qui l'étoient ; elle se mêla dans leurs jeux, & y réussit à merveille. Si on lui donnoit le prix, elle vouloit qu'il fût partagé à toutes celles qui l'avoient disputé avec elle ; ses caresses la faisoient aimer, même de celles qu'elle effaçoit, & ce succès dura tout le temps qu'elle resta dans cette campagne. Les jeunes habitans qui disposoient encore de leur cœur, passoient les jours à s'occuper d'elle. L'un d'eux particulièrement, qui de son côté se faisoit distinguer de tous les autres, & que la Fée embarrassoit quand elle lui disoit le mot de travestissement ; celui-là, *Zinzime* l'écoutoit avec plaisir ; elle trouvoit la vie pastorale très-agréable, tandis que ses sœurs ne cessoient de répéter : *je l'ai en horreur, elle m'est odieuse.* Enfin il fallut encore les emmener.

Ce fut dans leur demeure ordinaire que la Fée les transporta. C'est une sote chose que les voyages, dit l'aînée. On y *périt* d'ennui, ajouta la seconde. Dites plutôt, répondit la Fée, que nous n'aimons que les lieux où nous plaisons, & que les gens qui paroissent charmés de nous voir. Vous l'éprouvez. Ne songer qu'à ce qui nous flatte, sans s'occuper jamais de ce qui flatte les autres, est un moyen sûr

de s'ennuyer bientôt par-tout, & de tout le monde. Je n'aime point à donner des leçons dures; j'ai espéré de vous corriger de vos défauts, en vous faisant essuyer les inconvéniens qu'ils entraînent; je vois que le mal est sans remède. Voici, dit-elle à l'aînée, l'état qui vous convient. A ces mots elle la laissa au milieu d'un Palais qui venoit de s'élever, dont toutes les murailles lui représentoient son image. Elle avoit le plaisir de s'y voir sans cesse, mais elle s'y vit vieillir de bonne heure; elle eut des rides, & ne put s'empêcher de les appercevoir. Ce fut là sa punition, & l'origine des glaces. On ne croiroit pas qu'elles auroient été inventées pour corriger l'amour-propre.

La Fée mena la seconde dans un autre Palais. Vous vivrez ici, lui dit-elle, vous y verrez sans cesse une foule d'hommes de toutes les Nations, que vous pourrez attirer, mépriser, accueillir, gronder, appaiser; mais ils s'évanouiront comme des ombres, dès que vous trouverez quelque satisfaction à les voir ou à les entendre. C'est à peu près ce que vous auriez éprouvé dans le monde; la plupart des succès qui naissent de la coquetterie, ne sont guère plus réels, & je vous épargne les ridicules & les dégoûts véritables qui y

sont attachés; car ces ombres que vous verrez s'évanouir & renaître, ne prendront point un air de dissimulation, en se défendant d'avoir su vous plaire, & elles ne mettent point en chanson leurs prétendues conquêtes.

La Fée demanda ensuite à *Zimzime* quel rang & quelle figure elle désiroit avoir. Vivre avec vous, répondit *Zimzime*, me paroît le sort le plus désirable; mais puisque ce bonheur est réservé aux Fées, laissez-moi d'abord ma laideur, elle m'épargne la jalousie des autres femmes, & me rappelle la nécessité où je suis de songer à me rendre supportable, du moins par le caractère. A l'égard du rang dont je voudrois jouir, je l'ignore. J'avoue que j'aimerois à partager celui de ce jeune Pasteur que j'ai vu dans cette heureuse campagne où vous m'avez conduite: je l'ai soupçonné de cacher ce qu'il étoit; mais ne fût-il qu'un simple habitant de ce même hameau, il me semble que je passerois avec lui une vie heureuse. A peine elle achevoit, qu'un Prince charmant parut au milieu de sa Cour. *Zimzime* reconnut celui dont elle venoit de parler, qui se trouva fils d'un grand Roi. Ils s'aimoient, ils s'épousèrent, ils s'aiment encore.

LETTRE AU ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

SIRE,

TOUT ce qui peut intéresser le bonheur des hommes, entre dans les vues dont VOTRE MAJESTÉ aime principalement à s'occuper. Je la supplie d'agréer que je soumette à ses lumières quelques réflexions sur une matière très-importante. C'est justifier en quelque sorte les marques de bonté dont elle m'a honoré; c'est témoigner mon très-respectueux attachement à sa Personne, que de mettre sous ses yeux des moyens de procurer le bien, qu'elle peut rendre efficaces.

Dans un Siècle où les Sociétés savantes se multiplient de jour en jour, par quelle singularité le genre d'Éloquence le plus utile se trouve-t-il le plus négligé? Rien de si commun que des Prédicateurs: rien en proportion de si rare que les talens nécessaires pour la Prédication.

Si l'on excepte un petit nombre d'Orateurs,

qui remplissent dignement le ministère sublime de la Chaire, tant d'autres, loin d'exciter, de fixer l'attention, la laissent bientôt languir, & finissent souvent par la rebuter. Pour bien sentir tous les inconvéniens qui naissent de ce qu'on appelle vulgairement un mauvais Sermon, considérons-les d'abord dans les personnes vraiment dévotes; examinons les secours que prête la piété contre le mécontentement qu'éprouve alors l'esprit : c'est de chercher à le soumettre; de se défier de sa délicatesse; d'opposer, avec humilité, le respect dû aux vérités évangéliques, de quelque manière qu'elles soient présentées; c'est enfin d'employer ce même esprit à étouffer ses propres lumières. Il faut convenir que peu d'Auditeurs sont assez avancés dans le chemin de la perfection pour imposer de telles entraves à leur imagination. Mais supposons-les tous assez heureux pour pouvoir se renfermer dans les bornes d'une modération si soumise ; ils retireront pour tout fruit des Sermons dont je parle, l'unique mérite d'avoir pu résister constamment à de justes motifs de critique : triste nourriture pour l'ame. Quoi! une exhortation chrétienne n'inspirera d'autre sentiment de piété que le sacrifice de la peine qu'on aura soufferte à l'entendre ! On devroit

être instruit ; on n'acquiert que du trouble d'esprit. On cherche de la consolation, on n'est que mortifié. Au lieu de se livrer au Prédicateur, il faut se prêcher soi-même ; & par vénération pour lui, craindre de l'écouter : étrange renversement des dispositions qu'apporte aux pieds de la Chaire une ame qui ne désire que se remplir d'instructions saintes.

De-là, il est aisé de juger de l'état des Auditeurs, qui s'abandonnent sans réflexion à l'impression reçue. Ils passent de la langueur à la distraction. Quels moyens de conversion pour ceux dont l'imagination est fascinée par tout ce que les passions ont de séduisant ! Ils se sentent ennuyés avec une secrète satisfaction de l'être. Semblables à ces gens d'un mauvais tempérament & ennemis d'un régime sage, lorsque par hazard on parvient un seul jour à les y assujettir, s'il arrive qu'ils ne s'en portent pas mieux, on voit qu'au fond du cœur ils en sont bien-aises.

Ces malheureux succès tiennent, en premier lieu, à deux défauts qu'on peut reprocher même à des Prédicateurs d'ailleurs très-dignes d'éloges : l'un, le manque de talent dans la manière de réciter ; l'autre, la trop longue durée de leurs Discours.

Pour corriger ce dernier inconvénient, qu'on examine un grand nombre d'Ouvrages d'élo-

quence couronnés dans des Académies célèbres ; qu'on relise quelques Sermons (1), en possession depuis long-tems de l'approbation générale: on se convaincra qu'il n'est point de sujet, soit dogmatique, soit simplement moral, qui ne puisse être bien exposé dans un Discours d'une demi-heure. J'avoue que les personnes de beaucoup d'esprit lisent avec une attention aussi soutenue les plus longs Sermons des *Massillon*, des *Bourdaloue*, des *la Rue*, des *Cheminais* & de quelques autres; mais il faut observer que si cette attention constante vient à leur coûter, ils peuvent la suspendre, & sans avoir rien perdu, reprendre avec la lecture le fruit qu'elle avoit fait naître.

Mais quand il s'agit d'écouter, & d'écouter une heure de suite, ou du moins trois quarts-d'heure (durée ordinaire des Sermons), bien peu de gens sont capables d'une application qui ne soit susceptible ni de refroidissement, ni d'interruption, ou qui du moins ne devienne pénible ; & toute fatigue en ce genre diminue de cette onction, de ce bien-être de l'ame, source des impressions durables,

(1) Les célèbres Prônes de JOLY, le petit Carême de MASSILLON.

&

& qui ne se conserve pure qu'autant qu'une certaine satisfaction de l'esprit concourt à l'entretenir.

Que l'on compare donc la différence des impressions qu'à mérite égal sur tout le reste, un Sermon laisse aux Auditeurs, lorsqu'il est renfermé dans une étendue proportionnée à la durée d'application dont le plus grand nombre est capable, ou quand, par sa longueur, il a lassé leur attention. Dans le premier cas, l'ame confirmée dans ses dispositions pieuses, ou attirée par des vérités qui ne l'avoient pas encore pénétrée, conserve cette plénitude si consolante, ou ce germe si salutaire. Dans le second cas, les émotions de l'ame, ses résolutions successivement affoiblies, ne laissent guère de traces que dans la mémoire; & que sert la persuasion même, quand elle n'est pas dans le cœur?

On m'objectera peut-être qu'il est des Sermons de deux ou trois heures entières, & qui non-seulement attirent un grand concours d'Auditeurs, mais qui opèrent d'une manière sensible les fruits les plus désirables. On voit que je parle de l'efficacité des Missions. Je répondrai que ces exemples ne prouvent rien aujourd'hui contre les observations que je viens de faire sur la longueur des Sermons.

Les Missions sont un objet de dévotion assez rare ; & par malheur pour l'humanité, il en est des bonnes œuvres comme de quantité d'autres sujets d'occupation que la singularité accrédite. Mais une raison beaucoup plus forte, c'est l'art touchant, ce sont les convenances par rapport à l'état, aux lumières des Auditeurs (moyens presque toujours salutaires), que les personnes appelées au ministère des Missions savent si bien mettre en usage, & que les autres Prédicateurs négligent ou dédaignent d'employer. Je puis citer ici un exemple du pouvoir de cet art, ou, pour mieux dire, de ce zèle inspiré, dont j'ai cherché attentivement à approfondir la méthode, & dont j'ai éprouvé les effets. Un célèbre Missionnaire (1) prêchoit dans une Ville assez considérable, quoique peu loin de Paris : je dois ajouter que la plupart de ses Auditeurs étoient venus dans l'idée d'être plus amusés que touchés : c'étoit son premier Sermon ; & il s'étoit proposé pour sujet, *le Pécheur impénitent au Jugement universel.*

L'Orateur commence, & la vision d'Ezéchiel se présente à son esprit. Il appelle d'une

---

(1) Le Père Duplessis, à Saint-Germain.

voix forte & mystérieuse les Morts cachés sous la terre ; ils l'entendent. Il voit de toutes parts des ossemens sortir, s'approcher, se reconnoître, se rejoindre : un murmure funèbre accompagne tous ces mouvemens ; & bientôt des spectres sont formés & l'entourent : tous portent quelques attributs, qui caractérisent d'une manière funeste leur condition pendant la vie, les crimes dont ils vont rendre compte à la face de l'Univers, & l'affreuse peine qu'ils vont subir. Dans le cours de ce récit, je voyois les Auditeurs assujettis, frappés : la terreur étoit peinte sur leur visage. Tout à coup l'Orateur reste en silence. Il regarde avec trouble un nouveau spectre qui se présente ; il l'interroge ; sa frayeur redouble ; c'est son spectre à lui-même. Ce spectre lui parle & l'accuse ; il le rend coupable des erreurs dont il n'a point guéri tant de pécheurs qui sont venus l'entendre. La parole de Dieu est toute-puissante dans la bouche du juste ; c'est la foiblesse de son zèle, de ses lumières, de ses talens ; ce sont ses propres péchés qui ont rendu la vérité stérile. A ces mots, le Prédicateur tombe à genoux ; il adresse au Seigneur la prière la plus fervente & la plus tendre : lui seul a mérité les souffrances dont ses Auditeurs impénitens sont

menacés; il les réclame instamment ces souffrances; il les demande pour de longs siècles, en expiation de leurs crimes & pour prix de leur conversion prochaine: il semble que son ame suffit à peine au zèle qui la pénètre; des larmes coulent de ses yeux, & tout l'auditoire fond en pleurs comme lui.

Qu'on ne s'y trompe point, ces pleurs n'étoient pas de ces émotions que l'exemple seul peut causer, & qui cessent dès que les sens ne sont plus excités. On vit dès le jour même, & plus encore les jours suivans, des restitutions considérables, & ce qui est peut-être plus rare encore, des réconciliations sincères, des jalousies s'éteindre: les exercices pieux succédèrent à l'indifférence pour le culte, aux faux airs de tranquillité sur l'avenir, aux scandales; enfin la Prédication avoit rempli manifestement la sainteté de son objet.

Une personne jeune, belle, & livrée à tout ce que le monde a de séduisant, sortoit de ce même Sermon: je la vis sérieuse, occupée; je lui demandai ce qu'elle pensoit de ce Prédicateur: *Voilà un homme bien dangereux*, me répondit-elle. J'appris quelque tems après qu'elle vivoit dans la retraite.

On conçoit, par ces exemples, quels avantages échappent aux Orateurs qui ignorent ou

qui négligent le pouvoir des inflexions de la voix, & celui des images fortes, mises à la place des analyses & des raisonnemens trop fréquens. On peut l'annoncer sans témérité ; les grands Prédicateurs qui ne parleront désormais qu'à l'esprit, feront bien des ingrats. Tout le monde lit & lit de tout : l'esprit s'étend en superficie, il n'en est que là dans la plupart des gens ; mais leur orgueil s'y trompe ; il les rend difficiles, ou plutôt épineux ; ils condamnent en attendant qu'ils sachent juger : au lieu qu'un Prédicateur qui intéresse le sentiment, interdit toute critique ; l'esprit est entraîné. Qu'il me soit permis de rappeler ici une application bien ingénieuse & bien vraie de l'avantage qu'a le don de toucher sur l'art de convaincre : c'est un de ces traits dignes d'être conservés, & qui se présentent fréquemment à l'esprit de la personne du monde la plus chère à VOTRE MAJESTÉ, SIRE. Des personnes éclairées examinoient qui de M. de *Meaux* ou de M. de *Cambrai* avoient rendu de plus grands services à la Religion : *L'un la prouve*, dit-elle, *mais l'autre la fait aimer*. Il ne resta plus rien à dire.

Je parlois du peu d'autorité que l'esprit, employé seul, donne à un Sermon. Quelle plus grande insuffisance, lorsqu'à la froide

monotonie dans le récit, se joint un plan stérile ou sans suite; qu'un Prédicateur s'attache à prouver des vérités que personne ne conteste, à établir des maximes que personne n'ignore, plutôt que de chercher dans le sentiment les moyens de les faire pratiquer; qu'il se perd dans des énumérations dont l'Auditeur a d'abord apperçu toute la chaîne; qu'il rabaisse, par la mauvaise diction des choses sublimes en elles-mêmes, & qu'à tous ces défauts il ajoute celui de la longueur: avouons notre foiblesse; les vérités alors ne prennent aucun empire sur notre ame; il faut, pour nous les rendre chères, qu'elles soient accompagnées d'un certain attrait, les revêtir d'ornemens qui plaisent à notre imagination, ou d'une force qui la subjugue. *S. Augustin*, *S. Jérôme*, *S. Ambroise*, & plusieurs autres Pères de l'Eglise, ont reconnu l'importance de ces moyens, & ils les ont mis en usage.

Après des exemples qui prouvent si bien la nécessité des talens dans les Orateurs Chrétiens, avec l'expérience journalière de la solitude où se trouvent les Prédicateurs de l'ordre commun; comment l'art si important de ramener les hommes à la justice, à l'union, & par conséquent à leur propre bonheur, est-il abandonné à tant de Prédicateurs, n'ayant pour toute disposition qu'une voca-

tion qui ne peut être que stérile? Car enfin il arrive (même avec de l'esprit) qu'on est dénué du talent de la composition. Mais, dira-t-on, ce zèle en soi est toujours louable: d'ailleurs la Prédication est pour un grand nombre d'Ecclésiastiques un devoir d'état; peut-on les en dispenser? Non, sans doute; mais il est des moyens de remplacer en eux les talens qui leur sont refusés. La mémoire est le supplément du génie; ne pourroit-on pas les engager à faire usage de cette ressource? Ils rendroient à la Prédication tant d'excellens Sermons qu'on est privé d'entendre, depuis qu'on en a perdu les Auteurs si regrettables; ils se les approprieroient en quelque sorte par la manière heureuse de les rendre, & sur-tout par les fruits salutaires qu'on en verroit naître.

J'avois communiqué ce projet à deux personnes fort éclairées: toutes deux me firent séparément une même objection, qui m'avoit presque entièrement découragé. « Espérez-vous, me dirent-elles, que ces Prédicateurs, dénués de tout talent, seront également exempts de présomption? La disette de l'un fait presque toujours l'abondance de l'autre; votre proposition ne servira qu'à les révolter ». Pour être à portée de pren-

cheroit particulièrement à nourrir en eux l'amour pour leur Souverain; à les désabuser dans cette vue de l'effroi qu'ils ont de certains assujettissemens qui, par l'événement, leur coûtent moins de peine à remplir qu'ils n'en ont souffert à les envisager: ils deviendroient successivement meilleurs sujets & plus heureux.

Dans les Villes, les personnes éclairées iroient avec confiance & en plus grand nombre entendre ces nouvelles Prédications. L'espèce de mode qui les auroit accréditées, deviendroit elle même durable par les vertus qu'elle auroit répandues.

Un pareil établissement seroit bien digne de la piété d'un Monarque, qui vient d'enrichir, d'illustrer ses Etats par tant de fondations utiles au bonheur de l'humanité, aux progrès de l'esprit, à la gloire de la Religion, & qui est lui-même modèle dans ces diverses carrières, par l'étendue de ses lumières, ainsi que par la bonté, la simplicité & la véritable grandeur qui fait le caractère de son ame.

Je suis, de VOTRE MAJESTÉ, SIRE, avec le plus profond respect, &c.

A Versailles, le 3 Décembre 1752.

RÉPONSE
DU ROI DE POLOGNE.

J'AI reçu avec bien du plaisir la belle pièce de votre production qu'il vous a plu de m'adresser. Je crois n'en avoir pu faire meilleur usage, qu'en la communiquant à la Société Littéraire de Nancy, qui s'est fait l'honneur de vous associer. On y a admiré autant votre idée sur une matière si intéressante, que la façon que vous la rendez. Mon suffrage particulier sur un tel Ouvrage devenant commun avec des habiles connoisseurs, ne sauroit que se trouver juste, produit sur-tout par l'estime & la considération particulière que vous méritez. La personne qui m'est la plus chère au monde, que vous citez, donne une bonne leçon à tous les Prédicateurs, par la définition qu'elle fait de M. Bossuet & de M. Fénélon. Cela devroit faire effectivement les deux points de tous les Sermons, que d'instruire & de toucher, & cela par discours plus familiers à la portée de l'espèce de chaque Auditeur. Le grand art d'éloquence qui a tant d'étendue, poussée au suprême degré, prolonge le tems qui cause souvent la distraction. Le style Evangélique

est bien court & bien nerveux. Si on se retranchoit à prouver la vérité qui se prouve de soi-même, & qui est indubitable, on réussiroit, je crois, mieux à exciter & rendre efficaces les vertus qu'elle enseigne.

Votre ami Tressan s'est chargé (sur l'Evangile qu'il choisira) de faire un Sermon, en suivant exactement le plan que vous dressez; il en est fort capable, pour servir de modèle à ceux qui voudront l'imiter, & qui voudront suivre une méthode si salutaire.

Je suis, avec une parfaite estime, votre très-affectionné, STANISLAS, Roi.

A Lunéville, le 9 Décembre 1752.

A MADAME LA MARQUISE DE RUPELMONDE.

J'AI l'honneur & le plaisir d'envoyer à l'illustre Sœur Sainte Thaïs une lettre qui répandra la plus sensible satisfaction dans toutes les saintes ames qui l'environnent. Je lui demande instamment la continuation des bontés dont elle a daigné m'honorer, & que je mériterai toute ma vie par l'attachement & le respect que je lui ai voués.

EPITRE (1) DU ROI DE POLOGNE *STANISLAS Ier*, DUC DE LORRAINE ET DE BAR, A LA REINE SA FILLE,

En lui dédiant la traduction des Entretiens de l'Ame avec Dieu, faite par lui-même.

Ces Prières que Saint Augustin a composées, la plupart (2) pour Sainte Monique sa mère, je les ai traduites en vers Polonois pour vous, ma très-chère Fille. Le respect filial les a dictées à ce grand Docteur : l'affection paternelle me les inspire.

Votre occupation la plus agréable est de converser avec le Seigneur. Vous recevrez par conséquent avec plaisir ces Entretiens que je vous offre. Je connois la bonté naturelle de votre cœur. Elle vous a toujours portée

(1) Cette Epître a été traduite en françois par l'Auteur des Entretiens de l'Ame avec Dieu.

(2) Le seul Pseautier de S. Augustin a été composé par ce S. Docteur, pour l'usage de Sainte Monique.

à aimer Dieu. Mais ne sera-t-elle pas encore plus flattée de le louer dans votre langue naturelle? En lisant ce petit Ouvrage, vous vous ressouviendrez donc de votre chère Patrie.

Née Polonoise, vous êtes devenue la gloire de votre nation. Aussi le bonheur de la Pologne doit-il être sans cesse présent à votre esprit; il doit vous intéresser & vous occuper devant Dieu. Le mien, ma très-chère Fille, est d'être votre père, & d'être pour vous le plus affectionné & le plus tendre des pères.

DISCOURS.

M. DE MONCRIF ayant été élu par Messieurs de l'Académie Françoise, à la place de M. L'EVÊQUE DE BLOIS, y prit séance le Mardi 29 Décembre 1733, & prononça le Discours qui suit.

MESSIEURS,

JE ne puis mieux employer le moment où je jouis, pour la première fois, de l'honneur de vous être associé, qu'à vous exposer l'idée que j'ai conçue des travaux qui vous rassemblent.

Se représenter l'Académie Françoise occupée uniquement à cultiver notre Langue, c'est lui donner un éloge dont on ne sent pas toujours toute l'étendue. Le progrès de la Langue n'entraîne-t-il pas nécessairement le progrès de l'esprit ?

Lorsque, par le concours de vos lumières, vous fixez le sens véritable de châque mot; que vous démêlez les nuances (si j'ose m'exprimer ainsi) de ces expressions qui semblent appartenir à une même idée, & qui, placées

comme elles doivent l'être, diffèrent si sensiblement entr'elles; quand vous faites connoître en quoi consistent ces tours heureux, d'où naissent & la force & l'agrément du langage, n'est-ce pas guider l'esprit dans la marche qu'il doit garder (quelque carrière qu'il se propose de remplir), pour être ou simple, ou profond, ou délicat, ou sublime? N'est-ce pas enfin lui donner lieu de s'étendre, de se perfectionner? Et que doit-on penser de ceux qu'une si noble fonction occupe? On ne prête des secours à l'esprit, qu'en les empruntant de lui-même.

Il vous est aisé, Messieurs, de contribuer à ces deux progrès qui naissent réciproquement l'un de l'autre. Les autorités qui justifient vos décisions, ne vous sont presque jamais étrangères : vous n'avez, pour instruire, qu'à étaler vos propres richesses. Donnez-vous des préceptes? vos ouvrages en sont en même tems les exemples.

Disons encore avec cette confiance qu'inspire une vérité reconnue, les Ecrits les plus excellens en tout genre sont formés dans votre sein, ou ne tiennent leur principal mérite que de ce qu'ils semblent vous appartenir.

Reconnoître l'utilité de cette Académie, & l'éclat qu'elle a répandu sur la Nation, c'est

nommer

nommer votre Fondateur. Ce Cardinal, dont le génie également vaste & sublime fit sentir à l'Europe que pour porter la France au plus haut degré de splendeur, il ne falloit que lui apprendre à se connoître ; ARMAND, dis-je, après avoir étendu les limites, & multiplié les avantages intérieurs de l'Etat, s'empressa d'y ajouter ce Monument qui devoit en accroître la gloire. Qu'il ait pensé que c'étoit élever en même tems un trophée à la sienne; ce motif a toujours excité les grands Hommes; la vertu qui les anime, n'exclut pas le désir d'attirer la louange; quiconque a su mériter un si noble tribut, n'a-t-il pas droit de chercher à en jouir?

Un Ministre occupé des vues dignes de ses lumières supérieures, ne se rend pas toujours la renommée également favorable: quand il auroit le succès le plus heureux dans les événemens, combien pendant les intervalles éprouve-t-il de jugemens injustes ? Tandis qu'il employe tout l'art de la plus sage politique, le profond mystère dans lequel il l'ensevelit, & qui en est lui-même le ressort le plus difficile à être assujetti, & peut-être le plus important, lui dérobe souvent la plus juste partie de la gloire qu'il devroit en recueillir.

RICHELIEU voulut former un établissement qui dès sa naissance présentât toute son utilité : il fonda l'Académie Françoise.

L'effet répondit à son attente, l'ouvrage parut, il étoit perfectionné, & vous n'eutes à pleurer à la mort de votre Fondateur, qu'une perte commune à toute la France. Vous aviez rassemblé trop de grands Hommes pour lui chercher un Successeur hors de vous. SEGUIER mérita d'être choisi, il vous donna un asile, & animé d'un zèle qui ne pouvoit naître que dans l'ame d'un vrai Citoyen, il soutint un Etablissement dont un autre emportoit tout l'honneur.

C'étoit le Siècle des prodiges, LOUIS XIV régnoit. Les Nations les plus jalouses de sa puissance, ambitieuses de lui ressembler, imitèrent sa magnificence, adoptèrent ses maximes, & préférèrent à leur Langue naturelle la Langue Françoise, que vous aviez rendue si célèbre par les louanges de leur Vainqueur. Quel aveu plus éclatant de la supériorité de ce Monarque! Ses ennemis les plus implacables ne purent s'empêcher de le prendre pour modèle.

Tout devoit marquer l'ascendant de LOUIS LE GRAND. Devenu votre Protecteur, il sembla qu'il avoit applani les routes pénibles

que les talens & la science avoient été forcés de suivre jusqu'alors. Vous vîtes bientôt avec étonnement les fruits précieux qu'un travail long & assidu ne produit encore que rarement, devenir un ornement nouveau de la jeunesse. M. l'Abbé de CAUMARTIN, lorsqu'il fut honoré de vos suffrages, étoit à peine à la fin de son cinquième lustre.

Les progrès, aussi grands que rapides, qui avoient déterminé votre choix, lui avoient peu coûté : l'esprit en lui avoit fait la moitié de l'ouvrage.

Né avec cette pénétration vive qui saisit d'abord dans les choses ce qu'elles ont d'essentiel, doué de cette imagination heureuse qui sait orner avec mesure ce qu'elle présente, comment M. l'Abbé de CAUMARTIN n'auroit-il pas réuni les connoissances étendues & la véritable éloquence?

Vous savez combien sa conversation étoit solide en matière de science & de littérature; mais vous avez sur-tout éprouvé ce charme qu'il savoit répandre sur les choses les plus dépourvues d'agrémens par elles-mêmes; cet art inexplicable qui ne s'acquiert que par l'habitude de vivre avec les personnes en qui il réside, & que ceux qui le possèdent le mieux ne peuvent eux-mêmes définir : espèce de ma-

gie (si j'ose le dire) qui n'est point attachée à l'esprit supérieur, qui peut servir à l'embellir, & qui le plus souvent réussit encore mieux que lui. . . . .

Ce n'étoit pas seulement ce qui rendoit le commerce de M. l'Abbé de CAUMARTIN si désirable; ce grand nombre d'amis qu'il a conservés toute sa vie, & dont il avoit l'entière confiance, en fait encore mieux l'éloge, & fixe la véritable idée de son caractère.

Quelque état qu'il eût embrassé, il étoit né pour en avoir les qualités les plus éminentes; celles du Prélat avoient dès long-tems devancé sa nomination à l'Evêché de Vannes, d'où il a passé à celui de Blois. Je ne rappellerai point ici tout ce qui le rendoit recommandable : (1) une autre Académie vous en a fait entendre un portrait historique, où vous avez reconnu le langage de la vôtre.

Je devrois peut-être, MESSIEURS, ne vous parler que de vos regrets. Vous allez connoître qu'il peut m'être permis d'y mêler les miens.

Vous venez, en m'adoptant, de remplir une ambition que feu M. l'Evêque de Blois

(1) L'éloge prononcé par M. de Boze à l'Académie des Belles-Lettres.

m'avoit inspirée ; il avoit depuis long-tems trouvé dans sa famille des exemples de bonté & d'amitié pour moi, qu'il avoit daigné suivre, & dont les marques ne s'effaceront jamais de mon cœur. Combien de fois m'a-t-il témoigné le désir de m'accorder un jour son suffrage ? Le sort a voulu que ce fût M. l'Evêque de Blois lui-même qui fît naître ce jour où tant d'amertume a combattu ma joie : j'eusse été trop heureux, si je n'avois eu que des graces à lui rendre !

Vous êtes sensibles aux pertes que vous faites ; mais elles n'ont pu jamais vous alarmer sur la destinée de cette Académie : ses avantages deviennent plus assurés de jour en jour. Telle que dans sa première splendeur ; elle voit encore dans son propre sein, & l'appui, & le garant de sa gloire, cet illustre Académicien (1), si digne de l'être par les graces & l'élévation de son esprit, & dont vos Assemblées sont privées par ses grandes occupations ; ce Dépositaire modeste de l'autorité royale n'attire-t-il pas incessamment sur l'Académie les regards favorables du Monarque qui la protège ; tandis que le Héros (2)

(1) S. E. M. le Cardinal de Fleury.

(2) M. le Maréchal de Villars.

dont la France a si souvent couronné les victoires, invite les Muses Françoises à de nouveaux chants de triomphe ? Oui, MESSIEURS, croyons en la voix de l'Europe entière, tout ce qui fait la véritable grandeur de cet Empire, ne peut que recevoir un nouveau lustre sous le règne d'un Roi jeune, & l'amour de ses Sujets.

Je n'ai point encore laissé parler les sentimens dont m'a pénétré le choix que vous avez daigné faire de moi. Je n'avois point à craindre qu'ils vous parussent douteux : les graces qui flattent l'amour-propre de celui qui les reçoit, inspirent bien sûrement la reconnoissance la plus sensible, & la mienne est fondée sur des motifs encore plus puissans. Assez heureux désormais pour partager vos occupations, quelque haute idée que je me sois faite de cette Académie, je verrai sans doute la vérité passer encore mon attente. Je sais qu'il est des objets de notre admiration qui, bien loin de perdre à être examinés de près, nous frappent au contraire plus vivement, & s'embellissent à mesure qu'on peut les distinguer & les connoître davantage. Le Prince (1), à qui j'ai l'honneur d'être

(1) S. A. S. Monseigneur le Comte de Clermont.

attaché, me le fait éprouver tous les jours : il semble, par l'habitude de l'approcher (& il est bien rare que de l'habitude naissent des sujets d'éloge); il semble, dis-je, qu'en lui l'éclat du rang ne soit que la récompense des qualités personnelles. Si l'accueil dont il favorise manifestement le mérite littéraire & les Arts, si la protection dont il m'honore, ont contribué à m'élever à la place où je me vois; quelle est ma joie de pouvoir me flatter que mon assiduité à vos Assemblées, mon zèle à profiter de vos lumières, me donneront lieu de justifier ses bontés, vos suffrages, & l'honneur dont je vais jouir parmi vous!

DISSERTATION.

De l'objet qu'on doit se proposer en écrivant.

TOUS ceux qui composent des Ouvrages d'esprit, cherchent sans doute à mériter de l'estime; mais la plupart ne l'envisagent pas cette estime, par ce qu'elle peut avoir de plus désirable. Il y a, lorsqu'on écrit, deux différens avantages à recueillir; l'un qui regarde le talent uniquement, & l'autre qui se répand en même temps sur la personne. S'il paroît qu'un Auteur n'a d'autre objet que de faire briller

son esprit, c'est son esprit seul qui intéresse; l'idée avantageuse qu'on en conçoit, se confirme ou se détruit selon les impressions que laisse à ses Lecteurs chaque Ouvrage qu'il met au jour. Mais si en attachant l'esprit, un Auteur donne en même temps bonne opinion des vues qui l'engagent à écrire, soit par le choix des matières qu'il traite ordinairement, soit par les principes qu'il établit, alors ce n'est pas l'Ouvrage seul qu'on estime.

Tous les genres d'Ecrits ne donnent pas également lieu de démêler les principes & le caractère des gens qui les composent. Au sujet du Poëme Dramatique, par exemple, du Poëme Epique, de l'Histoire, combien seroit-on sujet à se tromper, si sur la foi de l'Ouvrage on croyoit lire dans l'ame de l'Auteur? Souvent on attribueroit au Poëte ce qui n'appartiendroit qu'à la matière qu'il embrasse: on lui croiroit un goût de préférence pour de certains personnages, pour des faits d'une certaine nature, tandis qu'il n'auroit choisi de tels matériaux que parce qu'il trouve plus d'avantage à les mettre en œuvre, ou par d'autres motifs qui n'ont nul rapport avec ses sentimens propres, ni avec ses mœurs.

Mais il n'en est pas ainsi des Traités de Morale ou de Philosophie, des Lettres, des

Romans & des petites Pièces de Poësie : dans ces sortes de compositions l'Auteur est plus à découvert, on y démêle mieux les motifs qui l'ont engagé à les faire, son genre d'amour-propre, enfin la sorte d'estime qu'il a eue pour objet : & si toutes ces notions sont à son avantage, on est plus disposé à sentir le mérite de l'Ouvrage, ou du moins à ne pas faire pencher la balance du mauvais côté.

Voilà donc deux routes où l'esprit peut se faire connoître. A supposer qu'on eût le choix, quelle èst celle qu'il faudroit prendre? Il ne seroit pas difficile, selon moi, de se déterminer, si l'on faisoit une réflexion. Un des fruits qu'on doit naturellement se promettre des avantages de l'esprit, c'est de se procurer une vie agréable. Voyons ici de quel côté est la douceur de la vie.

De ces deux carrières, la première, plus vaste, plus difficile, & qui demande des talens plus rares, produit aussi une gloire plus éclatante ; mais que d'inconvéniens, que de révolutions n'a-t-on pas à éprouver? On connoît cette jalousie envenimée qu'excite un Poëte qui se distingue sur la scène, ou dans d'autres Ouvrages qui exigent du génie. Un grand succès peut sans doute être regardé comme le dédommagement de tout ce qu'il

coûte ; mais aussi plus il est mérité, plus il vous irrite contre les injustices, contre la persécution qu'il vous attire. Eh ! n'est-ce pas un vrai malheur d'avoir perpétuellement des sujets de haine à vaincre ? Est-on sûr de pouvoir toujours les surmonter ?

On ne le croiroit pas sans l'expérience ; une grande réputation s'acquiert plus aisément qu'elle ne s'entretient, lors même qu'elle est fondée sur de bons titres. Qui n'a pas remarqué ces dégoûts bizarres dont le public se prévient quelquefois contre des Auteurs qu'il est dans l'habitude d'admirer ? Il est vrai que comme ce ne sont point les vrais connoisseurs qui se livrent à de tels caprices, un homme illustre a, dans ces courtes révolutions, de quoi se récompenser des nombreux suffrages qu'il perd, par le prix de ceux qui lui restent ; mais enfin c'est tomber dans une sorte d'abandon, & communément notre amour-propre est plus flatté du nombre que de la qualité des suffrages ; sensible à ceux dont il jouit, il n'en est pas moins occupé de ceux qu'on lui dérobe, & il faut s'attendre à passer tôt ou tard par de pareilles épreuves. On peut comparer en ce point les avantages de l'esprit & ceux de la beauté ; leur règne a des momens d'interruption : il

n'est guère d'Ecrivain du premier ordre qui ne se voye quelquefois négligé ; il n'est guère de Maîtresse si charmante qui n'essuie quelqu'infidélité.

Encore un inconvénient qu'attire une grande réputation : votre nom seul suffit pour donner de la vogue à un Ecrit ; attendez-vous à voir paroître sous vos enseignes des Ouvrages que vous n'avez point faits, & qu'on veut accréditer en les joignant aux vôtres. Ce sera de votre propre renommée que l'avarice ou la malignité tirera des moyens de vous nuire.

Pesons à présent les avantages le plus ordinairement attachés aux Ouvrages où l'Auteur semble se peindre, & se peint effectivement quelquefois, sans même s'en appercevoir ; où l'on peut reconnoître s'il se propose de donner bonne opinion de ses principes ; s'il regarde comme la vraie récompense des talens de l'esprit, le bonheur d'être accueilli dans la société des gens estimables. Cette scène est sans doute moins brillante, plus de gens ont assez de mérite pour y paroître avec avantage, on attire bien moins de spectateurs ; mais ce petit nombre, vous pouvez plus aisément vous le rendre favorable, dans ces occasions sur-tout où vous n'employez vos talens que comme un tribut que vous payez

à la société, un art qui peut contribuer à l'amusement des autres: ce n'est pas seulement alors votre esprit que vous accréditez, c'est vous-même; on aime à vous voir réussir; & quand on ne peut vous accorder des éloges, on cherche du moins, on se plaît à vous faire grace: enfin, soit justice, soit indulgence, lorsqu'on vous marque de l'estime pour vos Ouvrages, c'est par un sentiment plus flatteur encore que cette estime même, une sorte d'amitié.

Voilà (qu'il me soit permis de le dire) le genre de succès que j'ai ambitionné dans le peu que j'ai fait d'Ouvrages. Je n'ai regardé mes Poësies particulièrement que comme des moyens de témoigner l'admiration ou la reconnoissance; d'attirer ou de conserver l'amitié; de rendre hommage aux talens, aux graces: c'est l'unique gloire que je me suis permis d'en espérer.

LES AMES RIVALES,

HISTOIRE FABULEUSE.

PREMIÈRE PARTIE.

LES Indiens dévoués bien sincèrement au culte de Brama, obtenoient jadis de ce Dieu une faveur bien admirable ; leur ame avoit la liberté de quitter leur corps pour passer dans un autre, & revenir ensuite reprendre leur demeure ordinaire. Ces ames libres pouvoient aussi se placer dans des Plantes, dans des Animaux, dans des Instrumens de musique ; parcourir les Astres, & enfin se promener dans l'Univers : les corps, pendant l'absence de l'ame, restoient plongés tranquillement dans une espèce de sommeil.

Cette merveilleuse liberté dépendoit uniquement d'une prière mystérieuse appelée le Mandiran. Soit qu'on tînt cette prière d'une révélation immédiate de Brama, soit qu'on l'eût apprise d'un de ses favoris, il ne falloit que la réciter, aussi-tôt votre ame pouvoit se séparer de sa personne.

Les Indiens n'ont pas joui long-tems d'un

privilège envié si justement des autres Nations. L'événement qui a déterminé Brama à les en priver, remplit un des plus importans Chapitres du Livre sacré (1), qui contient les aventures des ames libres.

Autrefois, dans le Royaume de Malleani (2), dès qu'une fille avoit quinze ans, ses parens lui présentoient douze Amans, dont l'âge, la naissance & la fortune étoient convenables, & ces Amans passoient une année auprès d'elle sans la perdre de vue un seul moment. Le dernier jour de cette année elle pouvoit se déclarer en faveur d'un des prétendans, qui par cette préférence devenoit son époux, & donnoit, pour le reste de la vie, l'exclusion à tous les Amans. Une fille étoit libre aussi de ne point aimer, c'est-à-dire de prendre douze nouveaux Amans, & de n'avoir point d'époux. Voici dans quelle vue cet usage étoit établi. Pendant le cours d'une année, une fille, sans cesse entourée de ses Amans, avoit le tems de pénétrer leur caractère, quelqu'attention, quelqu'intérêt qu'ils

(1) Les Indiens appellent ce Livre le Pouranam.

(2) Le Royaume de Malleani est situé dans cette partie de l'Inde appelée le Calécut. Les femmes, dans ce pays, ont l'autorité sur les hommes; elles en choisissent le nombre qu'elles veulent, & elles les traitent comme des esclaves.

eussent à le cacher. Ainsi on s'unissoit autant par convenance que par penchant. Eh quelle félicité suivoit une pareille union ! Si par hasard l'amour venoit à diminuer, l'amitié déjà établie remplissoit si bien la place de cette passion, que les époux n'avoient presque rien à regretter.

La Princesse Amassita, fille du Souverain de Malleani, étant parvenue à l'âge d'être mariée, les plus grands Princes de l'Inde se disputèrent l'honneur d'être du nombre des douze Amans. Elle étoit bien digne de cet empressement: elle joignoit à une figure charmante un certain agrément dans l'esprit & dans le caractère, qui forçoit les femmes les plus vaines à lui pardonner d'être plus aimable qu'elles.

Parmi les illustres concurrens qui furent préférés, Mazulhim Prince de Carnate, & Sikandar Prince de Balassor, se distinguèrent bientôt, l'un par les graces avec lesquelles il cherchoit à plaire, & l'autre par l'impétuosité de sa passion. Cette tendresse très-vive de part & d'autre ne mit point cependant d'égalité entre eux aux yeux de la Princesse; Mazulhim seul intéressoit son cœur, mais elle n'osoit se l'avouer, craignant de s'être prévenue trop favorablement sur le caractère de ce Prince: elle s'attachoit à garder plus sévère-

ment avec lui l'extérieur d'indifférence qu'elle devoit avoir pour ses Amans, jusqu'au moment de choisir un époux.

Le Prince de Carnate étoit dans une extrême agitation : né aussi modeste que sensible, il n'osoit se flatter de l'emporter sur ses rivaux : il se croyoit chaque jour à la veille de voir finir l'année des épreuves; (c'est ainsi que l'on appeloit le tems que les douze Amans passoient auprès de la Princesse) il n'en vouloit pas perdre un seul moment. Dans cette vue, il pria le Dieu Brama de lui révéler la sublime Prière, & ce fut avec des instances si vives, ses intentions étoient si pures, qu'elles eurent leur effet. Depuis ce moment, dès que la nuit étoit venue, l'ame du Prince de Carnate partoit & s'introduisoit dans l'appartement de la Princesse, dont l'accès étoit alors interdit à ses Amans. Mazulhim par ce secours s'épargnoit des momens d'absence qui lui auroient été insupportables : mais parmi ses concurrens, il ne possédoit pas seul cette indépendance de l'ame ; Sikandar en jouissoit depuis long-tems : il avoit séduit, en répandant les trésors de Golconde (1), un Pénitent (2) aimé de Brama;

(1) C'est dans le Royaume de Golconde que se trouvent les mines de Diamans.

(2) Les Pénitens sont, dans la Mythologie des Indiens, ce

&

& ce Favori infidèle lui avoit enfin appris le Mandiran.

La Princesse se dissimuloit en vain son penchant pour le Prince de Carnate; il parut à bien des marques dont elle seule ne s'appercevoit pas. C'est l'illusion ordinaire des Amans; ils s'imaginent que leur secret ne s'est point échappé, tant qu'ils ne se sont point permis la satisfaction de le trahir. Mazulhim crut entrevoir cette préférence, mais cette idée flatteuse s'évanouissoit bientôt: inquiet dans ce qu'il osoit se promettre, il falloit, pour être tranquille, un mot de la bouche de la Princesse. Eh comment l'obtenir! Amassita ne voyoit jamais ses Amans qu'ils ne fussent rassemblés, & ne leur parloit qu'en public; aussi on avoit toujours ses rivaux pour confidens.

Un jour qu'ils étoient chez la Princesse, Mazulhim imagina un moyen pour avoir un entretien secret avec elle. La conversation rouloit, selon la coutume ordinaire, sur les charmes d'Amassita. Madame, dit le Prince de Carnate, n'osant présumer que nos continuels hommages vous plaisent, nous avons

---

qu'étoient les Héros à l'égard des Dieux des Grecs. Ces Pénitens quoique mortels, disputent quelquefois de puissance avec les Dieux.

bien lieu de craindre qu'ils ne vous ennuyent. Vous n'entendez jamais que des louanges, que des protestations exagérées peut-être: non que vous ne soyez digne des éloges les plus flatteurs, & des vœux les plus tendres; mais il n'est pas donné à tous les Amans d'exprimer heureusement ce qu'ils ressentent. Vous ne trouvez que des prévenances qui ne vous laissent pas le tems de désirer, & il y a des gens qui nous impatientent quand ils nous devinent. Il est sûr du moins que si l'un de vos Amans est assez heureux pour vous intéresser par cet extrême empressement, les onze autres vous en deviennent plus insupportables. Oserois-je vous proposer un moyen de vous épargner ces mêmes hommages, qui vraisemblablement vous importunent? Souffrez qu'aujourd'hui chacun de vos Amans vous entretienne un quart-d'heure seulement avec quelque liberté: ce sera pour leur amour une occasion de paroître dans toute sa sincérité. Ce quart-d'heure expiré, les soins, les petites prévenances, qui sont autant de fadeurs, les sermens prodigués sans qu'on les exige, les louanges à découvert qui blessent un amour-propre délicat, au lieu de le flatter; enfin toute cette déclamation ordinaire de la tendresse ne leur sera plus permise, il faudra

qu'ils se contraignent; ainsi l'enjouement, la finesse de l'esprit, les ressources de l'imagination prendront la place du sérieux de l'amour: caractère le plus ennuyeux dans les Amans qui ne sont point aimés. Mon cœur ne m'engage à vous proposer cette conduite à l'égard de vos Amans, que parce qu'il est plus occupé de votre bonheur que du sien même. Je souffrirai extrêmement sans doute à me taire; mais si je ne suis pas assez heureux pour mériter quelque préférence, ne vous plus parler de ma tendresse est la seule marque que je puis vous en donner sans vous déplaire.

La Princesse parut surprise du discours de Mazulhim. Votre idée, répondit-elle, est effectivement très-raisonnable. Il est vrai que si mon cœur s'étoit déjà déterminé, l'Amant vers lequel il pencheroit se tairoit comme les autres, & son silence peut-être me seroit moins supportable encore, que l'ennui d'entendre ses rivaux. J'accepte cependant le projet que votre prudence vous fait imaginer, je ne veux pas être moins raisonnable que vous. La Princesse prit un air sérieux en achevant cette réponse, ne s'appercevant pas que ce sérieux pouvoit ressembler à un reproche. Amassita commença dès le jour même cette espèce d'audience qu'elle venoit de promettre: le tems

de la promenade & celui des jeux furent employés à écouter ses Amans. Les concurrens du Prince de Carnate eurent les premiers momens, que la Princesse abrégea souvent d'autorité. Sikandar s'approcha d'elle, montrant assez de confiance de n'être point haï. Comme à la faveur des différentes métamorphoses qu'il pouvoit prendre, il entroit dans l'appartement d'Amassita, lorsqu'elle n'étoit qu'avec ses femmes, il avoit remarqué que la Princesse se livroit à une certaine rêverie qui n'avoit point l'air de l'ennui: il expliquoit favorablement pour lui ce même trouble, tandis que le Prince de Carnate, sans oser s'en flatter, en étoit l'unique cause. La Princesse l'écouta sans jamais lui répondre; & le quart-d'heure à peine achevé: Souvenez-vous, lui dit-elle, que pour le reste de l'année je suis dispensée de vous entendre. Le Prince de Carnate s'offrit alors, Sikandar se retira, & les autres Amans observèrent avec inquiétude cette espèce de tête-à-tête, le dernier qu'Amassita devoit accorder.

Mazulhim vint à son tour, mais avec un trouble qui ne lui permit pas de remarquer que la contenance de la Princesse n'étoit guère plus assurée que la sienne. Madame, lui dit-il, à présent je suis au désespoir de la loi que je vous ai engagée à prescrire: voici peut-être la

dernière fois que je puis vous dire que je vous aime. Que deviendrai-je, si votre choix regarde un autre que le plus tendre de vos Amans? Alors fixant ses yeux sur ceux de la Princesse, son trouble augmenta, & il cessa de parler. Amassita, qui sembloit ne s'occuper que d'un tapis de fleurs sur lequel ils se promenoient, n'étoit rien moins que distraite: elle ne sentoit plus, comme en écoutant ses autres Amans, l'impatience de voir finir la conversation : elle avoit trouvé qu'ils mettoient dans leurs discours trop d'empressement de paroître amoureux, & plus encore d'envie de plaire : celui de Mazulhim ne lui parut pas assez tendre; elle tourna les yeux sur les siens, sans trop démêler encore ce qu'elle y cherchoit; & voyant qu'il gardoit toujours le silence : Vous n'avez qu'un quart-d'heure, dit-elle..... A ces mots son embarras augmenta, & elle resta à son tour un moment sans parler. Belle Amassita, reprit Mazulhim avec plus d'assurance, eh pourquoi me faire sentir davantage le peu qu'il durera ce moment où je puis vous parler sans avoir mes odieux rivaux pour témoins? Ah! si j'étois l'Amant que vous préférez, qu'il vous seroit aisé de m'ôter mon incertitude, sans que personne au monde connût mon bonheur! J'ai obtenu du Dieu

des Ames le pouvoir de disposer de la mienne; séparée du corps qui la contraint, elle habite presque sans cesse votre Palais. Cette nuit même, toutes ces idées, toutes ces images que vous n'avez regardées à votre sommeil que comme des rêveries amenées par le hasard, c'étoit un entretien de mon Ame avec la vôtre; elles choisissoient exprès les expressions les plus agréables qu'elles pouvoient faire sur votre imagination : une personne comme vous n'a pas un seul moment dont une Ame qui l'adore ne s'empresse de disposer; elle ne voit pas un seul objet qui ne soit occupé d'elle. Ce matin j'étois cet Oiseau qui n'avoit appris qu'à répéter votre nom, & qui vous a surprise par tout ce qu'il vous a dit de tendre. Quelquefois ces fleurs que vous cultivez vous-même, vous êtes étonnée de les voir en un jour s'élever & éclorre sous vos yeux. Quand vous tirez des accords d'un des instrumens de musique qui vous plaisent, vous remarquez que tous les autres vous répondent. C'est mon Ame, c'est toujours une Ame sur laquelle vous régnez, qui agit, qui parle dans tous ces corps, & qui pour vous amuser produit ces sortes de merveilles. Que ces instans me rendent heureux ! N'osant me flatter d'être ce que vous aimez, j'ai du moins le plaisir de deve-

nir tout ce qui vous rend la vie agréable. Quoi ! vous êtes toujours où je suis? répondit la Princesse. Oui, belle Amassita, reprit Mazulhim; c'est la tendresse que vous m'inspirez qui m'a fait désirer cette liberté d'Ame que j'ai obtenue, & je ne l'ai jamais employée que pour être auprès de vous. Daignez le partager ce pouvoir si admirable; il dépend de quelques mots qu'il ne faut entendre qu'une fois pour s'en souvenir le reste de sa vie : Brama, en me les révélant, ne m'a accordé que la moitié du bienfait, s'il ne m'a pas réservé le bonheur de vous les apprendre. Songez quel est l'avantage de donner à son Ame la liberté de parcourir l'univers, d'être indépendante..... Non, interrompit la Princesse, si je disposois de la mienne, ce ne seroit que de concert avec vous; mon Ame voudroit toujours être suivie de la vôtre..... Amassita, à ces mots, s'apperçut que son secret s'étoit échappé, mais il ne lui restoit pas le tems de se le reprocher; le quart-d'heure étoit déjà fini, elle se hâta d'apprendre les mots cousacrés : elle convint que le soir même, dès que ses femmes la croiroient endormie, son Ame iroit joindre celle du Prince de Carnate, & ils choisirent l'Etoile du matin pour le lieu de leur rendez-vous. La Prin-

cesse rentra dans son appartement, & Mazulhim retourna à son Palais; tous deux ne respiroient que la fin du jour, & ce jour ne finissoit point.

La nuit vint cependant: l'Ame de Mazulhim étoit partie bien auparavant; elle vit enfin arriver celle de la Princesse : elles se joignirent, ou plutôt elles se confondirent: elles goûtèrent cette joie, cette satisfaction profonde, que les Amans qui ne sont pas assez heureux pour savoir se débarrasser de leur corps, sont bien éloignés de connoître. On conçoit aisément que la nuit se passa très-précipitamment pour elles.

Il fallut s'en retourner. La Princesse vouloit, avant l'heure de son lever, rejoindre son corps qu'elle avoit laissé dans son lit. Ces Amans se promirent un même rendez-vous pour la nuit d'ensuite; ils firent ensemble la route vers Malleani, & ne se séparèrent qu'au moment de rentrer dans leur habitation.

On croiroit qu'une union où l'Ame seule agit, est exempte des révolutions qui persécutent le commun des Amans; mais l'amour ne va jamais sans quelque trouble. Quelle surprise pour l'Ame de la Princesse, lorsque rentrant dans son appartement, elle apperçut son corps déjà éveillé, & environné de ses

femmes occupées à le parer ! Le Prince de Balassor, par le secours d'une métamorphose, avoit entendu les Amans lorsqu'ils se donnoient rendez-vous à l'Etoile du matin ; & dès l'instant où l'Ame de la Princesse étoit partie, il avoit été s'emparer de sa représentation.

L'Ame d'Amassita se vit donc réduite à chercher une autre habitation que la sienne ; car une Ame ne pouvoit reprendre sa propre personne, ni s'emparer de celle d'une autre, à moins que cette personne ne fût libre. La Princesse ne savoit comment disposer de son Ame sans être conduite par celle de son Amant : elle resta incertaine, errante, formant mille projets, & ne s'arrêtant à aucun.

Il paroît surprenant qu'une Ame qui agissoit librement, ne trouvât pas d'abord des ressources pour se retirer de peine : mais c'est le destin des Ames entièrement livrées à l'Amour ; elles négligent si fort toutes les autres opérations dont elles sont capables, qu'elles ne savent plus qu'aimer.

Mazulhim vint à l'heure ordinaire chez la Princesse ; il avoit cette joie délicieuse que les Amans les plus discrets ont tant de peine à cacher quand ils commencent d'être heureux. Quel étonnement pour lui de ne point

trouver dans Amassita ce caractère de douceur & de dignité qui lui étoit si naturelle! La Princesse le regardoit avec un air de mépris, & lui parloit d'un ton d'aigreur, tandis que pour ses autres Amans elle affectoit une coquetterie grossière. C'est ainsi que l'Ame du Prince de Balassor faisoit malignement agir la fausse Princesse, de façon à désespérer Mazulhim.

Le Prince de Carnate ne comprenoit rien à ce changement; il ne pouvoit le croire. Est-ce pour cacher notre intelligence, disoit-il en lui-même, qu'elle affecte avec mes rivaux cette conduite si indécente? Quel seroit son égarement? Si l'on a découvert qu'elle me préfère, on croira de plus qu'elle est coquette: voilà tout le fruit qu'elle retirera de cette fausse finesse. Ainsi Mazulhim, en soupçonnant la Princesse, tomboit de plus en plus dans l'erreur: & bien des Amans, en pareille occasion, ont eu, comme lui, l'imprudence de croire que jamais dans une femme la coquetterie ne peut être excusable. Sikandar lisoit dans les yeux de son rival toute la douleur dont il étoit cause, & ressentoit autant de joie dans le fond de cette Ame dont il animoit le corps de la Princesse. Pour porter enfin à Mazulhim un coup irremédiable, il

fit assembler les Bramines ; ils étoient dépositaires des Lois. Quoique l'année ne soit pas encore révolue, leur dit-il, je suis déterminée, si vous y consentez, à déclarer l'Amant que je préfère. Les Bramines croyant entendre leur Souveraine, applaudirent à cette proposition. La fausse Princesse nomma le Prince de Balassor, & on annonça le jour où l'on célébreroit l'hymenée.

Après cette démarche, si funeste pour Mazulhim & pour Amassita, l'Ame de Sikandar partit ; & aussi-tôt celle de la Princesse, qui étudioit le moment de rentrer dans sa personne, ne manqua pas de s'en emparer : mais toutes les perfidies que le Prince de Balassor venoit de faire ne suffisoient pas à sa fureur. C'étoit peu pour lui d'avoir obtenu, par une trahison odieuse, l'assurance de posséder la Princesse ; il voulut encore semer entr'elle & son rival des sujets d'une haine qui ne pût s'éteindre. Comme il méditoit ce projet, son Ame apperçut celle du Prince de Carnate, qui par inquiétude s'étoit séparée de son corps, qu'elle alloit reprendre. Aussi-tôt l'Ame de Sikandar joignit celle de Mazulhim, & saisit avec tant de précision l'instant où celle-ci rentroit dans sa personne, qu'elles s'y établirent toutes deux. L'Ame du Prince de

Carnate fut au désespoir de se trouver une compagne si odieuse; mais comment se séparer d'elle? Ce pouvoit être un parti dangereux que de lui abandonner la place. Ces deux Ames restèrent ainsi renfermées sans avoir de commerce ensemble : elles résolurent de se nuire autant qu'il leur seroit possible, par les démarches qu'elles feroient faire à leur commune machine. Il n'y avoit qu'une seule opération à laquelle elles pussent se porter de concert; c'étoit de songer à la Princesse, & de conduire chez elle la représentation du Prince de Carnate.

Ces deux rivaux dans la même personne se rendirent donc au Palais d'Amassita. A peine la Princesse apperçut Mazulhim, qu'elle s'empressa de se justifier sur le choix qu'elle paroissoit avoir fait devant les Bramines. Le Prince de Carnate, attendri par la douleur de la Princesse, voulut se jetter à ses genoux; mais cette autre Ame qui agissoit en lui de son côté, troubloit toujours les mouvemens que le Prince de Carnate vouloit exprimer. S'il juroit à la Princesse de l'aimer toute sa vie, l'autre Ame lui faisoit prendre un ton d'ironie qui sembloit désavouer le sens des paroles. Ces dehors offensans, & toujours apperçus de la Princesse, la blessoient; elle

faisoit des reproches à Mazulhim. Ce Prince étoit désespéré de la voir dans cette erreur; mais au moment qu'il la rassuroit par les discours les plus tendres, l'Ame ennemie lui imprimoit un air de distraction & de fausseté qui les rebrouilloit avec plus de colère. Enfin ces deux Amans éprouvèrent la situation du monde la plus singulière & la plus cruelle. Cette malignité de l'Ame du Prince de Balassor mit entr'eux la désunion & le désespoir.

Les Malleanes étoient extrêmement surpris de voir ces contrastes dans la conduite du Prince de Carnate; ils ne savoient pas encore que dans un Amant les inégalités & l'inconstance ne sont que l'ouvrage d'une Ame étrangère qui le fait agir malgré lui, tandis que la véritable Ame reste toujours fidelle.

Mazulhim & Amassita ainsi désunis, Sikandar crut qu'il n'avoit qu'à reparoître sous sa forme ordinaire; il se sépara de l'Ame de son rival : c'étoit le jour même qu'on avoit destiné pour l'hymen de la Princesse. Les Bramines s'assemblèrent, & la Fête commença. Quelle situation pour le Prince de Carnate! La Princesse étoit toujours irritée contre lui : livrée à l'erreur où l'Ame de Sikandar, jointe à celle de son Amant, l'avoit jetée,

elle ne songea plus qu'à oublier Mazulhim; elle se laissa parer du voile de Félicité, c'est ainsi qu'on nommoit les habits de cette cérémonie. On la conduisit au Temple des deux Epoux immortels, dont l'union & le bonheur inaltérables répandent dans l'Univers le charme d'aimer. Le Prince de Balassor marchoit à côté de la Princesse; & Mazulhim, qui voyoit son malheur assuré, suivoit confondu dans la foule, & pénétré de la plus vive douleur.

Le Chef des Bramines fit asseoir sur un trône Amassita, & l'indigne Amant qui alloit devenir son époux. Le trouble de la Princesse s'augmenta à ce spectacle. Un torrent de larmes vint inonder ses yeux. Il faudroit avoir éprouvé sa situation pour en concevoir toute l'horreur. Dans une Ame bien tendre, le tourment de croire ce qu'on aime infidèle, est affreux, sans doute. Il y a cependant un supplice plus cruel encore: c'est le moment où le cœur rempli de cet ingrat, on se détermine à donner sa foi à un autre. La Princesse ne put achever ce projet; elle récita précipitamment le Mandiran, & son Ame prit aussi-tôt l'essor. Mazulhim, dont les yeux étoient attachés sur elle, la voyant saisie par ce sommeil qui marque le départ des Ames libres, disposa

à l'instant de la sienne ; & toutes deux sans s'inquiéter de ce que leur corps deviendroit, allèrent, comme si elles se le fussent promis, vers cette Etoile où elles s'étoient donné leur premier rendez-vous. La cérémonie cessa, & Sikandar resta dans la consternation, n'imaginant point encore quel parti il devoit prendre.

SECONDE PARTIE.

L'Ame de la Princesse & celle du Prince de Carnate se rendirent en un instant dans l'Etoile du matin : là, ces extases délicieuses réservées pour les Ames, succédèrent aux agitations cruelles qui les avoient troublées ; rien ne les trompoit alors sur la fidélité qu'elles s'étoient mutuellement gardée. Comment n'avons-nous point démêlé plutôt, dit Amassita, les illusions que le Prince de Balassor employoit pour nous désunir ? Nous ne pouvons à l'avenir nous défier trop du pouvoir dont il abuse. Hélas ! ajouta Mazulhim, quelle occupation que la défiance & l'inquiétude pour deux Ames que Brama a destinées à s'aimer ! Leur tendresse suffiroit si bien pour les remplir entièrement ! Sans doute, répondit

Amassita, deux Ames passeroient des siècles à s'occuper l'une de l'autre, toujours avec le même empressement. Quel dommage que leur personne les importune & les égare si souvent par les erreurs qu'elle leur cause! Les corps sont presque toujours esclaves des objets qui d'ordinaire les environnent, & ces objets leur donnent de si fausses idées du bonheur! Il est vrai, reprit Mazulhim, que les corps en imposent souvent aux Ames, & qu'on ne sauroit assez plaindre les Amans qui ne peuvent jamais se débarrasser de leur personne. Que n'ai-je la liberté d'abandonner la mienne sans retour! Que ne pouvez-vous aussi ne plus reprendre la vôtre! Mais détournons cette idée, notre captivité est l'ouvrage de Brama, supportons-là sans nous plaindre de lui; nos peines seront adoucies par le plaisir de lui rester fidèles. Peut-on cesser de lui être fidèles? reprit Amassita. Je conçois aussi peu comment on se détermine à déplaire au Dieu qui nous fait naître sensibles, que je vois de possibilité à ne vous plus aimer.

L'entretien de ces deux Amans duroit depuis environ soixante Soleils, lorsqu'ils se ressouvinrent que le moment de célébrer la Fête de la Reconnoissance approchoit. Cette

Fête

Fête étoit formée par toutes les Ames qui jouissoient du don de liberté. Elles alloient se rendre près du Trône où Brama est environné de soixante mille Déesses (1), qui toutes l'aiment sans distraction & sans jalousie. Là, ces Ames favorites pensoient de concert à cette merveilleuse prière qui leur avoit été révélée; & dans cette extase, les différens degrés de plaisir qu'elles sentoient, avoient entr'eux de certains rapports qui formoient une harmonie admirable.

A peine Amassita & Mazulhim parurent à la Fête qu'elles obtinrent un sourire de Brama; car ce Dieu regarde avec une complaisance particulière les Ames des Souverains, quand elles ont des vertus douces & bienfaisantes. L'Ame du Prince de Balassor n'attira que des regards sévères; les soixante mille Déesses, dès qu'elles l'apperçurent, détournèrent leurs yeux, ne pouvant souffrir une Ame qui persécute celle dont elle ne peut se faire aimer.

Amassita & Mazulhim remarquant la situation de Sikandar, craignirent qu'il ne l'eût encore méritée par quelque nouvelle injustice. Ces deux Ames avoient laissé leur personne au

(1) Selon la Religion des Indiens, ces Déesses sont dans le Ciel d'un de leurs principaux Dieux, appelé Déuendiren. On a cru pouvoir les transporter dans le Palais de Brama.

pouvoir de ce perfide; elles tournèrent précipitamment leur intelligence vers le cercle des événemens, c'est-à-dire vers le dôme dont le Trône de Brama est couronné. C'est-là que tout ce qui se passe dans l'univers habité vient successivement se peindre & demeure représenté : spectacle très-amusant pour les soixante mille Déesses.

Quels nouveaux malheurs les deux Amans apprirent ! Ils virent Sikandar ranimant la personne de la Princesse par le secours d'une Ame libre qui lui étoit soumise ; c'étoit celle d'une habitante de Balassor. Mazulhim apperçut ensuite cette fausse Amassita environnée des Bramines ; ils lui prescrivoient un jour où le Prince Sikandar recevroit sa foi, si elle le préféroit encore à ses autres Amans.

Comme ils contemploient ces événemens, la Fête cessa : il fallut quitter le Palais de Brama, sans avoir pu s'instruire des autres trahisons de Sikandar. Ils se hâtèrent de se rendre à Malleani, ayant dessein de rentrer chacun dans leur personne ; mais combien d'obstacles les arrêtèrent ! Amassita trouva sa représentation déjà animée par l'Ame de l'habitante de Balassor. L'état de Mazulhim ne fut pas moins embarrassant ; il ne put découvrir ce que sa personne étoit devenue. Dans

cette situation, ces deux Ames voyant celle de Sikandar au moment de rejoindre son corps, elles la joignirent, malgré les raisons qu'elles avoient de la haïr ; & suivant une inspiration qu'elles crurent leur être donnée par Brama, elles entrèrent avec cette Ame ennemie dans la personne de leur persécuteur.

C'étoit précisément le jour annoncé par les Bramines pour l'hymen de la Princesse. La fausse Amassita se rendit au Temple, & Sikandar la suivit. Les deux Ames jointes à celle de ce Prince, concoururent à cette démarche par l'union de leur volonté, sans trop prévoir cependant quel fruit elles pouvoient retirer de cette condescendance : elles étoient guidées uniquement par cette secrette confiance que les Ames pures ont, avec tant de justice, en la bonté du Dieu qui les éclaire.

La Princesse que voyoient alors les Bramines, étoient bien différente de la véritable On reconnoissoit, il est vrai, dans celle-ci, la forme de ces traits qui rendoient Amassita la plus belle personne des quatorze Mondes (1) ; mais ces mêmes traits n'avoient plus ce

---

(1) Les Indiens imaginent quatorze Mondes, sept supérieurs & sept inférieurs. Celui-ci est appelé Poulaham.

charme qui met la beauté au-dessus de tous les autres avantages. Il leur manquoit ces graces, cet esprit que notre Ame seule répand sur notre extérieur, & qui marquent les degrés d'excellence dont elle est douée.

Une différence encore plus remarquable; c'est que l'Amassita qu'animoit une Ame étrangère, étoit d'un caractère entièrement opposé à celui de la Princesse.

La véritable Amassita étoit née avec cette saine raison, sans laquelle l'esprit, quelqu'éminent qu'il soit, n'est qu'un talent qui peut avoir des momens de succès, mais qui finit toujours par se faire haïr. Personne ne démêloit mieux qu'elle, & le mérite, & les imperfections; personne aussi n'étoit plus indulgente. Sensible aux graces de l'imagination, elle étoit plus touchée encore des qualités du caractère. Avec des vertus, on étoit sûr de racheter auprès d'elle tous les défauts qui n'étoient qu'un manque d'agrément. Elle unissoit enfin deux avantages qu'on voit bien rarement ensemble; le mérite qui efface celui des autres, & le don de se faire aimer.

L'habitante de Basassor n'avoit que beaucoup d'esprit. Née avec un fond de disposition à l'ennui, son humeur étoit ordinairement aigre & contredisante. Il n'y avoit qu'un

seul genre de mérite qui trouvât grace auprès d'elle, c'étoit celui de l'amuser, & elle exigeoit impitoyablement que vous l'eussiez sans cesse. Si par malheur vous la laissiez retomber un instant dans cette langueur qui lui étoit naturelle & insupportable, aussi-tôt vous lui paroissiez, par l'esprit & par la figure, une sorte de monstre qu'elle auroit étouffé avec autant de satisfaction, qu'elle en auroit senti à vous immortaliser dans les momens où vous aviez le secret de lui plaire.

Ces contrastes si marqués entre les deux Amassita, n'empêchèrent pas les Malleanes de croire qu'ils voyoient toujours leur véritable Souveraine: ils pensèrent seulement que depuis quelque tems la Princesse ne ressembloit que bien imparfaitement à ce qu'elle avoit été.

Voilà donc la fausse Amassita dans le Temple, au milieu des Bramines & des Grands du Royaume. Elle élève la voix, & déclare qu'elle persiste plus que jamais à prendre pour époux le Prince de Balassor. Elle ajouta à cet aveu quelques traits de mépris sur les prétentions de Mazulhim, jurant qu'elle ne l'avoit jamais aimé, & cela devant tant de personnes qui connoissoient toute la passion que la Princesse avoit marquée pour lui. Cette con-

duite faisoit supposer dans Amassita un caractère de fausseté, dont elle avoit toujours été extrêmement éloignée. Les Bramines cependant firent avancer Sikandar: ils lui demandèrent, selon la coutume, si l'aveu que la Princesse venoit de faire ne mettoit pas le comble à ses vœux? Tous les spectateurs redoublèrent d'attention: un seul mot que Sikandar alloit prononcer assuroit sa félicité. Quelle fut la surprise des Bramines & de la Cour! Sikandar resta quelque tems immobile, paroissant agité de différentes pensées. Enfin il prit la parole, & avec une volubilité extraordinaire, il tint des discours où l'on appercevoit des lueurs de raison qui s'évanouissoient aussi-tôt. Quelquefois il se parloit à lui-même: Sikandar, disoit-il, vous êtes un puissant Prince, on vous doit toute sorte de respects, mais point du tout d'estime. Il révéloit ainsi tout haut ces témoignages mortifians que les Ames vicieuses sont forcées secrètement de se rendre d'elles-mêmes. Les deux Ames qui agissoient en lui, se servoient de ses organes pour rompre la suite des idées que sa propre Ame lui inspiroit, ce qui produisoit une confusion à laquelle on ne pouvoit rien comprendre.

Les Bramines, étonnés de ce désordre,

dont ils n'avoient encore point vu d'exemple, le regardèrent comme une maladie qu'ils nommèrent Folie. Brama ne leur permit pas alors de reconnoître que ce qui leur paroissoit si déraisonnable dans Sikandar, n'étoit qu'une conversation très-sensée de deux Ames intéressées à contrarier une troisième ; démêlé qui ne manque presque jamais d'arriver, quand plusieurs Ames se trouvent rassemblées dans un même corps.

La folie apparente de Sikandar détermina les Bramines à suspendre la cérémonie, & les deux Ames unies continuèrent à troubler tous les mouvemens de celle de ce Prince. Quelquefois inspiré plus puissamment par l'Ame d'Amassita, Sikandar prenoit un extérieur & un langage qui, ne convenant qu'à une femme, le rendoit extrêmement ridicule. Il se plaignoit d'être une Princesse infortunée, & composoit un roman sur les inconvéniens de la beauté. Dans d'autres momens il se louoit extrêmement d'un rendez-vous qu'il avoit eu à l'Etoile du matin, & tout de suite il faisoit un portrait de la fidélité le plus sensé & le plus tendre.

Quelques personnes de la Cour regardèrent d'abord comme une plaisanterie cette manière sérieuse & conséquente de dire des choses ou

extravagantes, ou obscures, ou impossibles à croire; & ils appelèrent cela *Persifler*. Mais voyant que Sikandar n'avoit point d'autre langage, ils pensèrent qu'un *Persiflage* continuel est un délire. Enfin ce Prince étoit devenu le jouet des petits esprits, & un objet de pitié pour les gens sensés qui ne connoissoient point encore les vices de son caractère.

Tandis que la situation de Sikandar étonnoit une partie de la Cour, & amusoit tout le reste (car dans cette Cour-là on profitoit avec un zèle incroyable de toutes les occasions de se moquer), alors, dis-je, l'ordre des événemens, ou plutôt la bonté particulière de Brama, rappela l'Ame étrangère qui occupoit la représentation d'Amassita. A l'instant l'Ame de cette Princesse & celle du Prince de Carnate se séparèrent de l'Ame de Sikandar, & volèrent de concert dans le corps de l'aimable Amassita.

Le Prince de Balassor se trouva donc livré uniquement à sa propre Ame. Cependant il ne reprit pas assez parfaitement l'extérieur ni le langage de la raison commune, pour effacer toute idée de l'espèce de folie qu'il avoit eue; il tenoit encore à je ne sais combien d'habitudes bizarres. Souvent les corps contractent des habitudes dont leur Ame s'apperçoit à peine. D'ailleurs, quand il ne seroit resté dans ce

Prince aucune trace de son état précédent, le peu de penchant qu'ont les autres hommes à se dissuader de ce qui les met en droit de nous mépriser, auroit suffi pour qu'on ne s'apperçût qu'à demi du retour de sa raison.

Amassita, dans une situation plus heureuse, avoit oublié tous ses malheurs passés: renfermant en elle-même l'Ame de son Amant, ellejouissoitd'une félicité jusqu'alors inconnue. Les mortels qui mènent la plus agréable vie, ne tiennent leurs plaisirs que de quelques objets extérieurs toujours prêts à leur échapper, & ces objets, s'ils ne se succédent, deviennent bientôt insipides, ou même insupportables. Amassita, pour être parfaitement contente, n'avoit besoin que d'elle-même: elle trouvoit à la fois en elle la source de son bonheur, & le plaisir de le communiquer; plaisir sans lequel une Ame vraiment sensible n'est point parfaitement heureuse. Tous les mouvemens dont son Ame étoit charmée, passoient donc sans cesse & sans altération dans celle qui les faisoit naître, & les transports de cette Ame si chérie étoient au même instant, & sans interruption, reportés dans la sienne. Quel dommage qu'une union si pure & si paisible ne soit plus le partage des Amans! Une femme de ce siècle-ci qui auroit senti le charme d'un

pareil commerce, verroit avec un dédain bien parfait & bien raisonnable, le talent de se parer à son avantage, & la satisfaction de désespérer les autres femmes en attirant tous les regards. Les hommes les plus à la mode n'auroient qu'à lui adresser des lorgneries, lui marquer des préférences, lui écrire même des billets tendres qui promettroient des sacrifices, elle les laisseroit faire sans daigner seulement les remarquer. Qu'on lui parlât, par exemple, de ces confidences qu'un Amant favorisé fait à un grand nombre de ses vrais amis; de ces indiscrétions qui peuvent accréditer les charmes de la personne dont on découvre les foiblesses, elle croiroit de bonne foi qu'une pareille conduite n'est jamais pardonnée: enfin elle regarderoit les autres femmes comme des dupes, qui pensent que la vie ne consiste qu'à faire des songes.

Cette félicité intérieure, en faisant le bonheur de la Princesse, diminuoit celui des personnes assez heureuses pour pouvoir l'approcher sans cesse. On voyoit que c'étoit un effort pour elle, que d'accorder un regard, que de s'occuper quelques instans de ceux qui avoient eu le plus de part à sa confiance. On remarquoit avec douleur ce changement; car comme on l'avoit vue capable d'amitié, on l'aimoit

comme si elle n'eut été qu'une simple particulière. Elle étoit sensible, disoit-on; à présent tout ce qui l'environne lui est à peu près égal; ainsi rien ne l'intéresse. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que cette opinion sur le caractère des Princesses s'est conservée dans le monde: mille gens croyent de très-bonne foi qu'elles ne savent aimer qu'elles-mêmes.

L'Ame de Mazulhim, quoique sensible autant que celle de la Princesse, ne jouissoit pas d'un bonheur si tranquille; sa destinée étoit d'habiter le corps que Brama lui avoit donné en partage; elle en étoit séparée, elle désiroit le rejoindre.

Si des Amans ordinaires avoient apperçu cette inquiétude, sans en savoir la véritable cause, ils auroient jugé que Mazulhim n'avoit pas pour la Princesse la même tendresse qu'elle ressentoit pour lui. C'est vraisemblablement d'une pareille erreur qu'est née l'opinion fausse où l'on est, que de deux Amans, il y en a toujours un qui aime plus que l'autre.

La Princesse s'apperçut bientôt de l'inquiétude très-pardonnable qui troubloit Mazulhim; elle fit chercher avec tout le soin possible la personne de son Amant. Les perquisitions furent inutiles; Sikandar, qui l'avoit dérobée, n'avoit confié son secret à personne; & Sikan-

dar préparoit à son rival des chagrins bien plus sensibles encore. Dans l'Inde, & sur-tout chez les Malleanes, le don de disposer de son Ame pour aller parcourir l'Univers, paroissoit le bonheur le plus désirable : dès qu'ils avoient la moindre espérance d'obtenir cette faveur, ils ne répondoient plus de leur raison. Ils étoient même de si bonne foi à cet égard, que si on avoit dit à la plus vertueuse Dame de la Cour : « Avouez-le sincèrement ; quel- » que prix qu'on exigeât, si l'on s'offroit de » vous enseigner le secret des Ames libres » » auriez-vous le courage de résister » ? elle auroit sûrement répondu : « J'espère qu'on ne » me proposera point de me l'apprendre ». Toutes les autres se seroient écriées : « Eh! » qu'on me l'apprenne ». Mais on traitoit rarement cette matière ; on savoit que les Ames ainsi favorisées ne pouvoient, sans s'exposer à déplaire au Dieu Brama, communiquer un si grand avantage.

La crainte d'irriter le Dieu des Ames, n'avoit pas cependant arrêté le Prince de Balassor. Sacrifiant tout à sa passion, il avoit gagné la plupart des Bramines & des Grands de l'Etat, en leur révélant la sublime prière : tous lui avoient promis d'obliger la Princesse à l'épouser.

Amassita étoit alors bien éloignée de prévoir le malheur qui la menaçoit. Notre destinée est assez douce, disoit-elle un jour à l'Ame de Mazulhim: en attendant que par la bonté de Brama, votre personne nous soit rendue, nous passerons les jours dans cette union intime qui nous est si chère: je suis aimée des Malleanes; ils ne souffriront pas qu'un Prince que je hais devienne leur Monarque; je ne serai point au cruel Sikandar. Comme elle achevoit ces mots, les Bramines parurent avec les autres Sujets engagés dans la conspiration; & portant l'infidélité jusqu'à s'armer du nom d'un Dieu qu'ils trahissoient, ils déclarèrent à la Princesse, de la part de Brama, qu'il falloit qu'à l'instant même elle vînt au Temple. Dans le trouble que lui causa cet ordre imposant, elle se laissa conduire aux pieds de la Statue du Dieu des Ames. Là, le Chef des Bramines ayant placé à côté d'elle le perfide Sikandar, ils commencèrent la cérémonie de l'hymenée. Amassita reprit alors ses esprits. O Malleanes, s'écria-t-elle, soyez touchés du sort de votre Princesse; il s'agit du bonheur de sa vie. Elle déclara ensuite de quelle manière Sikandar, possédant comme elle le Mandiran, n'avoit employé le pouvoir de cette admi●ble prière, que pour faire des

injustices. Jugez, ajouta-t-elle, de l'horreur de ma situation : je n'ai jamais préféré, je n'aime que le Prince de Carnate. Si vous me forcez d'être unie avec Sikandar, je vous l'ai avoué, favorisée du Dieu des Ames, j'ai le secret de donner l'essor à la mienne : l'hymen qui m'attachera à un Amant que je déteste, ne lui livrera que ma représentation : ma foi, mes vœux, mon Ame enfin, en seront toujours séparés. Cessez de résister au Dieu des Ames, dit le Chef des Bramines en interrompant la Princesse : Brama veut que votre hymen s'achève. A ces mots, il prit la main de la Princesse & celle de Sikandar. Alors le Temple trembla, les voûtes s'ouvrirent, & du sein d'un nuage il sortit quatre Eléphans (1), tels qu'on représente ceux qui soutiennent les quatorze Mondes. Le nuage achevant de se dissiper, la représentation de Mazulhim parut dans un char, & s'animant tout-à-coup : Mourez, dit-elle aux Bramines, & que vos Ames passent pendant mille siècles dans les corps les plus vils. A l'instant tous les Bramines qui avoient trempé dans la conspiration, expirèrent. C'étoit Brama lui-même qui animoit

(1) Les Indiens croyent que les quatorze Mondes sont portés sur une montagne d'or que huit Eléphans soutiennent.

le corps de Mazulhim. Le Dieu dit ensuite : Que le Mandiran s'efface pour jamais de la mémoire des mortels, puisque cette faveur devient un moyen de me trahir. Et toi, continua-t-il en s'adressant à Sikandar, cesse de jouir du rang où je t'avois élevé. Deviens un simple mortel ; & que ton Ame, toujours plus éprise des charmes d'Amassita, soit sans cesse attentive au bonheur inexprimable dont cette Princesse va jouir avec ton rival. Quels que soient tes crimes, tu seras assez puni. Une éternelle jalousie est le plus grand de tous les tourmens. A ces mots, Brama parut au milieu des soixante mille Déesses ; lui-même unit Amassita & Mazulhim. Quel moment pour eux, que celui d'une union désirée si ardemment ! Quels jours heureux ils passèrent ensemble ! On trouve gravé dans les fastes de Malleani : « Amassita & Mazulhim » s'aimèrent comme s'ils avoient été assez heu» reux pour n'avoir que leur Ame ».

LETTRE

*A MADAME DE***.*

J'AI l'honneur, Madame, de vous envoyer, dans un même volume nouvellement imprimé à Londres, deux Ouvrages qui n'ont aucun rapport ensemble. L'un intitulé *Les Ames rivales*, est une histoire tirée de la Religion des *Indiens*, & que j'ai écrite il y a déjà plusieurs années. L'autre est le *Temple de Gnide*, dont je ne suis pas l'Auteur. Comme dans l'Histoire Indienne les personnages & l'intrigue présentent des idées singulières, permettez-moi de joindre ici quelques éclaircissemens sur un Roman si différent de tous les nôtres.

Actuellement, chez les habitans des bords du *Gange*, parmi des hommes livrés aux plaisirs, qui ne combattent point la paresse, on conserve précieusement, au sujet de l'*Ame*, l'opinion absurde qui m'a donné lieu de hasarder les imaginations extravagantes que vous trouverez dans cet Ouvrage.

Quelques *Indiens* croyent de bonne foi que les *Ames* descendent des Astres. Suivant ce principe, les *Ames* du premier ordre sortent du

du Soleil : ce sont les Ames des Rois, des Législateurs, des gens qui ont des talens éminens, & enfin de tous les grands personnages. Les *Ames* du second ordre ne viennent que de la Lune, & ainsi de quelqu'autre Astre par dégradation. Mais de quelqu'ordre que soient les *Ames*, leur destinée dépend d'un des principaux Dieux qu'imaginent les *Indiens*. Ce Dieu s'appelle *Brama*. C'est, selon eux, par l'ordre de *Brama* qu'une *Ame* tombée dans ce monde, passe d'un *Corps* dans un autre, lorsque celui qu'elle anime vient à se détruire. Si cette *Ame* s'est mal comportée dans sa dernière demeure, elle entre dans une autre moins honorable ou plus exposée à des révolutions fâcheuses. Pour donner des exemples, une *Ame*, parce qu'elle anime un *Corps* titré ou environné de richesses, sera, je le suppose, d'un orgueil insupportable : une autre ne s'occupera qu'à dégrader par ses discours toutes les Ames de sa connoissance. Qu'arrivera-t-il ? La première passera sûrement dans une personne d'un état si inférieur, qu'elle se trouvera réduite à respecter tous ceux qu'elle avoit jugés méprisables. La seconde ira habiter une machine si ridicule, qu'on lui rendra avec justice toutes les moqueries dont elle avoit gratuitement accablé

les autres. Ainsi les vices qu'on eut dans l'état précédent, sont l'unique cause du malheur actuel. C'est par cette relation de la vie passée à la vie présente, que les *Indiens* fondent la différence de l'état des hommes qui naissent puissans ou misérables, beaux ou difformes, aimables ou ennuyeux.

Tant que les Ames habitent ce monde, elles sont donc assujetties à gouverner un Corps. Dans cet esclavage, les Ames qui plaisent au Dieu *Brama* obtiennent la liberté de quitter de tems en tems le Corps auquel elles sont alors attachées.

Un des principaux Livres de la Religion des Indiens, contient les fabuleuses aventures des *Ames libres*. Voici une de ces aventures; je la rapporte telle que je l'ai trouvée écrite dans un Recueil de Relations, Ouvrage sérieux & estimé de tout le monde (1). L'aventure que vous allez lire est traduite du texte même.

« Un Prince pria une Déesse, dont le » Temple étoit à l'écart, de lui enseigner le » Mandiran, c'est-à-dire une prière qui a la » force de détacher l'Ame du Corps, & de » l'y faire revenir quand elle le souhaite. Il » obtint la grace qu'il demandoit. Mais par » malheur le domestique qui l'accompagnoit, » & qui demeura à la porte du Temple,

(1) Lettres édifiantes & curieuses.

» entendit le Mandiran, l'apprit par cœur, &
» prit la résolution de s'en servir dans quel-
» que favorable conjoncture.

» Comme ce Prince se fioit entièrement à
» son domestique, il lui fit part de la faveur
» qu'il venoit d'obtenir : mais il se donna
» bien de garde de lui révéler le Mandiran.
» Il arrivoit souvent que le Prince se cachoit
» dans un lieu écarté, d'où il donnoit l'essor
» à son Ame ; mais auparavant il recomman-
» doit à son domestique de garder soigneu-
» sement son Corps jusqu'à ce qu'il fût de
» retour. Il récitoit donc tout bas sa prière,
» & son Ame se dégageoit à l'instant de son
» Corps, voltigeoit çà & là, & revenoit en-
» suite. Un jour que le domestique étoit en
» sentinelle auprès du Corps de son Maître,
» il s'avisa de réciter la même prière, &
» aussi-tôt son Ame étant dégagée de son
» Corps, prit le parti d'entrer dans celui du
» Prince. La première chose que fit ce
» faux Prince, fut de trancher la tête à son
» premier Corps, afin qu'il ne prît point
» fantaisie à son Maître de l'animer. Ainsi
» l'Ame du véritable Prince fut réduite à
» animer le corps d'un Perroquet, avec lequel
» elle retourna dans son Palais ».

Quelques Voyageurs rapportent des fables

du même genre, & qui ne sont pas construites plus ingénieusement que celle-ci. J'ai cru qu'il seroit facile de mieux employer dans un Roman le pouvoir de disposer de son Ame à son gré. C'est dans cette idée que j'ai imaginé des Amans, qui possédant cette liberté d'Ame, s'en servent pour troubler les projets de leurs rivaux. L'assemblage de plusieurs Ames dans un même Corps; la manière d'expliquer, par le secours de ce même assemblage, la cause de certains mouvemens involontaires, tels que les traits de folie, la distraction, la rêverie, & quelques autres; toutes ces suppositions, dis-je, sont de mon invention, si je puis appeler ainsi des idées qui naissent si naturellement de celle que l'histoire précédemment rapportée m'a fournies.

J'aurois donné à ces idées plus d'étendue qu'elles n'en ont dans ma fable, si je n'avois eu que le dessein de construire un Roman singulier. Une autre vue m'a fait imaginer l'espèce de système, par lequel je rends compte des étranges contrariétés qui se passent en nous. J'ai trouvé amusant de pouvoir expliquer de tels effets, en partant d'un principe si chimérique, qu'après m'en être appuyé, je ne puis pas raisonnablement entre-

prendre de le soutenir, même par reconnoissance.

En supposant l'essor des Ames, si l'on joignoit à cette imagination les idées que les *Indiens* se font de l'Amour, il me semble qu'on pourroit, sur un pareil fond, composer des Poëmes dans le genre merveilleux, & qui pourroient être intéressans.

Les *Indiens* conçoivent que la sympathie des cœurs naît de celle que ressentent l'un pour l'autre deux époux qui sont au rang de leurs Dieux. La Déesse qu'ils nomment *Zati* (1), préside sur le cœur des hommes. Le Dieu *Zamadi* (2) son heureux époux, dirige le cœur des femmes; & c'est de leur félicité commune, c'est de l'exemple qu'ils donnent de la véritable tendresse, que le sentiment de l'amour se répand dans l'Univers. Les Amans sont plus ou moins sensibles, selon qu'ils ont reçu une portion plus ou moins grande de l'intelligence qui unit ces deux Divinités.

Regardons seulement par le côté poëtique cette manière de représenter des Déités qui disposent du cœur des mortels. L'idée de deux Amans faits pour se convenir & pour

(1) Ou *Raty*.
(2) Ou *Marmaden*.

s'aimer, n'est-elle pas plus agréablement imaginée, & même plus intéressante, que l'idée d'une mère & d'un fils? Notre *Reine de Cythère*, vaine de sa beauté, inconstante, & ne pouvant avoir des Amans, ou les conserver sans l'aveu de son fils, notre *Vénus* est-elle comparable à celle des *Indiens*, qui n'aime que ce qu'elle doit aimer, qui ne veut être belle que pour ce qu'elle aime, & qu'elle aimera toujours? Comment est-il venu dans l'imagination de nos premiers Poëtes, de partager le charme de plaire & celui d'aimer, entre deux personnages qui n'en peuvent faire usage l'un pour l'autre?

Je n'ai tracé dans ce que vous allez lire, Madame, & vous ne vous en appercevrez que trop bien; je n'ai, dis-je, tracé que l'esquisse du genre d'ouvrage que je propose. J'ai rempli seulement une condition à laquelle tout Roman doit être assujetti. Il n'y a rien dans celui-ci qui ne tende aux bonnes mœurs. Le vice s'y montre avec toute sa laideur, lors même qu'il triomphe. La vertu ne paroît que plus attrayante quand elle est malheureuse; & au dénouement, l'un est puni, & l'autre récompensée. Je suis, &c.

Ce 10 *Janvier* 1739.

DISSERTATION (1).

Qu'on ne peut ni ne doit fixer une Langue vivante.

POSSÉDER une Langue vivante, quand elle est depuis long-tems cultivée, c'est avoir saisi une infinité de principes, qui pour être apperçus dès leur source, demandent & beaucoup d'étendue d'esprit, & l'esprit philosophique; car peu de gens connoissent quel éloge est attaché au titre d'excellent Grammairien. Cependant, avec toutes ces connoissances, un Homme-de-Lettres est incessamment exposé à voir cette même Langue lui échapper à quelques égards; les meilleurs livres vieillir entre ses mains, quant au style; & enfin l'art de rendre les idées toujours mêlé d'incertitudes, parce que d'anciennes règles sont abandonnées, & de nouvelles sont reçues.

Quand une Langue vivante est devenue assez féconde pour servir heureusement à composer des Ouvrages dans tous les genres, il semble que si l'on pouvoit alors la garantir de toute variation, ce seroit la perfectionner,

(1) Lue à l'Académie, dans l'Assemblée publique pour la réception de M. l'Abbé de Saint-Cyr, le 10 Mars 1742.

& en même tems faciliter les progrès de l'esprit. Examinons ces deux objets.

Voyons, en premier lieu, s'il est quelque moyen de fixer en tout, ou du moins en partie, une Langue dépendante à la fois, comme l'est une Langue vivante, du caprice & des règles; de l'ignorance & du savoir; de l'aveu du petit nombre & de l'autorité de la multitude; enfin d'une infinité d'esprits tous divers qui la manient sans cesse. Démêlons ici de quelle manière arrivent les changemens qu'elle éprouve : la connoissance des causes épargne quelquefois la peine inutile de se révolter contre les effets.

Les variations de toute Langue vivante naissent, si je ne me trompe, de deux principes; l'un, la nature de l'esprit en général; l'autre, la nature de la Langue même.

Je regarde comme des changemens dépendans de la nature de notre esprit, les accroissemens & les retranchemens dont une Langue est susceptible par rapport aux idées, c'est-à-dire à la signification & au nombre de mots qui la composent.

Et par les changemens nés de la Langue même, je conçois ceux qui arrivent dans de certaines constructions, dans la prononciation & dans l'orthographe, sans rien changer au sens des mots, ni au sens des phrases.

De ces augmentations, les unes sont d'autant plus secourables pour la composition des Ouvrages d'esprit, qu'elles ne naissent en quelque sorte que du progrès de l'esprit même. A mesure que nous acquérons des lumières, ou que nous embrassons de nouvelles vues, il est naturel que l'art de rendre les pensées s'étende & se perfectionne, soit en produisant des mots qui manquoient à la Langue, tels que *félicité*, *exactitude*, *souveraineté*, *plaisanterie*, *tranquilliser*, & une infinité d'autres; soit en prenant dans une signification plus étendue, ou même nouvelle, certains termes usités. Celui de *misérable*, par exemple, signifie proprement *un homme dans la misère.* Pris dans un sens plus étendu, ce mot veut dire, *mauvais en tout genre*, *un discours misérable*, *une conduite misérable.* Et par une autre extension, *misérable* signifie *déshonoré*, *méprisable* : On dit, *c'est un homme sans honneur*, *c'est un misérable.* Enfin, il est rare qu'une pensée neuve à quelques égards, qu'une vue nouvelle de l'esprit, n'amènent pas une manière d'être exprimées qui leur soit particulière. Plusieurs pensées de la Rochefoucault pourroient, je crois, servir ici d'exemples.



Les connoissances qui ont tour à tour une

certaine vogue, introduisent encore des nouveautés dans la Langue. Que, par exemple, des Poëtes & des Physiciens s'accréditent à un certain point, on verra bientôt passer dans des Ouvrages de tout autre genre, des figures tirées de la poësie & de la physique. C'est de-là qu'on a dit *être dans son automne*, pour dire *être sur le retour de l'âge*; & *être dans son centre*, pour signifier *être dans l'état qui plaît, qui convient davantage*. J'abrége les exemples, pour ne point trop étendre aujourd'hui cette Dissertation.

Mais si une Langue fait des acquisitions propres à l'embellir, elle en fait aussi d'inutiles, & même de nuisibles à sa perfection. Les acquisitions inutiles consistent dans des tours où l'on emploie des mots purement oisifs, & qu'on pourroit retrancher sans que la phrase y perdît rien absolument, comme dans celle-ci : *cet exemple de cruauté alla porter la terreur dans tous les esprits. Alla* est certainement de trop ; *porta la terreur dans tous les esprits*, suffiroit, & même exprimeroit davantage.

Quant aux expressions à la fois inutiles & vicieuses, j'entends certains mots auxquels on attribue, sans aucun besoin, une étendue qu'ils n'ont pas ; & cela pour les substituer, par pur caprice, à des mots usités, & qui

exprimeroient beaucoup mieux ce qu'on a dessein de faire entendre. C'est par un pareil abus, que quelques gens disent dans la conversation, & que même des Auteurs connus par des succès, ont écrit *badiner quelqu'un*, pour dire *le plaisanter*, expression superflue & dénuée de toute finesse.

A rechercher jusque dans leur origine ces extensions vicieuses, on voit que le plus souvent elles naissent de certains principes particuliers à des Auteurs qui ont le talent de se faire lire, ou à des gens accoutumés à plaire dans la conversation. Leur goût pour quelques expressions qui leur ont réussi, les connoissances dont ils se piquent, l'esprit d'imitation mal dirigé, l'amour de la singularité, cette marque certaine de la petitesse de l'esprit, l'état même qu'ils ont embrassé, de tels motifs influent secrétement sur leur langage.

Différentes causes encore nous déterminent sur le choix de nos expressions. De certaines gens, par exemple, aimeront à écrire ou à se faire écouter, quoiqu'ils se sentent une certaine stérilité de pensées. D'autres capables de penser, parce qu'ils ont effectivement de l'esprit, auront malheureusement aussi l'ambition de montrer de l'esprit sans cesse; ils en étaleront jusque dans les choses qui ne

sont bien dites, qu'autant qu'on les dit avec simplicité. Quelle est leur ressource, ou plutôt, le piége où leur amour-propre les fait tomber ? Ils se rejettent sur les mots, ils en détournent, ils en forcent le sens, ou bien ils associent des expressions étonnées, comme l'a dit un Auteur, de se trouver ensemble. Des gens qui ont cette espèce de manie, diront en parlant de choses qui ne leur plaisent pas, *çela ne rime point à mon esprit, à mon goût*, au lieu de dire, *cela n'est point dans mon goût, dans ma façon de penser.* Que gagneront-ils à se permettre de telles affectations ? d'être souvent obscurs & toujours insupportables, à moins qu'ils ne paroissent ridicules.

Réduisons ces différentes sources à deux principales, qui subsisteront sans cesse parmi les hommes. C'est en effet de ce que les uns ont beaucoup d'esprit, & les autres trop peu, ou si l'on veut, de ce qu'ils ne l'ont pas juste, que naissent & naîtront toutes les augmentations favorables ou contraires à la perfection du langage. Les premiers, riches de tout ce que la Langue renferme, sauront, s'il en est besoin, lui prêter ce qui lui manque. Les derniers, peu instruits de son abondance, ou n'ayant pas assez de lumières pour en pro-

fiter, forgeront au hasard des expressions singulières pour n'exprimer que des idées communes. Mais il y a cette différence entre les nouveautés utiles à la Langue, & celles qui la corrompent, que les unes vont toujours en s'accréditant, quelqu'obstacle qu'on leur oppose (& nous en développerons plus loin la raison); au lieu que les autres n'ont jamais, du moins pour le plus grand nombre, qu'un règne de peu de durée; le caprice ou l'amour-propre les produit, le ridicule les accompagne, & le bon sens les fait disparoître.

Quant à ces expressions bannies du langage, après avoir été constamment usitées, la Poësie, préférée pendant un certain tems aux autres productions de l'esprit, a rejetté les mots qui auroient mal sonné dans un vers; & ces mots ayant pris un air suranné, les Ecrivains en prose n'ont plus osé en faire usage.

A l'égard des changemens dont le principe est dans la Langue même, l'expérience nous apprend qu'en parlant notre Langue naturelle, nous cherchons, sans y faire réflexion, des moyens de faciliter non-seulement la prononciation de chaque mot en particulier, mais sur-tout le passage, l'enchaînement d'un mot

à un autre. Il arrive que pour éviter le choc dur de certaines syllabes, ou le retour monotone de quelques sons, ou la répétition d'une syllabe pénible à prononcer, de certaines lettres se retranchent ou s'ajoutent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes. Il est vrai que ces moyens de rendre une Langue plus douce se multiplient moins à mesure qu'elle se forme davantage; mais tant qu'elle est vivante, elle est toujours exposée à quelques changemens de cette espèce, parce que dans ceux qui la parlent, la délicatesse de l'oreille augmente, lorsque la prononciation se perfectionne : c'est un de ces cas où l'abondance amène de nouveaux besoins.

Toute langue vivante est donc par sa nature même, & par celle de notre esprit, sujette à varier sans cesse. Mais n'est-il aucun moyen d'arrêter cette instabilité? Dans une Nation où l'esprit, & l'esprit aimable, est assez généralement répandu (on voit que je parle des Italiens), les Gens de Lettres ont décidé qu'il falloit regarder comme du fond de la Langue, tout ce qui se trouvoit écrit dans ceux de leurs Auteurs qu'ils estiment généralement. Nous avons sans contredit un grand nombre d'excellens Ecrivains François; ne pourrions-nous pas ainsi consacrer leurs Ouvrages? Les ex-

pressions dont ils se sont servis seroient successivement rajeunies, si je puis parler ainsi, dans les Ecrits auxquels ils serviroient de modèle: on adopteroit par la suite toutes les nouveautés qu'un usage constant auroit ajoutées au langage; ainsi on acquerroit toujours, & on ne perdroit jamais. Voilà du moins l'idée que présente cette convention; mais à l'approfondir, elle n'est que d'une utilité apparente, & peut-être à beaucoup d'égards ne pourroit-on pas la suivre. Premièrement, quels Auteurs (je ne parle ici que de ceux qui ont été jugés juridiquement, j'entends par un examen raisonné, impartial, & qui embrasse les beautés de l'Ouvrage comme les défauts), quels Auteurs, dis-je, n'ont pas sacrifié dans plusieurs endroits de leurs Ouvrages l'exactitude grammaticale, pour mettre plus de feu, plus de grace, plus de précision? Il faudroit donc nécessairement, ou laisser subsister des fautes qui se perpétueroient d'autant plus, qu'elles seroient prises pour autant de règles, ou commencer par indiquer dans les Auteurs dignes d'être donnés pour modèles, tout ce qu'on y auroit reconnu de répréhensible. Mais outre que ce seroit dégrader d'un côté le mérite de ces Auteurs (1), tandis qu'on

(1) C'est cet inconvénient, ou plutôt cette injustice, qui m'a

l'éleveroit de l'autre, ne donneroit-on pas lieu de penser qu'aucun Auteur n'est à portée d'écrire la Langue dans toute sa pureté, quand il n'est conduit par d'autres guides que les règles mêmes ? Opinion fausse, & qui réduiroit cet Art à l'imitation servile des Auteurs accrédités.

En second lieu, si dans les Auteurs ainsi distingués, la Langue, comme on le reconnoîtroit sans doute par la suite, n'étoit pas comprise dans toute son étendue actuelle, & que ce qui manqueroit à cette étendue se trouvât dans des Ecrivains sans autorité, de quel droit employeroit-on ces supplémens, dont le nombre seroit vraisemblablement considérable! Ne seroit-ce point là de nouveaux sujets d'incertitude & d'erreurs ? Et s'il en restoit encore dans la Langue, que serviroit-il d'avoir cherché à la fixer ?

Encore un autre obstacle bien plus considérable, pourroit-on empêcher que tous les

empêché de rapporter ici des fautes de langage qu'on trouve dans plusieurs bons Ecrivains du siècle passé, & dans quelques-uns de ce siècle-ci : défauts qui devroient disparoître au milieu des beautés dont ils sont environnés, s'ils étoient jugés équitablement. Mais on sait que la critique & la louange ne s'accréditent pas également ; l'une s'étend, pour ainsi dire, dans l'imagination des Lecteurs, de manière qu'elle n'y laisse guère de place pour l'autre.

mots

mots employés dans les Livres classiques, ne vinssent à vieillir, ou ne reçussent quelque signification détournée ou nouvelle? Nous voyons dans de bons Ecrivains du siècle passé, des expressions qui sont encore dans la Langue, mais auxquelles on a attaché depuis une idée ou plus étendue, ou trop familière, ou même licencieuse. Pour donner un exemple, *finesse* n'a signifié d'abord qu'*artifice*, *subtilité*, *sorte de prudence*: ce mot a acquis la signification de *délicatesse*, de *perfection*. On dit *finesse d'esprit*, *finesse de l'art*. Le terme de *face* pour dire *visage*, n'est presque plus d'usage dans le style noble. Quant à des expressions devenues licencieuses, il ne faut que se rappeler quatre vers d'un Poëte dont les Ouvrages seront immortels à tout autre égard.

Dis-moi donc, lorsqu'Othon s'est offert à Camille,
A-t-il été contraint? A-t-elle été facile? &c.

L'autorité des Auteurs classiques auroit-elle assez d'empire sur les esprits pour empêcher de pareils changemens? Elle suffiroit sans doute, si la destinée des mots ne dépendoit pas originairement d'une loi qui assujettît les Ecrivains mêmes; loi absolue, dès qu'elle s'est constamment manifestée, en un mot de l'usage.

Qu'est-ce que l'usage par rapport aux varia-

tions d'une Langue? A ne le définir que selon l'idée vague qu'on s'en forme communément, ce seroit une espèce d'énigme qui ressembleroit assez à un portrait des modes au sujet des ajustemens: on diroit que c'est une loi fondée sur le caprice, & qui n'existe qu'autant qu'elle est suivie; une sorte d'habitude dont l'objet est variable; un accord qui établit, rejette, reprend, abandonne ce qu'il a déjà élevé, avilit ce qu'il va consacrer pour le condamner ensuite; enfin une bienséance qui ne fait pas autant d'honneur à suivre, qu'elle donne de ridicule à s'y refuser. On sait au sujet de la tyrannie de l'usage, ce qu'éprouva la célèbre Madame de Grignan: après avoir passé quelques années en Province, elle revint à la Cour; son langage alors n'y réussit pas mieux que sa manière de se mettre; elle y parut gothique.

Mais l'usage bien examiné, n'est pas une convention aussi arbitraire qu'elle semble: l'usage (c'est de M. de Fontenelle (1) que j'emprunte cette analyse) est l'effet d'une métaphysique fort subtile, ignorée du plus grand nombre de ceux qui la suivent, & qui cepen-

(1) Discours prononcé à l'Académie le jour de la Saint-Louis 1741.

dans leur fait adopter dans la manière de rendre les idées, ce qui est le plus conforme aux idées naturelles de la plus grande partie des esprits.

Voilà donc les principes de l'usage. Examinons à présent par quelles voies l'usage s'établit. Nous en trouverons deux, les livres & la conversation.

La Langue, suivant ce que remarque M. Loke, est divisée en deux parties bien inégales & bien différemment soumises aux règles. L'une de peu d'étendue, parce qu'elle appartient à la vraie Philosophie, renferme les mots qui donnent des notions précises des choses, & qui expriment des vérités par des propositions générales. Nous remarquerons que c'est dans les livres que cette portion de la Langue se forme, ainsi que les expressions, les figures qui sont réservées à la Poësie & la haute Eloquence.

La seconde partie de la Langue consiste à exprimer ses pensées de manière qu'on se fasse clairement & généralement entendre : c'est ce qu'on appelle la Langue commune. Or cette langue commune, par qui est-elle sans cesse maniée ? par les gens du monde. Et c'est, si l'on y prend garde, dans l'usage qu'ils en font, que certains termes reçoivent & conservent des pro-

priétés plus étendues, plus fines, plus ingénieuses, ou de nature quelquefois à ne devoir pas être employées : c'est-là presque toujours que le langage ordinaire acquiert ces graces & cette décence que la politesse de l'esprit sait seule lui donner. Il est vrai que toutes les nouveautés de ce genre ne sont réellement du corps de la Langue, que quand des Ecrivains estimés les ont adoptées. Mais est-il au choix des Ecrivains de s'en tenir au premier sens qu'avoient ces termes, & de continuer à se servir des expressions qui ont été bannies? Non, sans doute. Il y a sur-tout, dans la Langue françoise, plusieurs sortes d'écrits dont le mérite dépend en grande partie de la diction, & cette diction tient, à beaucoup d'égards, au langage que parlent les gens du monde : tels sont les Comédies, & particulièrement les Comédies en prose, les Lettres, de certains Traités de morale qui renferment des peintures du siècle, quelques Ouvrages philosophiques mis en dialogues, l'Histoire, quand elle a pour objet le siècle où nous vivons. Or si dans ces mêmes Ouvrages les gens qui parlent bien (& dans ce siècle-ci le nombre en est considérable) trouvent des termes qui ayent pris dans leur idée une signification nouvelle, un air d'ancienneté, de fami-

liarité, d'indécence, ils ne pourront les supporter; & leur critique, ou seulement leur peu d'empressement d'avoir de tels Ecrits, qu'ils auront condamnés le plus souvent sur la foi d'autrui, forcera les Auteurs de s'assujettir à l'usage nouvellement établi, quand même il seroit contraire aux règles. Car soyons de bonne foi, quelque dédommagement qu'on trouve intérieurement à pouvoir se dire qu'on méritoit de réussir, on ne se détache que malgré soi du plaisir de plaire.

Mais supposons-la établie & constamment gardée, cette convention que nous pourrions faire à l'exemple des Italiens, seroit-elle favorable au progrès de l'esprit? Doit-on accoutumer les jeunes gens à regarder comme toujours préférables la manière de s'exprimer, la sorte d'élégance ou de simplicité des Auteurs qui méritent l'estime de leur siècle? Des expressions transportées méthodiquement, scrupuleusement d'un esprit dans un autre, sont bien sujettes à dégénérer. Il en est souvent de l'imitation au sujet de l'esprit, comme de certaines adoptions qui regardent la figure. Que quelqu'un naturellement dénué de graces, s'étudie à imiter le maintien & les actions d'une de ces personnes heureuses qui n'ont qu'à se montrer pour plaire,

parvient-il enfin à saisir, à s'approprier ce qu'il cherche? Non, il trouve seulement le plus sûr moyen de faire mieux sentir ce qui lui manque: & pour revenir à l'importance des méthodes, il est certain que l'habitude de penser par imitation doit presque toujours éteindre le génie.

Mais par quel moyen décider les doutes que font naître les variations perpétuelles d'une Langue vivante? Par l'observation assidue de ces mêmes changemens, afin de ne pas confondre ceux qui n'ont qu'une vogue passagère avec ceux que la Langue reçoit réellement. C'est par cette seule étude qu'on peut rendre compte, dans de certains intervalles de tems, de l'état actuel de la Langue; éclairer par conséquent les Ecrivains qui doutent, & confirmer dans leur opinion ceux qui sont instruits: c'est alors leur donner lieu de faire usage de leur esprit, & non les assujettir à n'employer que celui des autres. Rien de si indispensable, sans doute, par rapport à une Langue morte, que des Auteurs proposés pour modèles; tout le secret de la Langue (si cette expression m'est permise) réside en eux: mais le génie d'une Langue vivante est répandu dans tous les esprits qui savent penser, & qui la cultivent. Des principes & l'usage: voilà

les guides nécessaires à l'imagination. Toute méthode qui l'asserviroit sans cesse, ne pourroit que la glacer; à force de la régler, on finiroit par la détruire. Il résulte donc qu'en renfermant la Langue dans de certaines bornes, on en donneroit en même tems à l'esprit.

LETTRE A M. ASTRUC,

Médecin-Consultant du Roi, & Professeur en Médecine au College Royal.

MONSIEUR,

COMME vous possédez éminemment l'historique, ainsi que la science de la Médecine, vous pourrez vraisemblablement m'éclairer sur l'origine de deux prétendus secrets employés, il y a peu d'années, en différens endroits de l'Europe. Ils furent annoncés comme des spécifiques propres à guérir toutes sortes de maladies, & qui avoient échappé jusqu'alors à la connoissance des Médecins. Comme la plupart de ces nouvelles découvertes ne sont ordinairement que d'anciens remèdes déguisés, & devenus souvent très-dangereux, ainsi que vous le remarquez très-

judicieusement dans l'excellent livre que vous avez donné au public en 1736 (1), agréez que je vous fasse part de mes observations sur les deux secrets dont je parle ; elles ont un objet d'utilité.

Vous savez combien le Public se porte naturellement à accréditer ces sortes de gens appelés communément *Empyriques*. Rien de si rare que d'avoir foi à la Médecine, pratiquée par des hommes qui joignent aux principes de cette science, & aux lumières de l'esprit, l'habitude de traiter toutes sortes de maladies. Rien de si commun qu'une prévention aveugle en faveur d'un homme inconnu, dénué de bon sens le plus souvent, & qui n'annonce son savoir en Médecine, qu'en assurant bien qu'il n'est pas Médecin, & qu'il fait des cures merveilleuses. Telle est la raison du vulgaire, on l'aveugle par les moyens même qui devroient servir à l'éclairer ; mais c'est aux gens sensés, & qui aiment le bien de la société, à démasquer de pareilles tromperies.

Il parut, en 1711, une Dissertation (2),

(1) *De Morbis Venereis.* Cet Ouvrage vient d'être traduit en françois, en trois vol. in-12. A Paris, chez Guillaume Cavelier, rue S. Jacques, près la fontaine S. Severin, au Lys d'or. 1740.

(2) Elle est intitulée : *Courte explication du Secret de M. R.*

dont l'objet étoit d'établir, que par le moyen d'une poudre sympathique qui fait suer, on guérit toutes les maladies. La manière dont on employoit cette poudre, avoit quelque chose de merveilleux, qui, comme vous le croyez bien, ne servit pas peu à la mettre à la mode. Le Médecin se tenoit à un quart de lieue environ du malade, prétendant que dans cet éloignement, ainsi que dans une distance plus rapprochée, sa poudre produisoit son effet; c'est-à-dire, qu'elle causoit au malade des sueurs très-considérables. Plusieurs malades suèrent effectivement, & vous n'en serez pas étonné, quand vous aurez l'artifice grossier dont ce procédé surprenant étoit accompagné. Pour être pleinement instruit de cette fausse pratique, je me suis mis en expérience, si je puis m'exprimer ainsi, entre les mains de celui qui employoit cette poudre; j'y suis resté aussi long-tems qu'il l'a voulu; ainsi je ne vous dirai rien que je n'aye approfondi par moi-même.

Pour suivre l'ordre des choses, je vais exposer sommairement ce que contient la Dissertation, par rapport aux vertus & à l'usage

---

qui fait suer par la poudre sympathique. Elle a été réimprimée à Leipsik, chez Simon Rein. 1711.

de cette poudre. 1°. Une espèce d'exorde où l'Auteur assure que la matière est composée d'atomes de différentes formes. « Ces atomes » sont emportés par une matière subtile, qui » entraîne avec elle les plus subtiles parcelles » de chaque corps ». C'est par-là, selon l'Auteur, qu'à 25 milles de *Ceilan*, on est frappé de l'odeur des *Caneliers*, qui sont abondans dans cette Isle, &c. Ce raisonnement & des preuves de cette nature mènent l'Auteur à conclure, « que sa poudre sympathique, jettée » dans de l'urine d'un malade, met en mouvement des particules ou atomes, qui sortant de cette urine, reviennent jusqu'au » malade, & se saisissent dans sa personne » d'autres parcelles qui leur sont homogènes, » & qu'elles entraînent, emportant ainsi ce » qu'il y a de mauvaises humeurs dans le » corps, sans faire le moindre tort au sang » pur ». Cette Dissertation, qui dans son entier tient beaucoup des raisonnemens du *Médecin malgré lui*, n'a pas laissé, comme je l'ai dit précédemment, d'engager un grand nombre de gens, dans différens endroits de l'Europe, à se livrer à cette opération.

Je reviens à ce qui m'est arrivé avec une personne qui employoit publiquement ce secret. Son premier soin, plusieurs jours avant

de me faire éprouver la vertu de sa poudre, fut de m'entretenir de l'extrême danger qu'il y a d'être surpris par le froid quand la poudre commence à produire son effet. Pour plus de précaution, il faut, me disoit-il, se couvrir beaucoup, avant même que la sueur soit bien déclarée. Cette observation me fut encore répétée le jour où il commença de faire usage de sa merveilleuse poudre à mon intention. Il me fit tenir dans mon lit, & emportant une bouteille de mon urine, il s'en alla chez lui, m'assurant qu'à peine y seroit-il arrivé, qu'il feroit agir sa poudre, & qu'aussitôt je suerois considérablement. Sa promesse fut sans effet, je ne suai point: on répéta la même opération le lendemain, & je ne suai point; il est vrai que je n'avois eu que ma couverture ordinaire. L'homme au secret, fort étonné, me proposa de rapprocher de moi sa poudre pendant l'opération. Il établit un fourneau au pied de mon lit, & mit sur le feu même quantité de mon urine, dans laquelle il avoit jetté de sa poudre. Au bout d'un demi-quart-d'heure, il m'assura, sans s'être approché de moi, que je commençois à suer, & qu'il étoit indispensable qu'on me mît une couverture de plus, sans quoi, si la sueur rentroit, il ne s'agissoit pas moins que de deve-

nir totalement paralytique. Je refusai cette couverture, & après bien des raisonnemens sur la sécurité où mon homme étoit concernant l'effet de sa poudre, il fut cependant constaté que je n'avois pas eu la moindre moiteur. Trois jours de suite l'opération fut recommencée, & mille fois on me proposa une couverture de plus & du thé; c'étoit au mois de septembre: je refusai toujours. Enfin l'Empyrique fut obligé d'avouer que son secret n'avoit rien produit, & il m'assura qu'il en étoit bien aise par rapport à moi. Il avoit remarqué, que lorsqu'on résistoit à l'effet de sa poudre, c'étoit une marque qu'on vivroit cent ans. Il me quitta, enchanté de ce que j'avois un si bon tempérament.

Vous voyez, Monsieur, en quoi consistoit la charlatanerie. On commençoit par persuader le malade de la vérité du systême; on lui insinuoit ensuite la frayeur d'être surpris par la sueur, n'étant pas assez couvert; & une couverture de plus faisoit le reste. Toutes ces précautions ont souvent eu leur effet. Avant de chercher à démasquer, par ma propre expérience, ce prétendu médecin, je l'avois suivi chez plusieurs de ses Malades, que j'avois vu suer effectivement. J'avois même remarqué, que dès que le malade avoit éprouvé

deux ou trois jours de suite la sueur, elle recommençoit périodiquement les joûrs suivans, sans le secours des couvertures ni du thé. J'ai vu quelques personnes malades de langueur, qui ont cru être soulagées par cette comédie; j'en ai vu d'autres en mourir, parce qu'elles abandonnoient, pour être traitées ainsi, les secours qui auroient pu leur conserver la vie.

Le second secret dont je veux parler, est d'un genre plus singulier encore: il porte sur un systême qui naturellement ne devoit paroître qu'une plaisanterie, & c'est vraisemblablement tout ce que l'Auteur s'en étoit promis. Malgré cela, mille gens se sont opiniâtrés à le regarder comme une découverte sérieuse & importante.

Ce systême est expliqué dans deux brochures (1) qui ne vous ont pas sans doute échappé: je n'en rappelle ici des détails que pour en donner une idée à ceux qui n'en ont point eu connoissance. Un Médecin Anglois expose que toutes nos maladies sont causées par des *insectes* qui se forment dans notre sang. Il a découvert par le moyen d'un bon microscope quatre-vingt-onze espèces de ces sortes d'insectes, qu'il nomme chacune

(1) Elles sont intitulées: *Systême d'un Médecin Anglois sur la cause de toutes les maladies, &c.*

d'un nom analogue à celui de la maladie dont elle est cause ; tel que *Courdeventriste*, *Migrainiste*, &c. Il a soin sur-tout de faire remarquer les insectes qui gâtent un joli visage, comme les *Couperosistes* : il en nomme d'autres encore non moins haïssables (1).

Il a découvert aussi quatre-vingt-onze sortes d'autres insectes, dont la propriété est de détruire ceux qui causent les maladies, de même que les loups détruisent les moutons, les chats les souris, les brochets les carpes, &c. Et ces animaux secourables se trouvent, continue le Médecin Anglois, dans des plantes, dans des minéraux auxquels il donne des noms imaginaires, pour se réserver cette partie de son secret, c'est-à-dire le vrai nom de ces plantes & de ces minéraux.

Toute cette grande découverte portoit donc sur la bonté extraordinaire d'un microscope, dont voici l'usage. C'étoit une espèce de tour de gobelet, ainsi qu'on l'a reconnu en Angleterre. Ce microscope avoit trois branches qui formoient à peu près la figure d'un Z. Il y avoit un objectif dans la première branche, & un autre objectif dans la troisième. Ce dernier étoit purement inutile, ou ne servoit du

(1) Les Fleuristes blancs.

moins qu'à faire illusion aux malades. On leur faisoit d'abord ouvrir la veine, on en tiroit environ une demi-palette de sang. Cela fait, le Médecin Anglois se retiroit dans un cabinet, afin de mettre, disoit-il, son microscope en état de grossir je ne sais combien de millions de fois plus que ne font les autres. Il revenoit bientôt, & prenant de la lymphe de votre sang, il plaçoit cette lymphe sur l'objectif de la troisième branche, & tout de suite il vous faisoit considérer dans le microscope des animaux qu'il assuroit être dans votre sang. C'étoit la même opération pour les animaux nés, selon lui, dans des plantes ou dans des minéraux.

Voici en quoi consistoit l'illusion. L'objectif de la première branche étoit le seul qui répondît à la lentille: sur cet objectif le Médecin Anglois mettoit, lorsqu'il se retiroit à part, une goutte de quelqu'une de ces infusions connues (1), où il naît au bout de quelques jours des animaux. Le malade qui ignoroit cette première opération, ne doutoit pas que ce ne fût son sang qui contînt les animaux qu'il voyoit. Cette expérience faite, l'Anglois vous montroit des infusions où vi-

(1) Dans les infusions d'érable, de foin & autres.

voient, disoit-il, les aimaux ennemis de ceux qui étoient dans votre sang, & qui pouvoient les détruire sans faire grace à un seul. Il mettoit devant vous une goutte de ces infusions sur le même objectif où il avoit coulé de votre sang. A l'instant il vous faisoit voir dans le microscope différens animaux en mouvement; c'étoit, selon lui, un combat violent entre les insectes dangereux & les insectes salutaires. Enfin les gouttes d'infusion séchées, les animaux paroissoient morts, & le malade observoit avec un extrême contentement l'armée ennemie sans mouvement: il est vrai que ses défenseurs étoient morts aussi; mais enfin ils avoient détruit les mutins. Dans ce préjugé on emportoit des fioles remplies de ces infusions, qui étant avalées, devoient produire dans la personne le même effet que dans le microscope.

Tout ce manège fut enfin découvert. M. de la Condamine vint à titre de malade consulter le Médecin. Il subit d'abord la saignée nécessaire, & se prêta avec un air de confiance à tout le reste. Le faux malade, lorsqu'il tint le microscope entre ses mains, tira adroitement l'objectif de la troisième branche; c'étoit sur celui-là qu'on avoit mis son sang. L'objectif ainsi déplacé, l'observateur ne devoit plus rien

voir

voir dans le microscope; cependant les animaux y paroissoient toujours. Il jugea qu'il restoit un autre objectif: effectivement il trouva dans la première branche le seul objectif qui répondît à la lentille; l'objectif sur lequel on mettoit le sang étant, comme je l'ai dit, entièrement superflu.

Ne pensez-vous pas, Monsieur, qu'il seroit à souhaiter qu'on fît au sujet de ces prétendus secrets, des espèces de tables qu'on remettroit de tems en tems sous les yeux du Public, & qui l'instruiroient des différentes apparitions de ces faux remèdes, & de la juste réprobation dont leur vogue est bientôt suivie? On sait bien qu'on ne guérira pas le commun des hommes du penchant à être dupe du merveilleux; mais on pourroit le prévenir sur de certaines erreurs qui se reproduisent de tems en tems: il lui en faudroit de nouvelles pour être trompé, & par-là il le seroit bien moins souvent. Je suis, &c.

RÉFLEXIONS SUR QUELQUES OUVRAGES FAUSSEMENT APPELÉS

OUVRAGES D'IMAGINATION (1).

PAR quelle prévention de certains Ecrits sont-ils communément regardés comme des fruits d'une belle imagination ? Qu'on les examine ces Ecrits si favorablement jugés ; on s'apperçoit, & il est bien aisé de s'en convaincre, qu'ils sont en eux-mêmes plus dénués d'imagination, que beaucoup d'autres Ouvrages qui semblent n'avoir aucun rapport avec cette partie de l'esprit, & qui cependant ne peuvent se passer de son secours.

Avant que de m'expliquer davantage, je dois pour un moment demander grace à un grand nombre de Lecteurs, dont la plupart ont beaucoup d'esprit, & qui aiment par préférence ces écrits que j'accuse de mériter si mal le beau nom dont on les honore. Je vais parler avec bien peu d'éloges des *Romans* qui

(1) Cette Dissertation a été lue à l'Académie, à l'Assemblée publique du jour de la S. Louis 1741.

ne sont fondés que sur le *merveilleux & le surnaturel*, des *Voyages imaginaires*, & enfin des *Contes de Fées & d'Enchanteurs*. Non assurément que je prétende conclure qu'on doit mépriser des compositions dignes d'amuser même les gens de goût ; elles ont un prix dès qu'elles remplissent leur objet : le mien est uniquement d'indiquer le rang qui leur appartient parmi les Ouvrages d'esprit. Il me suffira, dans cette vue, d'approfondir ce qu'il en coûte à l'esprit pour saisir ces sortes de matières & les mettre en œuvre : je le suivrai dans ses démarches qu'on apperçoit sans peine ; & l'on verra qu'il agit toujours avec succès, sans que l'imagination le secoure, & sans qu'il ait jamais besoin d'elle. On conçoit sans doute que j'entends ici par imagination ce qu'on appelle *Invention*, *Génie*, *Idées neuves*, ou du moins rendues d'une manière *originale*.

Si nous recherchons les sources où l'on peut puiser toutes sortes de Contes & d'Histoires fabuleuses, nous allons trouver qu'elles se réduisent à quatre ; que ces sources se présentent à presque tout le monde, & que l'une d'elles peut fournir à l'Auteur le moins abondant en tout autre genre, de quoi écrire toute sa vie, & accumuler volumes sur volumes.

La première est un simple renversement des principes ou des usages communs à toutes, ou du moins à presque toutes les Nations: un déplacement fait sans aucun fondement, de quelques propriétés reconnues dans de certains êtres, & qu'on attribue à d'autres êtres à qui la nature a refusé de tels avantages: deux moyens qui ne supposent aucune invention dans l'esprit, & qui ont suffi pour composer presque tous les Voyages imaginaires qu'on lit avec quelque plaisir. C'est de-là que naissent ces descriptions de pays où l'on représente les femmes ayant l'empire sur les hommes, où elles sont Magistrats, Généraux d'armées, où débarrassées des bienséances qui leur sont prescrites par-tout ailleurs, elles se montrent hardies, entreprenantes avec les hommes, & indiscrettes quand elles ont réussi dans leurs entreprises: tandis que les hommes au contraire assujettis, timides, modestes ou dissimulés, se plaignent qu'on leur manque de respect, quand une femme qui n'a pas le don de leur plaire leur fait une déclaration d'amour. C'est sur un pareil renversement d'idées que porte toute l'économie de cette République, où sous le nom d'*Houynhnhnis* (1),

(1) Voyages de Gulliver.

les chevaux ont la raison des hommes, & les hommes l'instinct des chevaux. La théorie qui sert à composer des fables aussi froides, se découvre d'elle-même. Il en est, ce me semble, de l'espèce d'imagination propre à forger de tels contrastes, comme du caractère d'esprit de ces gens qui pour briller ne savent que prendre le contre-pied de tout ce qu'on avance; ils croyent raisonner, & ils ne font que contredire.

Les sujets que présente la seconde source, exercent un peu plus l'esprit, c'est de mettre un ou plusieurs personnages dans quelques situations extraordinaires & embarrassantes. Tel est, dans les Contes Persans, ce Prince qui reste constamment quarante jours sans parler, quoiqu'il ait de fortes raisons de rompre le silence. Tel est Robinson dans son Isle déserte. Arrêtons-nous à ce dernier exemple.

Robinson, seul habitant d'un désert, est sans doute un objet intéressant. Mais faut-il de l'imagination pour concevoir un naufrage, & un voyageur jetté dans une Isle inhabitée? On voit naître au premier coup-d'œil mille événemens que cette situation amène. Je crois pouvoir proposer à ce sujet une espèce de problême; il sera facile à résoudre. Si parmi

les, personnes qui pensent différemment de moi sur les Ouvrages dont il est ici question, il s'en trouve quelqu'une qui soit bien convaincue de n'avoir point du tout d'imagination, qu'elle donne une heure seulement à penser & à écrire ce qu'on peut faire d'un Robinson ; je lui suis garant que sans rien dérober au Roman Anglois, elle en composera un qui plaira aux amateurs des Ouvrages de ce genre.

La troisième source n'est que l'art d'étendre ou de réduire la forme de certains êtres : on voit que je parle des *grands hommes* & des *petits hommes de Gulliver*. J'avouerai qu'un Ouvrage dont toute l'invention consiste à me montrer des hommes plus que *Géants*, ou moindres que *Pigmées*, me paroît commencer & finir à la première page ; tout le reste n'est que redite. Je conçois qu'un homme d'esprit, comme l'Auteur de Gulliver, au lieu de considérer de certains objets tels qu'ils se présentent naturellement, ait la curiosité de les observer avec une lunette, tantôt par le côté qui grossit, & tantôt par celui qui diminue ; mais avec toute cette recherche, s'il ne me fait voir, dans ces mêmes objets, que ce que j'y découvre sans autre secours que celui de mes yeux, je ne saurois regarder

comme un trait de génie l'idée qu'il a eue de recourir gratuitement à la lunette, & encore moins de s'en être servi par les deux côtés.

Nous en sommes à la quatrième source; c'est d'employer les Génies, les Fées, &c. carrière d'autant plus étendue, que toutes les routes que j'ai déjà tracées viennent s'y rendre. Dispose-t-on d'une puissance surnaturelle, c'est alors qu'il n'est presque pas besoin de penser pour se trouver une infinité de ces mêmes vues qu'on appelle des imaginations, & qui ne tiennent rien de l'imagination telle que je la conçois. Oui, sans la moindre idée des sciences, sans les premiers principes du raisonnement, je dirois volontiers, même sans aucun esprit, nous allons tout connoître, tout expliquer; nous serons à notre gré Créateurs, Philosophes; nous serons enfin tout ce que nous voudrons être, & tout cela parce que nous serons dispensés de faire un plan & de mettre aucune liaison entre les parties de notre Fable, ou du moins parce que les enchaînemens que nous employerons seront purement arbitraires.

Pour nous en convaincre, essayons de composer un Conte de Fée, une Histoire fabuleuse: toutes les idées qui s'offriront seront

convenables, pourvu qu'elles soient le plus souvent hors du sens commun; & pour mieux prouver combien une pareille tâche est aisée à remplir, nous prendrons la nôtre dans la classe où les sujets exigent une sorte de plan: notre Fable, sans être longue, tiendra à la fois du Conte & du Roman. Commençons.

Deux Princesses.... Elles seront charmantes sans doute, & elles n'auront jamais que quinze ans, tout cela dépend de nous: ces Princesses, & c'est ici que le merveilleux commence, sont *Jumelles*, & se ressemblent parfaitement. Il ne tiendroit qu'à nous de fonder sur cette ressemblance un beau Roman, sans même rien emprunter des Amphytrions, ni des Menecmes; mais il nous sera du moins aussi commode de donner à nos deux sœurs un attribut plus extraordinaire: en voici un qui fournira peut-être encore plus que le premier; il aura même l'air d'*invention*, quoiqu'au fond ce ne soit qu'une idée détournée. Nos Princesses sont nées avec une sorte de *chaîne* qui les unit de manière qu'elles ne peuvent jamais être éloignées l'une de l'autre que de six pieds ou environ; car nous ne permettrons pas que cette chaîne soit plus longue, & sur-tout elle ne pourra être rompue sans qu'il en coûte la vie à nos deux Héroïnes. Les voilà donc destinées à vivre toujours en présence l'une de l'autre;

mais leur caractère se convient ou ne se convient pas, car nous avons le choix; décidons au hasard.... Elles s'aiment, & si tendrement, que la nécessité de ne se quitter jamais, loin d'être pour elles une contrainte, fait le charme de leur vie. Ce bonheur cependant & cette union seront troublés, il le faut bien; & quelle sera la cause de ce trouble? L'amour sans doute. Elles deviennent rivales, & tout de suite jalouses : situation qui fait appercevoir une foule d'événemens. Chacune ne voit jamais son *Amant*, qu'elle n'ait sa rivale pour confidente de ses secrets, & pour témoin de ses démarches. Ainsi celle qui est aimée afflige sans cesse celle qui ne l'est pas, & ne peut goûter paisiblement ni les sentimens de l'amour, ni ceux de l'amitié. Nous n'aurons pas manqué de la faire subsister cette amitié en dépit du plus violent amour. Mais comment rendre l'une des deux sœurs heureuses? *Ismène* (c'est celle qui est préférée) ne sauroit se résoudre à épouser son Amant; elle ne cesseroit de tourmenter une sœur qu'elle aime, & qui n'auroit pour état, pour occupation, que d'être spectatrice perpétuelle du bonheur de sa rivale. D'un autre côté, *Zélindor* (nommons ainsi l'Amant), Zélindor ne les épousera pas toutes deux; ce seroit n'aimer ni l'une, ni l'autre: & de plus, nous leur

aurons inspiré pour lui une tendresse délicate qui n'admet aucun partage. Quel dénouement à cela ? Nous en trouvons mille. Un *Génie* survient ; il tombe amoureux d'une des deux Princesses, & c'est précisément de celle qui jusqu'alors aimoit sans être aimée. Que fait-il ? Il prend si parfaitement la ressemblance de *Zélindor*, que le cœur de la Princesse s'y trompe : les sentimens qu'elle avoit pour l'Amant de sa sœur tournent en faveur du Génie ; & comme il nous est aisé de remédier à tout (car il nous reste encore un inconvénient à sauver), nous allons trouver le moyen d'empêcher que cette chaîne, qui force les deux Princesses à n'être jamais éloignées l'une de l'autre, ne leur cause plus aucune contrainte. Le Génie parle, un Palais s'élève, dont les murailles sont formées d'une *Gaze* bleue & or, au travers de laquelle on ne voit rien, on n'entend rien : cependant la chaîne des Princesses traverse quand bon leur semble cette *Gaze*, sans jamais la rompre : ainsi toutes deux se trouvent, quand il leur plaît, dans un appartement séparé, & elles y sont tranquilles comme si elles étoient à cent lieues l'une de l'autre ; chacune épouse ce qu'elle aime, & nous voilà hors d'intrigue ; nous voilà lus & regardés peut-être par la plupart de nos Lecteurs, comme des Ecrivains très-

précieux à la société. Mais, rendons-nous justice, la chaîne qui assujettit nos Princesses étant trouvée (& on sait combien il est aisé de moissonner dans le pays des chimères), y a-t-il dans le monde quelqu'un d'assez borné pour ne pas tirer parti de semblables merveilles, de manière à se faire lire ? Il ne s'agit que de ne pas ressembler à la nature, & il est sans doute beaucoup plus aisé de la défigurer que de la bien peindre.

Mais quoi, n'est-il point de Contes, de Romans merveilleux, ni d'Histoires fabuleuses où l'on reconnoisse les richesses, les beautés, les graces de l'imagination ? Il en est sans doute, & voici ce qui les distingue de ceux qui portent faussement ce nom : c'est lorsqu'indépendamment du merveilleux & du surnaturel dont on peut faire usage pour orner une Fable, un Roman, une Histoire, chacun de ces Ouvrages se trouve avoir un sujet dont le choix est ingénieux, un plan dont toutes les parties qui marquent de l'invention, tendent également à mettre dans un beau jour une ou plusieurs vérités propres à former les mœurs, ou à éclairer l'esprit en l'amusant.

Parmi les Romans du premier genre, nous avons celui que l'illustre M. de Fénélon a composé pour l'éducation de M. le Duc de Bourgogne. Nous avons encore en assez grand

nombre les Contes & les Fables faites par ce digne Prélat dans le même esprit : Ouvrages vraiment ingénieux, où les fictions, ornées de tout ce qui peut les rendre plus piquantes, ne sont employées que pour faire connoître & accréditer des vérités : leçons d'autant plus heureusement présentées, qu'elles laissent toujours dans l'esprit de ceux qu'elles instruisent, quelques-unes des graces dont l'art de l'Auteur a su les embellir. Eh ! quel plus digne usage de l'art ? En même tems que le cœur reçoit des impressions de vertu, l'esprit en devient plus aimable.

Entre les Contes du second genre, on distingue ceux de Madame de Mura ; par exemple, le Conte intitulé, *le Palais de la vengeance.* Tels sont encore des Contes qui ont paru depuis quelques années. Si ce ne sont que des fictions purement amusantes, du moins elles sont si bien enchaînées, elles servent si heureusement à développer le cœur humain, qu'en faisant disparoître le surnaturel, il resteroit encore un Roman très-bien composé.

On me dira peut-être : mais ces conditions que vous demandez pour la construction d'un Conte, regardent également les autres Ouvrages d'esprit. Ces conditions remplies, pourra-t-on dire que tout Ouvrage est un

Ouvrage d'imagination ? N'y a-t-il pas de certains Ouvrages où il entre plus d'imagination que dans d'autres ? Je répondrai, que de telles recherches sont la matière d'une autre Dissertation. Dans celle-ci, j'ai eu seulement en vue les Ouvrages auxquels l'imagination ne contribue en rien, & non pas ceux qui ne peuvent se passer d'elle.

Le sujet que je traite exigeroit qu'avant de finir, j'examinasse encore quel est dans notre esprit ce penchant si ordinaire à se livrer au merveilleux, & à s'éloigner du naturel ; mais cet amour que les hommes de tous les tems ont eu pour les fictions, plus j'ai cherché à le considérer dans son principe, & moins j'ai osé rendre compte ici de mes observations. Toute cette analyse se lit dans un des Ouvrages de l'illustre Académicien qui préside à cette Assemblée (1) : c'est dans son Traité de l'origine des Fables. Et quand on réfléchit sur une matière délicate, après qu'elle a passé par de telles mains, on se sent plus éclairé, il est vrai, & cependant on ne trouve plus rien de nouveau, d'essentiel, ni d'agréable à dire.

---

(1) M. de Fontenelle.

RÉPONSE

De M. de Moncrif, Directeur de l'Académie Françoise, au discours prononcé par M. l'Evêque de Bayeux, le jour de sa réception 16 Mai 1743.

MONSIEUR,

Vous n'avez pu l'ignorer, un suffrage unanime vous a déféré la place que vous occupez aujourd'hui, & vous demandez à quel titre vous la remplissez? Le Discours où vous venez de nous exposer vos craintes, prouve lui-même combien elles sont peu fondées; & ce n'est pas assez pour vous rassurer? Nous n'en sommes pas surpris, Monsieur, la modestie est une vertu qu'on ne trouve ordinairement que dans ceux qui ont de vrais sacrifices à lui faire.

Mieux instruite que vous-même, ou du moins plus frappée des motifs qui l'ont engagée à vous adopter, l'Académie attendoit avec impatience ce jour, où elle a la liberté de s'applaudir publiquement de l'acquisition qu'elle a faite.

Eclairée par son propre intérêt sur le mérite destiné à lui appartenir, pouvoit-elle ignorer cet amour que vous avez toujours marqué pour les Lettres; ce zèle ingénieux à saisir toutes les occasions de les favoriser? Une Académie (1) où l'émulation éteinte laissoit languir les talens, n'a-t-elle pas repris sous vos yeux une nouvelle vie? Comme son établissement fut l'ouvrage d'un de nos célèbres Prédécesseurs (2), elle avoit attiré nos regards dans ses diverses fortunes: nous regrettions sa gloire passée, sans prévoir que le renouvellement de cette même gloire ajouteroit un jour à la nôtre. C'est un avantage que vous nous procurez. Vous pouviez vous contenter du titre éclatant de Restaurateur, & nous voyons avec une extrême reconnoissance, que vous ne l'avez regardé que comme un moyen de plus d'acquérir ici le rang de Citoyen.

Ouvrir des trésors littéraires à quiconque veut s'instruire; engager ceux qui sont instruits à se communiquer leurs connoissances, & à développer leurs talens; c'est encourager les esprits sans doute: mais les guider en même tems dans les différentes routes qu'ils peuvent

(1) L'Académie de Caen.

(2) M. de Segrais.

prendre ; leur faire sentir combien l'esprit de méthode est indispensable ; quels sont certains défauts qui, sans violer les règles, ôtent cependant ce qui fait le succès des ouvrages, parce que le goût s'y trouve blessé ; c'est avancer le progrès de l'esprit même, & c'est ce que vous avez fait, dans cette Académie qui vous doit son nouveau lustre. Elle conserve précieusement les Discours que vous y avez prononcés. Vous y exposiez les principes de la véritable éloquence : quel moyen plus sûr de les accréditer ! Vous donniez à la fois les règles & les exemples.

Ce n'est pas encore tout ce que nous avons aujourd'hui à réclamer. On connoît d'autres Ouvrages, amusemens du peu de loisir que les respectables fonctions de votre état vous laissent. Vous ne les aviez confiés qu'à l'amitié, dans l'espérance qu'ils seroient seulement connus d'elle. Mais permettez-moi de vous le dire, vous ne pouviez pas être assuré du secret : l'amitié ne garde ceux de cette espèce, qu'autant qu'elle ne trouve pas lieu de se répandre en louanges ; & vous la mettiez dans le cas d'être indiscrète.

L'éloquence employée dans les Ouvrages est sans doute d'un grand prix ; mais on a rarement occasion d'en faire usage. Il en est une

une d'un autre genre : moins propre à faire briller la beauté de l'imagination, du moins peut-elle être presque sans cesse & très-utilement exercée. Ne désavouez point, MONSIEUR, ce tribut d'estime & de reconnoissance que vous attire l'esprit de conciliation qui vous est si naturel ; ce don de persuader qui fléchit, qui rapproche les esprits les plus divisés par les intérêts de la fortune, ou même par ceux de l'amour-propre, motifs d'éloignement & de haine souvent plus difficiles encore à détruire.

Ces victoires si dignes de votre état vous sont ordinaires. Votre esprit, il est vrai, n'en a pas entièrement l'honneur, on le sait ; la candeur reconnue de vos mœurs fait la moitié de l'ouvrage.

Mais ce qui vous unit aujourd'hui plus intimément à nous, ce sont ces sentimens de regret, d'estime, de vénération, de tendresse, que vous témoignez pour votre illustre Prédécesseur. Avouez-le, MONSIEUR, s'il est doux de louer par un sentiment de persuasion, de n'avoir à publier que des louanges méritées, il est bien satisfaisant encore de trouver dans ceux qui nous écoutent, un empressement, une satisfaction à nous croire. La foi, comme l'a dit un de nos ancêtres, semble voler au-

devant des paroles. Ce n'est pas maîtriser les esprits, j'en conviens ; mais c'est réveiller dans les ames des impressions qui leur sont chères. Si l'Orateur signale moins le pouvoir de son art, l'homme sincère en récompense, le Philosophe en jouissant du plaisir de plaire, reste fidèle à ses principes. Eh! combien il seroit à souhaiter que l'éloquence ne portât jamais plus loin son empire !

La Postérité les croira comme nous, ces vérités qui fondent l'éloge de M. LE CARDINAL DE FLEURY. Elle connoîtra, elle admirera le Monarque. Quel garant des grandes qualités du Ministre & du Favori réunis dans la même personne ! Un Roi équitable, éclairé dans ses vues, & inébranlable, dès que ses résolutions sont formées ; dans le cours des plus grandes entreprises, sensible, jamais agité, toujours impénétrable ; élevé par lui-même au-dessus de toute sa grandeur, parce qu'il sait la conserver sans être occupé d'elle ; ne cherchant point à maintenir l'autorité par l'autorité même, mais par le soin de la faire aimer ; accessible, humain, démêlant à travers les hommages rendus au Souverain, l'attachement pur à sa personne ; se plaisant à le reconnoître, non par des bienfaits uniquement (ce n'est pas-là sa véritable récompense), mais par une

sensibilité de l'ame qui se manifeste, qui est constante, pure bonté sans doute dans un Roi, & que dans un rang ordinaire on appelleroit avec justice du nom d'amitié; un Monarque enfin (eh quelle source d'émulation & de zèle!) chérissant encore son Ministre lorsqu'il n'étoit plus, & gravant lui-même sur sa tombe, & ses regrets & sa reconnoissance.

Exemple bien rare dans les Cours! La famille qui pleuroit la perte d'un puissant Ministre, ne répandit que des larmes de tendresse; elle n'eut pas un instant la faveur à regretter.

Puisse se perpétuer pour l'honneur du siècle, & le bonheur des François, l'émulation qu'inspire une Cour, où la faveur est aussi durable que le zèle dont elle est la récompense; où les devoirs attachent plus encore que les honneurs qui les accompagnent; où le respect, l'estime pour les Souverains, s'accroissent à mesure, que plus rapproché de leur personne, plus attentif à les considérer, on s'accoutume à les juger comme on juge les autres hommes!

Devenu dépositaire de l'autorité, M. LE CARDINAL DE FLEURY trouve dans le Souverain tous les principes, tous les sentimens qui tendent au bonheur des Sujets: l'ordre, l'exactitude que le Roi aime à maintenir dans

la distribution de ses Finances, fait naître enfin dans les esprits une confiance aussi constante qu'elle avoit été variable : & c'est cette heureuse révolution qui distingue particulièrement la sage administration dont vous venez, MONSIEUR, de nous faire un si juste éloge.

On voyoit depuis long-tems parmi nous, lorsqu'il s'agissoit de guerre, les richesses se cacher, s'anéantir en quelque sorte, parce qu'on les tenoit oisives : les besoins ne trouvoient de secours qu'à des conditions qui multiplioient par la suite les besoins mêmes. Changement bien digne d'être l'ouvrage d'un aussi bon Roi que le nôtre ! Les Peuples s'abandonnant aujourd'hui à la sagesse, à la modération de leur Prince, ont banni ces terreurs paniques, qui leur faisant envisager un dérangement dans l'économie intérieure de l'Etat, en devenoient elles-mêmes la véritable cause. Les trésors qu'une défiance aveugle & nuisible avoit tenus renfermés, se découvrent & se répandent. Ainsi, plus tranquilles, parce qu'ils ont reconnu l'utilité de l'être, les Citoyens concourent unanimement à l'entretien du crédit, & par conséquent de l'abondance, source précieuse de la puissance des Nations.

Mais quelqu'intéressant que soit dans l'illustre Académicien que nous regrettons, le

Cardinal & l'homme d'Etat; quoique je sois moi-même pénétré de la plus parfaite vénération en le considérant dans ces deux points de vue, je n'ose entreprendre de retoucher un portrait que vous venez, MONSIEUR, de nous offrir, peint des couleurs les plus vraies & les plus ineffaçables. Les qualités qui tiennent purement à la personne, l'homme privé, le simple Académicien, est tout ce qui me reste à peindre: l'entreprise ne sera encore que trop au-dessus de mes forces. Je sens (& vous le pensez aussi, MONSIEUR, mais avec bien moins de fondement) que même en partageant entre nous l'éloge que nous avons pour objet, nous ne serons pas sûrs de l'avoir entièrement achevé.

Quel assemblage de contrariétés, pour ainsi dire, dans une même personne! Je sais qu'elle est revêtue de grandes dignités, qu'elle jouit de la faveur & de l'autorité, qu'elle est chargée des soins les plus importans; & je n'apperçois que des dehors simples, modestes, & la médiocrité de fortune convenable dans un rang ordinaire: je trouve la liberté d'esprit, la douceur, l'égalité d'humeur, partage ordinaire d'une vie tranquille. On me montre le Ministre; je vois un homme toujours abordable, souvent importuné sans doute, & qui ne paroît jamais l'être.

Mais je ne trace ici qu'une bien foible idée des rares qualités que plusieurs Membres de cette Compagnie ont admirées de près. Sacrifiant quelquefois leurs occupations littéraires, ils alloient rendre hommage au Ministre, sûrs de retrouver l'Académicien. Vous particulièrement, MONSIEUR (1), qui possédez des gages précieux de l'amitié dont il vous honoroit, ces Lettres écrites souvent dans le court intervalle des plus grands travaux, & où règnent le naturel, la gaieté, la décence & les grâces, vous avez joui du charme de son commerce: que n'êtes-vous chargé aujourd'hui de nous en entretenir! Vous feriez connoître à la postérité ces dons qui caractérisent particulièrement M. LE CARDINAL DE FLEURY. Cet esprit doux, délicat, fécond, qui anime la conversation, la remplit ou la partage, la fixe ou la détourne, & jamais ne la tyrannise: qui donne à la raison un certain agrément, dont elle n'est si souvent dépourvue que faute d'être mise dans son véritable jour: qui, sans blesser votre amour-propre, quelque sensible qu'il puisse être, sait avoir raison contre votre sentiment, parce qu'il ne paroît pas s'appercevoir de son avantage: qui saisissant quel-

(1) M. de Fontenelle.

quefois ce que vous alliez dire, ou ce que vous n'avez pas dit suffisamment, le dit avec plus de feu ou de finesse, & loin de s'en faire honneur, paroît simplement vous avoir deviné : qui parlant à chacun son langage, mais avec retenue, employe la plaisanterie sans sacrifier personne, la contradiction sans aigrir : qui, en un mot, toujours supérieur en évitant de le paroître, pourroit se faire admirer, & se contente de plaire. . . . .

Peut-on rendre trop d'hommages à la mémoire d'un homme devenu plus aimable dans un degré d'élévation où les autres ordinairement ne songent plus à l'être ? Venez souvent, Monsieur, unir vos sentimens à ceux que nous conserverons toujours pour cet illustre Confrère. Vous ne trouverez rien dans nos Assemblées qui ne vous attire, rien qui ne convienne à votre goût, à vos opinions, soit l'égalité parfaite, établie entre nous, soit l'idée que nous attachons au mérite de l'esprit. Vous reconnoîtrez la simplicité philosophique dans ces égards mutuels qui s'adressent purement à la personne. Vous venez déjà de l'éprouver, Monsieur ; vous êtes d'une Maison où les illustrations les plus distinguées se trouvent réunies ; vous êtes revêtu d'une grande dignité dans l'Eglise : cependant que vous ai-je

rappelé jusqu'ici ? Vos lumières, vos talens, & parmi vos vertus, celles qui tiennent particulièrement à l'état d'Académicien. Vous adopterez également nos principes, ou plutôt vous reconnoîtrez les vôtres, sur l'usage le plus estimable qu'on puisse faire de son esprit. Célébrer la gloire du Roi qui nous protège, être utiles à notre siècle en recherchant à l'instruire jusque dans les Ecrits destinés à l'amuser, telle est l'ambition commune à tous les Membres d'une Académie qui vous associe avec plaisir à ses devoirs & à ses vues.

DE L'ESPRIT CRITIQUE.

IL y a sans doute une différence bien sensible, entre l'*Esprit de Critique* & l'*Esprit Critique*.

A l'égard du premier, plusieurs Ecrits (1) composés dans cette Compagnie (2), ont assez fait connoître en quoi consiste cette justesse de discernement, nécessaire pour évaluer les défauts & les beautés d'un Ouvrage.

Quant au second, essayons de démêler les sources & les effets de ce penchant à désapprouver, si naturel à presque tous les hommes. Nous établirons trois principes que voici : il a peu de mérite à critiquer, il y a souvent de l'injustice, & presque toujours de l'inutilité.

La plupart de nos Critiques naissent, si nous y prenons garde, de certains intérêts particuliers qui nous déterminent indépendamment de nos lumières, & de l'opinion réelle que nous avons des Ouvrages.

On voit, par exemple, des gens dont l'es-

(1) Le Jugement sur le Cid. La Critique de la Princesse de Clèves.

(2) L'Académie Françoise.

prit est constamment occupé à cacher le peu qu'il a d'étendue. Qu'on ne se trompe point à leur air de présomption, à leur ton de confiance : tout cet étalage n'est que l'effet d'une voix qui les avertit secrètement du besoin qu'ils ont d'exagérer leur mérite ; car, malgré tous les efforts de leur amour-propre, ils ont des momens de bonne foi avec eux-mêmes : alors ils sont humiliés, & cette mortification se tourne en chagrin contre les autres. Ils se rendent difficiles dans l'espérance d'être pris pour délicats ; ils condamnent afin de paroître juger. Leur Critique n'est au fond qu'une comédie perpétuelle qui leur sert quelque tems à en imposer. Avec plus d'esprit, ils auroient été équitables ; avec plus d'esprit encore, ils auroient été indulgens.

Combien aussi trouve-t-on de gens, qui, moitié paresse, moitié manque d'esprit, n'ont jamais de sentimens à eux. Ils se sont choisi un oracle digne bien souvent de ceux qui le consultent, & dont ils respectent servilement les décisions. Ce n'est donc jamais que sur parole qu'ils s'ennuyent ou qu'ils s'amusent, qu'ils préconisent ou qu'ils décrient, & toujours avec excès ; car un des attributs de la sottise, c'est de passer le but en toute chose. Soyez assez heureux pour les surprendre

quand ils n'ont pas encore appris ce qu'ils penseront du Livre ou de la Comédie dont tout Paris s'occupe. Quelle confusion ! quel déplacement d'idées ! C'est cependant alors qu'ils deviennent plus supportables. Dans le premier rôle, ils n'étoient qu'ennuyeux; dans le second, du moins ils sont ridicules : tant il est vrai que quel que soit notre naturel, nous perdons presque toujours à nous en éloigner.

Un Ouvrage demande-t-il, pour être entendu, ou de l'étendue d'esprit, ou de certaines connoissances faciles, & que cependant bien des gens n'ont pas acquises? Rien de si commun alors, que de voir des Lecteurs aussi indisposés contre les endroits qui leur échappent, qu'enchantés de ceux qu'ils ont pu saisir. Il est vrai que de tels Juges sont eux-mêmes bien aisés à juger. Où vous voyez cesser la louange, vous pouvez dire : c'est ici que l'ignorance ou le défaut d'esprit commence.

La louange elle-même n'est quelquefois qu'un raffinement de critique; un art dont de certains esprits se servent si adroitement, que c'est par la bouche d'autrui qu'ils parviennent à décrier le mérite dont ils paroissent admirateurs. On vous engage, par exemple, dans une dispute, en défendant, avec de fausses

raisons, & beaucoup d'opiniâtreté, les défauts les plus incontestables dans une Pièce de Théâtre. On ajoute à cette feinte apologie des éloges outrés sur tout le reste. Qu'arrive-t-il? Le dépit que l'Apologiste fait naître malignement dans votre esprit, retombe insensiblement sur l'Ouvrage: vous vous sentez dégoûté de ces beautés qu'on vous exagère; vous attaquez enfin par humeur, ce que dans une situation d'esprit tranquille, vous auriez applaudi par goût ou par raison.

Je pourrois développer encore bien d'autres causes de notre secrèt penchant à la critique; mais celles qui viennent d'être exposées suffisent pour prouver que ce même penchant, loin d'être une lumière d'esprit, n'est qu'un foible du caractère. Voyons si l'esprit influe davantage sur les moyens que la fausse critique employe pour se répandre, & si ces moyens ne doivent pas être rejettés comme injustes & comme inutiles.

La critique est aisée, & l'art est difficile,

a dit un Auteur Dramatique (1). J'ajouterai que cette remarque est particulièrement applicable au genre de critique dont il est ici

(1) M. Destouches, de l'Académie Françoise.

question. La supériorité qu'ordinairement un Lecteur croit avoir sur l'Auteur qu'il critique, est presque toujours imaginaire. Il entre communément plus d'esprit dans un Ouvrage, même médiocre, qu'il n'en faut pour le trouver mauvais. Faites, par plaisir, changer de rôle aux deux personnages dont il s'agit ; l'Auteur critiquera mieux que ne faisoit l'homme du monde, & celui-ci écrira plus mal que l'Auteur.

Que n'aimant point le genre épistolaire, on lise Madame de Sévigné sans plaisir, & même avec ennui, cette singularité n'est peut-être pas incompatible avec de l'esprit ; mais que sur la foi de ce dégoût on vienne à conclure qu'on a plus d'esprit que Madame de Sévigné, & que dans cette confiance on la critique, ce pourroit bien être la vraie marque qu'on a beaucoup moins d'esprit qu'elle.

S'agit-il d'Ouvrages d'un certain ordre, comme un Traité philosophique, un Poëme, une Traduction de quelque célèbre Auteur de l'antiquité ? De quelques graces qu'on assaisonne une critique injuste, c'est suivre la route des esprits médiocres. Il ne peut y avoir réellement de l'esprit à ne pas sentir le vrai beau, ou à le combattre gratuitement.

Si quelqu'un, avec une grande abondance

d'idées brillantes, & le don de s'énoncer très-heureusement, trouvoit le moyen de n'avoir jamais raison, ne seroit-on pas fondé à lui refuser de l'esprit ?

Un Auteur embrasse presque tous les genres de Littérature ; il ne réussit pas également dans tous, mais il excelle, il invente même dans quelques-uns ; enfin ses moindres compositions ont de grandes beautés. Voilà sans doute matière à critiquer ? Mais si dans le jugement que vous portez de son plus mauvais Ouvrage, vous cherchez à lui faire perdre l'estime qu'il mérite à tant d'autres titres, estime qui constitue son état, vous êtes plus qu'injuste, vous êtes mauvais Citoyen.

C'est particulièrement au sujet des Auteurs qui se sont fait une route nouvelle, que la critique injuste trouve lieu de s'exercer.

La Scène Françoise n'a long-tems exposé que des personnages qui n'avoient jamais existé, & des mœurs extravagantes. Ces faux portraits se succédoient toujours, parce qu'on faisoit la Comédie d'après la Comédie. Molière vint, il rejetta tout autre modèle que la nature. On applaudit au nouveau Théâtre, & cependant la critique ne laissa pas de se faire jour. Ne pouvant attaquer les Pièces, elle se rejetta sur le mérite de l'Auteur. Cette pein-

ture fidèle des hommes de son siècle ne parut à quelques-uns qu'un manque d'imagination. Que fait-il de si merveilleux, disoit-on ? Il copie servilement ; il trouve des dessins tout calqués, & ne fait que leur prêter son pinceau. Ce sentiment fut quelque tems assez accrédité. Aujourd'hui même combien de gens ne sentent pas toute l'étendue de la louange qu'ils donnent, en disant que *Molière* est un grand Peintre. En effet, on ne peint parfaitement, que quand on voit parfaitement l'objet qu'on veut peindre ; & les yeux qui voyent ainsi, sont & seront toujours rares. Quand il s'agit de faire connoître les hommes, imaginer, c'est n'avoir pas assez d'esprit.

Il faut que, pour de certaines gens, la situation d'esprit qui nous porte à convenir du mérite d'autrui, soit un état violent. Cela se remarque particulièrement lorsqu'il paroît un bon livre dont l'Auteur ne s'est pas déclaré. Vous les voyez éluder, & même combattre avec opiniâtreté tout ce qui pourroit le leur faire connoître. Forcés, par la voix publique, à donner des louanges, c'est pour eux du moins un soulagement, que d'ignorer à qui elles s'adressent. Quelles contrariétés ! Ils concourent au succès, & ne peuvent se résoudre

à savoir qui ils obligent : ils profitent d'un bien qui les flatte, & craignent de voir la main dont ils le tiennent. Ne sont-ce pas là de vraies puérilités ? Je m'imagine voir un enfant qui reçoit un présent de quelqu'un dont il a accoutumé d'avoir peur ; d'une main il saisit la chose, & de l'autre il tâche de se cacher la personne.

Il est un Livre aussi généralement applaudi qu'un Livre peut l'être. Vous connoissez la personne à qui on l'attribue, & vous convenez qu'elle a beaucoup d'esprit ; mais, me dites-vous : « Elle entend rappeler des traits » qui sont dans cet Ouvrage ; elle les laisse » passer, ou les loue sans les reconnoître » : & vous concluez de-là qu'elle n'en est pas l'Auteur. Voici ce qu'on vous répond : cet homme manque de mémoire, sans doute ; mais vous qui ne remarquez pas que dans ces momens où il méconnoît son Livre, il en fait, pour ainsi dire, le second tome, par toutes les pensées heureuses qui lui échappent, dites-moi, je vous prie, de quoi manquez-vous ?

Comment en effet d'heureux Ecrivains, dont l'imagination féconde produit, sans presque s'arrêter, ces traits saillans qui font le principal charme de certains Ouvrages, n'en laisseroient-ils

seroient-ils point échapper le souvenir? Cet oubli, au contraire, est à leur gloire. C'est le cas du *Géant* de la Fable, qui faisant à *Galatée* l'énumération de ses richesses, s'applaudissoit d'en oublier la plus grande partie (1). Il en est effectivement des avantages de l'esprit comme de ceux de la fortune : quiconque connoît tout ce qu'il possède, n'est pas assez riche.

A le bien examiner, ce qu'on appelle simple critique, mériteroit souvent un nom tout-à-fait différent. On regarde comme une plaisanterie ordinaire, les traits qu'on lance de gaieté de cœur contre un Ecrivain qui a bien mérité du public. On sait cependant de quelle importance est la considération. Cet avantage concourt au bonheur de la vie à tel point, que les richesses, & même les grandes places, quand elles en sont séparées, perdent beaucoup de leur prix. Un homme, pour parvenir à cette considération si désirable, ou pour la conserver, n'aura que son talent d'écrire, talent que je suppose à un degré très-estimable : ses Ouvrages sont sa Terre, son Château, sa fortune, & enfin tout ce qui sert aux autres hommes à représenter avec quel-

(1) *Pauperis est numerare pecus.* Ovid. Met. l. 13.

qu'avantage dans la société : & on verra même des gens qui font profession de vertu, travailler à renverser tout cela par une critique souvent aussi amère que peu éclairée, & ne s'en croire pas moins équitables. Qu'on leur dise à ces sages du siècle : Tenez, voilà un parterre de fleurs qui n'ont de mérite que dans l'imagination bizarre de quelques curieux : vous pouvez impunément ternir ces fleurs, & enfin leur faire perdre tout leur prix. A cette proposition on les verroit rougir ; ils penseroient qu'elle attaque leur probité. Et bien, l'autre destruction peut être aussi réelle & plus dommageable, & ils en rient.

C'est donc une attention très-digne d'un sage, d'approfondir quelquefois ce qui le détermine dans de pareils jugemens ; car il est certain que la situation actuelle de notre esprit, & plus encore notre caractère dominant, décident souvent de nos jugemens.

On trouve des personnes qui ont le goût outrément difficile, & ce n'est point par une délicatesse affectée, c'est qu'ils sont sujets à l'ennui ; livrés naturellement à une sorte de mécontentement d'eux-mêmes, qu'ils rejettent, sans s'en appercevoir, sur tout ce qui attire leur attention, leur premier mouvement est toujours la répugnance, le dégoût.

Tout ouvrage nouveau est donc sujet à leur déplaire ; & dans cette indisposition, ne distinguant point ce qui vient de la chose même, & ce que leur humeur y ajoute, ils critiquent avec amertume. Comme il n'y a en eux ni malignité, ni dessein de nuire, ils songeroient vraisemblablement à blâmer avec plus de modération, & à louer plus souvent, s'ils faisoient attention à une chose.

La critique & la louange agissent bien différemment sur notre esprit. On peut comparer la critique à ces plantes qui trouvent presque toujours des terres préparées pour les recevoir, un Ciel favorable, & des hommes qui se plaisent à les cultiver. Mais la louange est comme ces plantes étrangères jettées dans un terrein ingrat ; le climat, l'industrie des habitans, tout enfin leur est contraire.

Quant à ce que produit la critique, autant lorsqu'elle est éclairée, équitable, peut-elle servir à maintenir le bon goût, à étendre les lumières, autant la critique vague & superficielle, autant le ton de moquerie est-il inutile à la perfection des Lettres, & par conséquent de l'esprit.

Mais enfin, si on se sent un besoin si pressant de critiquer, ou si l'on ne se trouve que les lumières propres à ce genre d'écrire, il y

a tant de moyens de les employer ces lumières, sans blesser directement aucun de ses concitoyens. C'est de juger uniquement les Auteurs qui ne vivent plus. On peut, dans cette carrière, marcher avec plus de liberté, & même plus de fruit. Car que sert de se déchaîner contre un mauvais Auteur ? Vous ne l'empêcherez pas d'écrire : quel motif pourroit l'en empêcher ? Il faut, pour sentir qu'on manque d'esprit, en avoir une certaine portion, & vous êtes sûr que cette portion lui est refusée : s'il l'avoit eue, son premier Ouvrage auroit été meilleur, & cependant il n'en auroit pas fait un second. Mais, dira-t-on, ses Ecrits sont fréquens & insupportables, pourquoi me taire ? Il faut que justice se fasse. Ne les lisez point, justice est faite.

Si vous réservez votre déchaînement pour les Auteurs qui ne passent jamais la médiocrité, de quel secours leur sera-t-il ? Vous ne leur donnerez pas, en les convainquant de leur peu de mérite, l'élévation à laquelle il ne dépend pas d'eux de parvenir : & supposé que vous veniez à bout de les décourager au point de ne plus écrire, vous déroberez à une infinité de gens la seule lecture qui soit réellement à leur portée, & qui leur plaise. Pourquoi leur ôter cette ressource d'a-

musement, & peut-être d'instruction? Pourquoi, dans la Société, n'en seroit-il pas des Ouvrages d'esprit comme d'une infinité d'autres choses qui doivent y être maintenues, quoiqu'elles ne conviennent qu'à des gens d'un étage médiocre? Prêtons-nous aux besoins des autres: il faut des Livres qui ne renferment guère plus d'esprit qu'en ont ceux qui sont destinés à les lire.

La critique la plus injuste & la plus condamnable, quoique toujours impuissante, est sans doute celle qui attaque ces grandes réputations acquises par une suite de succès, répandues dans différentes Nations, & que le tems a confirmées. Mais on a toujours vu, & on verra toujours, des gens tourmentés du désir d'être admirés, & sur-tout de l'être seuls. Se croyent-ils supérieurs dans une science qui a ses bornes comme toutes les autres: de cet instant cette science devient, dans leur imagination, la mesure singulière avec laquelle ils évaluent ce qu'il y a eu & ce qu'il y aura d'étendue d'esprit dans le monde connu. Représentez-leur les premiers hommes occupés sagement des Loix qui forment la Société, & perfectionnant l'art de rendre fécondes les contrées où ils naissent. Ce n'étoit pas encore là des hommes; ils ignoroient la science dont ils

s'agit ; ils ne faisoient que ramper sur la terre. Passez à des siècles plus éclairés, où d'autres sciences, telles que *l'Histoire Naturelle*, *la Médecine*, *la Chimie*, étoient cultivées : c'étoit un abus de l'esprit, diront-ils ; les hommes ne s'attachoient pas aux véritables connoissances. Parlez-leur enfin des gens qu'on a vus s'illustrer dans la carrière qu'ils courent eux-mêmes, ils regarderont en pitié les immenses travaux de leurs prédécesseurs, & le faux progrès que la science aura fait dans de telles mains. Ainsi ils ne connoîtront que trois sortes d'hommes, des imbécilles, des dupes, & quelques sages : c'est eux.

On feroit un volume bien considérable, si on vouloit démasquer, dans toutes leurs métamorphoses, ces appréciateurs du mérite d'autrui, dont tous les efforts ne tendent qu'à relever le leur. C'en est assez pour un essai. Je finis par une observation qui me paroît nécessaire.

Si des reproches que je viens de faire à la critique, on inféroit que je prétends interdire la liberté de dire son sentiment sur les Ouvrages d'esprit, ce seroit mal juger de mes vues : elles tendent au contraire à l'établir bien mieux, cette liberté si naturelle, en la resserrant dans les bornes légitimes, en la rendant

équitable, sociable, & par conséquent plus propre à persuader, à devenir utile.

Je suis bien éloigné aussi de prétendre qu'on doive toujours traiter sérieusement tout examen des choses d'esprit : la conversation sur-tout a sans doute besoin de plus de graces & de gaieté, que n'en comporte par lui-même l'esprit de dissertation & d'analyse. En effet, est-il rien de plus propre à rendre la conversation agréable, & en même tems instructive, que ces traits d'une imagination heureuse, ce ton de plaisanterie fine & naturelle, dont ~~quelques gens du~~ monde, instruits par le monde même autant que par de bonnes lectures, savent orner des décisions justes, quoique rapides & précises ? Jugemens auxquels il ne manque, pour avoir l'air imposant, que de la pesanteur ou de la sécheresse, avec l'étalage des termes de l'art. J'ai eu seulement en vue ici ces esprits injustes, ou chargés de faux ornemens ; ces gens toujours décidés, & qui méprisent par état, comme si c'étoit une bienséance ; ces beaux raisonnemens, dont le ton de critique est si trivialement profond, si opiniâtrément spirituel, que lors même qu'ils ont raison, vous gagneriez encore à supporter la lecture

de l'Ouvrage qu'ils décrient, plutôt que d'entendre leur déclamation. J'ai voulu enfin faire connoître, que loin de s'en laisser imposer par de tels juges, tout bon esprit ne doit les estimer, les imiter, ni les craindre.

RÉPONSE

De M. de Moncrif, Directeur de l'Académie Françoise, aux discours prononcés par Messieurs Bignon & de Maupertuis, le jour de leur réception 27 Juin 1743.

MESSIEURS,

Il y a deux sortes de Génies propres à éclairer leur siècle : les uns se manifestent en s'emparant des esprits qui peuvent contribuer au progrès de l'esprit même ; ils leur inspirent une forte émulation ; ils leur font trouver le prix de leurs travaux : les autres éclatent par une disposition naturelle à s'élever, & leurs vues sont accompagnées de talens éminens.

Pour remplir la première de ces deux carrières, il faut être animé d'un goût, ou plutôt d'une passion constante pour l'esprit en général, sans presqu'aucun retour sur la portion d'esprit qu'on a soi-même : on ne s'estime ni comme Philosophe, ni comme Savant, ni comme Orateur, ni comme Poëte ; mais comme Citoyen, on cherche à perfectionner la

Philosophie, les Sciences, l'Eloquence, la Poësie; on regarde enfin l'esprit comme un bien de la Société, un bien qui augmente réellement de prix à mesure qu'il devient plus commun, parce qu'il rend les hommes plus utiles les uns aux autres, plus aimables, plus vertueux.

Tel fut l'objet de l'illustre Académicien à qui vous succédez, MONSIEUR (1); mais trop intéressé à sa gloire par l'éclat qu'elle répand sur tous ceux qui portent un nom si recommandable, vous avez cru ne devoir toucher qu'à peine un éloge plus facile cependant à étendre qu'à réduire: il n'auroit fallu, pour le remplir, que se prêter à tout ce qu'il présente; au lieu qu'on se sent embarrassé en cherchant à choisir, parce qu'on regrette tout ce qu'on abandonne. Vous ne doutez pas du plaisir qu'on auroit eu d'entendre des louanges si bien méritées, qu'elles n'auroient point paru suspectes même dans votre bouche, quoique dictées par l'intérêt du sang, & par les sentimens de l'amitié, fortifiés encore par ceux d'une reconnoissance que vous venez d'exprimer si dignement.

Vous le trouvez, il est vrai, généralement

(1) M. Bignon.

établi, cet éloge que votre modestie ne vous a pas permis d'entreprendre. M. l'Abbé Bignon s'est occupé sans cesse à perfectionner les Lettres & les Sciences, & par un juste retour, les grands hommes dans ces deux genres, ont célébré celui qui les avoit favorisés.

Combien en effet s'est-il rendu utile, particulièrement aux talens ignorés? Les bons Ouvrages, quand ils ne sont pas annoncés, font rarement la fortune qui leur est dûe: la plupart des gens, je dis parmi ceux qui se piquent de goût, sont plus frappés de la réputation d'esprit, que de l'esprit même: ils attendent tranquillement que le mérite d'autrui les force à le reconnoître. Vains & bornés dans leurs vues, ils n'apperçoivent que ce qui les éblouit: ils commettent avec confiance leur jugement par un rafinement de critique mal entendue, & craignent de hasarder la plus simple louange: il faut qu'enfin l'autorité leur crie qu'il est d'une bienséance indispensable d'applaudir.

Pour être soutenus d'un préjugé favorable, d'excellens Ouvrages (1) ou sont dédiés (2) à

(1) M. Regis a dédié à M. l'Abbé Bignon un Livre intitulé, l'*Usage de la Raison & de la Foi*, ou l'*Accord de la Foi & de la Raison.*

(2) M. Guillelmini lui a dédié un Traité *De natura di fiumi.*

M. l'Abbé Bignon, ou sont mis au jour par ses mains (1). Des plantes inconnues empruntent l'appui d'un nom (2) si propre à les rendre célèbres : des découvertes entrevues seulement, ou dont la nouveauté est douteuse, lui sont confiées; on espère qu'il achevera de développer les unes; on veut qu'il décide si les autres sont effectivement naissantes.

Qui jamais eut un plus grand crédit sur les esprits? On lui soumettoit jusqu'à son amour-propre; on attendoit, pour être content de soi-même, qu'on fût assuré de son suffrage.

Que pourrois-je ajouter ici à tant de témoignages d'estime, à des distinctions si rares, lorsque dans une carrière où des hommes s'immortalisent, tous leurs pas méritent d'être comptés? La matière devient trop abondante pour être renfermée dans un simple éloge; il faut s'en remettre à l'histoire. J'envisagerai seulement dans l'illustre Confrère que nous regrettons, ce qui marque le mieux l'élévation de ses vues. Orné lui-même des dons & des connoissances de l'esprit, sa plus chère étude fut de découvrir & de faire valoir

(1) M. de Tournefort a laissé en mourant ses manuscrits à M. l'Abbé Bignon.

(2) M. de Tournefort, dans son Voyage du Levant, nomme une plante nouvelle *La Bignone*.

le mérite capable d'effacer le sien ; il cherchoit en quelque sorte à se voir obscurcir par des talens, qui sans ses soins ne se fussent pas formés, ou qui seroient restés dans l'oubli. Genre de gloire d'autant plus admirable qu'il sera peu recherché ! Plus M. l'Abbé Bignon perdit successivement de sa supériorité, plus son ambition fut satisfaite.

Mais pouvoit-il la perdre, cette supériorité ? Au milieu de tant d'Hommes renommés dont il avoit orné deux Académies (1), devenues chaque jour plus célèbres, ne fut-il pas toujours distingué par le don de l'esprit qui a le plus d'ascendant sur l'esprit des autres ? Le plus grand fonds d'éloquence demande souvent quelque préparation pour se manifester ; c'est un amas de richesses dispersées, & qu'il faut qu'au moins quelques réflexions rassemblent. Dans M. l'Abbé Bignon, le sujet que des occasions imprévues l'engageoient de traiter, devenoit à l'instant sa matière favorite : elle se présentoit à lui par tout ce qu'elle avoit d'intéressant ou d'agréable : il sembloit ne parler que son langage ordinaire ; & ce langage qui vous enchantoit, vous penchiez à croire que vous l'auriez parlé vous-même.

---

(1) L'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, & l'Académie des Sciences.

On reconnoît avec plaisir la supériorité qui paroît nous rapprocher d'elle; on n'aime pas long-tems ce qu'il faudra toujours qu'on admire.

C'est par ce don heureux de la parole; c'est par cette éloquence qui naît d'une parfaite connoissance des richesses de la langue, que M. l'Abbé Bignon recueillit tant de fois dans les autres Académies (1), pour l'honneur de la nôtre, les applaudissemens les plus flatteurs. Mais en retraçant ici combien il a contribué à la gloire de l'Académie Françoise, je n'ai pas prétendu, MONSIEUR, fonder vos droits sur la place où vous êtes installé aujourd'hui. Pour être admis dans cette Compagnie, c'est peu d'appartenir à ceux de nos Confrères dont le souvenir nous est le plus cher : si l'on ne participe de leur mérite, l'héritage passe dans d'autres mains; c'est l'esprit seul qui succède ici à l'esprit : tout ce que pouvoit un nom comme le vôtre, c'étoit de nous faire souhaiter que par vos lumières vous le fissiez un jour revivre parmi nous. Vous avez dès long-tems fait naître nos espérances, vous vous êtes hâté de les remplir.

---

(1) M. l'Abbé Bignon a présidé long-tems à l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, ainsi qu'à celle des Sciences.

Dans un Tribunal (1) où ce même nom, qui par vous nous appartient encore, sera toujours honoré (2), on vous a vu passer rapidement des fonctions brillantes de l'Orateur, à des devoirs plus importans (3); il étoit bien juste que la même voix qui avoit inspiré des Arrêts éclairés, parvînt à l'honneur d'en rendre elle-même de semblables.

En marchant ainsi sur les traces de vos Ancêtres, parvenu successivement aux honneurs dont ils ont joui, ce qui contribuoit à votre élévation, a sans doute été mêlé de beaucoup d'amertume. Mais si ces trésors littéraires que le Roi vient de vous confier, vous rappellent sans cesse les pertes que vous avez faites (4), quels sujets de satisfaction ne vous offrent-ils pas aussi, par l'utilité dont vous serez aux Lettres? Pour former avec choix cet assemblage, l'admiration du monde savant, il avoit fallu que la protection secourût constamment le savoir & le zèle. Situation bien favorable

---

(1) Le Grand Conseil.

(2) Jérôme Bignon, célèbre Avocat Général du Grand Conseil.

(3) Le nouvel Académicien est depuis plusieurs années Président au Grand Conseil.

(4) Il a perdu presqu'en un même jour M. l'Abbé Bignon son oncle, & M. Bignon de Blansy son frère, qui avoient eu l'un & l'autre la place de Bibliothécaire du Roi, dont il vient d'être pourvu.

& bien flatteuse pour M. l'Abbé Bignon! Le sang l'attachoit au Ministre dont la confiance & la faveur lui étoient nécessaires (1); & par un double engagement, ce digne Ministre aimoit & favorisoit les productions de l'esprit par ce goût que nous avons si naturellement pour nos propres richesses. Vous n'avez rien à regretter à cet égard, MONSIEUR, vous jouissez des mêmes secours (2), & personne n'ignore qu'ils naissent des mêmes sources.

J'ai parlé, MONSIEUR (3), d'un ordre d'Esprits, qui par leur propre force, par les talens qu'ils trouvent en eux mêmes, sont emportés vers de grands objets. Parvenus presque naturellement au degré de lumière dont leur siècle est éclairé, ils attirent bientôt l'attention & l'estime des Nations. Ce qu'on appelle proprement le Génie, est toujours accompagné d'une sorte d'audace; & cette audace, regardée par le vulgaire comme un mouvement du caprice ou de la vanité, est un certain *essor* de l'ame qui caractérise les hommes d'un mérite supérieur, un secret pressentiment qui les avertit de ce qu'ils doivent entreprendre.

---

(1) M. de Pontchartrain, devenu depuis Chancelier.

(2) M. le Comte de Maurepas, dans le département duquel est la Bibliothèque du Roi.

(3) A M. de Maupertuis.

Combien

Combien celui qu'anime cette heureuse hardiesse, ne devient-il pas utile aux Arts & aux Sciences, lorsque dans la route où l'objet principal de ses travaux l'engage, doué de cet esprit philosophique qui ne voit rien d'indifférent dans la nature, il recueille par-tout où il passe, des observations dont chacune suffiroit pour illustrer ceux qui se seroient bornés à cette seule recherche ?

Quels exemples des avantages de la Philosophie n'offre-t-il pas à quiconque peut en profiter, quand sans distinction des lieux ni des hommes, il retrouve sa patrie, ses amis, partout où il peut perfectionner ses connoissances? lorsqu'occupé sans cesse du spectacle de l'Univers, souvent frappé d'admiration, & jamais d'étonnement, également attiré par ce qui flatte ou ce qui rebute, l'état de son ame est le même dans le Palais d'un Roi, ou dans la cabanne d'un Sauvage ?

Ne peut-on pas dire que c'est-là le vrai citoyen du monde, l'homme de toutes les conditions ?

Vous venez, MONSIEUR, d'entendre le commencement d'un portrait dont vous seul ici n'avez point fait la juste application. Que ce qu'il a de flatteur ne vous fasse point balancer à vous y reconnoître: tout mon art n'a

consisté qu'à peindre avec fidélité; l'éloge est tout entier dans le sujet même. Je puis parler avec liberté de la haute réputation que votre esprit s'est acquise; j'ai pour garans l'aveu de tant de Sociétés savantes (1), l'estime & l'amitié même des Souverains; & ce que vous ne pouvez aussi désavouer, les excellens Ouvrages dont vous avez enrichi sous nos yeux une Académie où l'on a dès long-tems reconnu que vous étiez destiné à décorer la nôtre.

Vos Ecrits (2) embrassent sans doute des objets étrangers à ceux dont l'Académie Françoise s'occupe; & c'est cette différence même

---

(1) M. de Maupertuis est des Sociétés Royales d'Angleterre, de Prusse, de Suède, de Bologne, & de l'Académie de Russie. On sait que le Roi de Prusse l'a attiré plusieurs fois à sa Cour, & que le Roi de Suède lui a aussi marqué des bontés particulières.

(2) La Figure de la Terre déterminée par les observations de M. de Maupertuis, & faites par ordre du Roi au Cercle Polaire. *Paris, de l'Imprimerie Royale*, 1738.

Degré du Méridien entre Paris & Amiens, déterminé par la mesure de M. Picard, & par les observations de M. de Maupertuis, &c. *Paris*, 1740.

Examen désintéressé des différens Ouvrages qui ont été faits pour déterminer la figure de la Terre. *Amsterdam*, 1741.

Discours sur la Parallaxe de la Lune. *Paris, de l'Imprimerie Royale*, 1741.

Elémens de Géographie. *Paris*, 1742.

Discours sur les différentes Figures des Astres, &c. *Paris*, 1742. *Voyez les autres Ouvrages dans les Mémoires de l'Académie des Sciences.*

qui nous donne lieu de les réclamer. Par-tout règne cet esprit d'ordre appartenant en propre à la Métaphysique, on y trouve la sorte d'élégance que chaque Ouvrage peut comporter; car quel genre d'Ecrit n'est pas susceptible d'élégance, quand l'Auteur est au-dessus de sa matière? Vous avez l'art d'ôter aux sujets que vous traitez, ce qu'ils ont de rebutant par eux-mêmes, soit en exposant par des images ce qui, mis en raisonnement, auroit paru d'une trop grande sécheresse; soit en interrompant par des réflexions lumineuses, une suite de faits ou de principes qui auroit fatigué l'esprit; soit par des comparaisons ingénieuses, où l'on apperçoit, entre des idées abstraites & des idées agréables, certains rapports faciles à saisir dès qu'ils sont exposés, & qui ont demandé, pour les démêler, bien de la finesse d'esprit.

Heureuses ressources d'une belle imagination! En fait de Science & de Philosophie, n'avoir pour se faire lire par les gens qui sont instruits, que la clarté & l'exactitude qui suppose le savoir & non le génie, c'est ne remplir que des conditions indispensables. Il faut, pour montrer de la supériorité, savoir enrichir sa matière, sans cependant la charger de rien d'inutile. Il faut enfin posséder

cette connoissance de la Langue, & sur-tout cet art de l'employer, dont l'excellence tient à la manière de penser.

On se persuade communément que certaines qualités de l'esprit s'excluent réciproquement l'une l'autre, & l'expérience justifie assez souvent le principe. Qu'un homme se soit livré uniquement pendant ses premières années à des connoissances sublimes; qu'il se soit réduit au commerce des gens que de pareilles spéculations occupent; que de là on le transporte dans un monde entièrement différent, dans ces Sociétés distinguées où l'esprit d'agrément a presque toujours le pas sur tout autre mérite; on s'attend avec assez de justice à le voir long-tems déplacé. S'il arrive au contraire que sans rien emprunter du langage, de la sorte de plaisanterie, des goûts, des graces qui font réussir les autres, il trouve, même sans y songer, le moyen de réussir encore davantage: si toujours lui-même, il est toujours nouveau, parce que son imagination est toujours variée, combien il est recherché, prévenu, vanté, chéri dans la Société, & combien il est digne de l'être!

En effet, quelle chaîne plus heureuse pour attirer les autres à lui! Il a sur eux, par ses lumières, une supériorité qu'ils sentent, &

qu'ils pardonnent en faveur des graces dont elle est accompagnée. L'estime, les égards qu'ils lui marquent flattent leur vanité ; c'est montrer qu'ils savent mettre le véritable prix au mérite. Leur amitié pour lui ne perd jamais de sa première vivacité : car quelle différence de l'amitié fondée sur une estime ordinaire, sur quelques convenances, sur un commerce d'habitude, à celle qui est née du goût, & que le goût entretient ? L'une se renferme dans ses devoirs, elle est sérieuse ; l'autre est empressée & riante. Voilà, MONSIEUR, les avantages précieux, dont l'agrément de votre commerce, joint à l'étendue de vos connoissances, vous fait jouir : jugez si nous désirons de vous voir souvent dans nos Assemblées particulières. Venez, MONSIEUR, nous faire part de l'ingénieux Ouvrage que vous avez différé de mettre au jour, afin qu'il appartienne plus intimément à cette Académie. Nous sentirons tout le prix de cette marque de confiance : car, quelque mérite qu'ait l'Ouvrage même, il ne pourra rien ajouter aux motifs que nous avons eu de vous adopter.

Que nos Assemblées vous attirent aussi, MONSIEUR (1) ; vous vivez depuis votre

(1) M. Bignon.

enfance avec ceux qui les composent. Ils viennent de faire pour vous, par un choix éclairé, ce que l'amitié leur avoit inspiré dès longtems. Répondez seulement à cette amitié ; leur choix est assez justifié par lui-même. Mais (je dois vous le dire, MESSIEURS) je vous offenserois, & j'interpréterois mal les sentimens de cette Compagnie, si je paroissois douter de votre exactitude à remplir ici vos engagemens. L'Académie Françoise jouit d'une distinction qui lui répond du zèle de tous ses membres. Dans les autres Sociétés on admire, avec toutes les Nations, les vertus, les grandes qualités de notre Monarque. Plus heureux, nous avons pour premier devoir le plaisir de les célébrer.

LETTRE SUR M. L'ABBÉ TERRASSON,

A MILADY ****.

Je vois avec plaisir, Madame, que les Œuvres de feu M. l'Abbé Terrasson vous ont donné la curiosité de connoître ce qu'il étoit dans le commerce ordinaire de la vie, & vous ont même inspiré une sorte d'amitié pour l'Auteur. C'est une suite bien naturelle des éloges que ces mêmes Ecrits ont obtenus de vous. Je vous ai oui dire de gens dont les talens vous plaisoient, & dont le caractère vous étoit antipathique : quel dommage de ne pouvoir les aimer !

L'Abbé Terrasson auroit beaucoup réussi dans votre patrie : vous avez remarqué que l'esprit philosophique est l'ame de tous ses écrits (1). Eh bien ! ce même esprit qui le rend si digne de votre estime, il le portoit dans les plus petites choses de la société comme dans les plus importantes, & ce n'étoit pas

(1) Voyez, dans le Mercure de Janvier 1751, les réflexions sur sa personne & ses Ouvrages, par M. d'Alembert.

par systême. Une certaine exactitude de raison employée de propos délibéré, & dont on se pare jusque dans les plus petites minuties, est moins l'ouvrage de la philosophie, que d'une imagination froide sur un fond de présomption. L'homme dont je parle, sans projet, sans même s'en appercevoir, étoit ce qu'il étoit.

Lorsqu'il acquit à un degré éminent l'intelligence des Langues savantes, on sait que son goût l'avoit moins porté à cette longue étude, que le désir de connoître par lui-même les chef-d'œuvres des plus célèbres Auteurs de l'antiquité.

Ordinairement on s'applaudit d'avantage de ce qu'on se sent de génie ou de connoissances, à mesure que le genre en est plus rare, ou qu'il nous en a plus coûté pour le perfectionner. L. T. étoit naturellement préservé de cette sorte d'ivresse : il n'estimoit ses propres lumières, ainsi que celles des autres, que suivant le rang qu'elles lui paroissoient tenir dans l'esprit humain, dont à beaucoup près il ne croyoit pas les ressources épuisées. Ainsi, nulle admiration outrée pour les chef-d'œuvres des Anciens; nulle prévention gratuite contre les découvertes des Modernes.

Vous citez avec éloge l'esprit de modéra-

tion qu'il a gardé dans les célèbres disputes, où il est entré d'une maniere distinguée. Je puis vous dire, Madame, que s'il se fût permis de suivre les exemples que lui donnoient ses adversaires, les traits piquans ne lui eussent peut-être pas manqué.

Il se glisse dans toutes les disputes qui intéressent l'esprit, des gens prenant parti sans qu'on les en prie; ils regardent un ton décidant & chagrin comme une preuve de mérite; eux seuls s'y trompent. L. T. après avoir essuyé jusqu'à des injures d'un de ces déclamateurs dont je parle, répondit avec sa naïveté ordinaire : *Voilà bien du zèle gratuit pour Homère; je présume que de son vivant il vous en auroit dispensé.*

Dans les Assemblées formées par des personnes considérables, les gens sans prétentions ne se sentent jamais plus à leur aise, que quand ils sont comptés pour rien : satisfaction que leur accordent volontiers les trois quarts des gens du monde. L. T. étoit précisément de ces hommes simples, dont les petits esprits commencent par ne faire aucun cas; qui gagnent beaucoup, par cette même simplicité, auprès des personnes de bon sens; & qui finissent par être aimés des uns & des autres. Un ton, un maintien extrêmement

naïf, lors même qu'il disoit des choses lumineuses; le peu d'intérêt qu'il prenoit à son opinion, quand elle n'étoit que contrariée, au lieu d'être combattue, ou que la matière n'avoit rien d'intéressant par elle-même : toutes ces apparences, comme vous le concevez, Madame, étoient faites pour tromper le vulgaire : rien dans son extérieur n'avertissoit de son mérite : & combien de gens qui se mêlent de juger le mérite, ont besoin pour l'appercevoir, qu'il leur soit crûment annoncé.

Encore un autre désavantage; malgré l'habitude de vivre avec des personnes (1), chez qui les titres & les talens également accueillis se plaisoient à se trouver ensemble, L. T. n'avoit acquis aucune connoissance de ce qu'on appelle l'usage du monde : non qu'il eût été rebuté par ce que peuvent avoir de gênant & de frivole les petites attentions & le langage qui forment les trois quarts de cette science ; c'est qu'il n'avoit rien remarqué de ce qui la constitue. Il sembloit que les fonctions de son esprit ne commençassent qu'aux choses où l'esprit de raisonnement est nécessaire. Alors on trouvoit en lui le Philo-

(1) Madame la Comtesse de Verue, Madame la Marquise de Charost, depuis Duchesse de Luynes, M. & Madame de Lassay, Madame la Marquise de Lambert.

sophe éclairé, le bon Citoyen, & l'homme que la douceur & la gaieté de son caractère rendoient aimable.

Une personne bien à portée de mettre le prix au mérite (1), avoit dit de notre Philosophe, au sujet de ces constrates: « Il n'y a » qu'un homme de beaucoup d'esprit qui » puisse être d'une pareille imbécillité ».

Feu M. de la Faye, qui joignoit à tout ce que la science du monde a d'aimable des talens plus aimables encore, étoit un des hommes d'esprit avec qui L. T. aimoit le mieux à vivre, & M. de la Faye se plaisoit extrêmement avec lui. S'ils différoient l'un de l'autre à plusieurs égards, ils se ressembloient en un point, qui est peut-être le principal nœud d'une amitié durable entre deux hommes qui courent la carrière de l'esprit; c'est que s'estimant réciproquement par leurs bons côtés, aucun d'eux ne paroissoit se prévaloir des avantages qu'il avoit sur l'autre. La politesse de M. de la Faye, les graces qui faisoient le fond de son caractère, le défendoient contre toute prétention apparente de supériorité; ainsi que le caractère de simplicité de L. T. le garantissoit de tout sentiment de jalousie.

(1) Madame la Marquise de Lassay.

Cet usage du monde qui lui manquoit si complétement, ne l'indisposoit en rien contre ceux dont c'étoit à peu près tout le mérite : il aimoit leur commerce ; il se soumettoit de bonne grace aux plaisanteries que cette ignorance & son air de naïveté lui attiroient. *Il n'y a pas de mal à cela*, leur disoit-il, *il faut que justice se fasse.*

Ceux dont les connoissances étoient plus étendues, il aimoit à les entendre juger les Ouvrages nouveaux, lorsque leurs décisions ne portoient que sur les choses qui sont du ressort du goût. *J'admire*, disoit-il, *leur pénétration sur de certaines convenances, ce sentiment délicat qui leur fait démêler une infinité d'agrémens & de défauts que le siècle a établis. Je les écoute, comme un voyageur considère un pays où il se trouve étranger, & dont le climat lui plaît. Mais quand ils veulent faire notre métier, juger le fond des choses, ils parlent, ils décident ; je tâche de me distraire, & cela me fait prendre patience.*

Cette ressource étoit si bien devenue en lui une habitude, que jamais il ne laissa appercevoir ni mépris, ni ennui, quand on débitoit dans la conversation cette espèce de merveilleux, si rebattu & si propre à choquer la saine raison. On pouvoit impunément avec lui,

« avoir foi aux songes, aux horoscopes, aux » Empyriques, qui pour gagner la confiance » des malades, assurent qu'ils ne sont pas » Médecins » ; ne trouver enfin rien de plus aisé à concilier que les contraires, rien de plus vraisemblable que les prodiges. De tels entretiens le conduisoient à des réflexions sur la nature de l'esprit ; & s'il prenoit la parole, c'étoit pour dire quelque plaisanterie, dont la naïveté cachoit un fond de raison qui ne pouvoit blesser personne.

Dans le tems du *Systême*, lié de l'amitié la plus intime avec des personnes d'un crédit supérieur, il ne put échapper à la fortune. Toute son ambition se tourna aussi-tôt à rendre sensibles des principes, qui étendant les richesses par leur circulation, bannissoient l'oisiveté & l'avarice, deux fléaux pernicieux à la Société. Ce fut là tout l'empire que l'abondance prit sur lui. Il ne pouvoit s'accoutumer à être ce qu'on appelle riche. Il se demandoit quelquefois à lui-même des besoins, des goûts nouveaux, & il ne lui en étoit point venu. Enfin il désespéroit d'en acquérir, lorsque ce superflu s'évanouit presqu'entièrement. *Me voilà tiré d'affaire*, dit-il, *je revivrai de peu, cela m'est plus commode.*

Dans l'espèce de langueur où il a passé les

deux dernières années de sa vie, le caractère distinctif de son esprit s'est toujours conservé. Il évaluoit en riant la diminution des facultés de son ame. *Je calculois ce matin*, disoit-il un jour à un de ses amis, homme d'un mérite reconnu (1), *que j'ai perdu les quatre cinquièmes de ce que je pouvois avoir de lumières acquises. Si cela continue, il ne me restera seulement pas la réponse que fit, au moment de mourir, ce bon M. de Lagny* (2) *à notre illustre confrere Maupertuis.* Il faut vous dire, Madame, que M. de Lagny (qui possédoit supérieurement la science du calcul) étant à l'extrémité, sa famille l'entouroit, lui criant les choses les plus tendres, & il ne donnoit aucune marque de connoissance. M. *de Maupertuis* survint; je vais le faire parler, dit-il: *M. de Lagny, le carré de douze.... Cent quarante-quatre*, répondit avec une voix foible le malade; & depuis il ne parla plus.

Pour revenir à l'Abbé Terrasson, quand il s'apperçut qu'en conversation il perdoit, comme dit Montagne, *la mémoire de ses redites*, il songea à un expédient pour éviter un défaut qui devoit ennuyer beaucoup ses amis;

(1) Camille Falconet, de l'Académie des Belles-Lettres.

(2) De l'Académie des Sciences, mort en 1734. *Voyez son éloge, tome 6 des Œuvres de M. de Fontenelle.*

c'est à moi qu'il en fit confidence : *Je viens*, me dit-il, *de me surprendre, vous répétant des inutilités que je vous avois dites & redites peut-être il n'y a pas une heure. Je prends le parti de renoncer à l'usage de ma mémoire.* Il appela alors sa Gouvernante : *Venez, Mademoiselle Luguet, je vous charge de vous souvenir pour moi quand j'aurai compagnie. Il me semble que je puis raisonner encore passablement ; mais pour les faits récens, je ne suis pas content de mon esprit.* Effectivement ils tinrent fidèlement le traité l'un & l'autre. Quand on lui faisoit quelque question ; *demandez à ma Gouvernante*, & la Gouvernante répondoit. Il arriva qu'avec cette précaution, & sa foiblesse qui alloit en augmentant, sa mémoire se perdit entièrement : il survéquit plusieurs jours à cette perte, mais sans éprouver de souffrances.

Peu de gens ont passé une vie aussi douce que celle de l'Abbé Terrasson. Né avec un bon esprit, exempt des passions qui tourmentent l'ame, son caractère étoit naturellement flexible, égal, & son amour-propre tenoit de la douceur de son caractère. Il eut de vrais amis. Combien d'avantages pour devenir aussi heureux que la condition d'homme permet de l'être !

LETTRES SUR L'USURE.

LETTRE PREMIÈRE.

MONSIEUR,

De quelqu'utilité que puisse être un projet, quand il ne présente que des idées applicables au peuple, la plupart des gens du monde n'y voient que de la petitesse, & peut-être du ridicule : mais heureusement il est des ames comme la vôtre, qui, dans la pratique des vertus, s'attachent particulièrement à procurer le bien de la société. Cet objet ennoblit pour elles tout ce qui paroît vil à tant d'autres. C'est à ces ames si dignes de servir de modèles, que s'adressent les vues qui vont être exposées.

Il existe dans presque toutes les grandes Villes une sorte de bienfaisance singulière par les contrariétés qu'elle renferme. Utile pour ceux qui en sont l'objet, elle déshonore avec justice celui qui l'exerce, parce qu'un excès d'avarice la fait naître : c'est, en un mot, une

usure

usure du genre le plus odieux, & cependant très-secourable pour le bas peuple.

Une personne qui s'étoit permis cette honteuse ressource dans un tems où elle manquoit d'une partie du nécessaire, m'en expliqua, il y a quelques mois, les pratiques. Une fortune honnête que tout récemment j'avois concouru à lui faire recouvrer, venoit de la rendre à la plus exacte probité; car il est pour les ames foibles des vices de situation : heureuses même les ames fortes qui n'ont pas eu à supporter ou à craindre l'humiliation attachée à l'indigence.

« Je vais (me dit-il) vous faire un aveu » qui vous sera un garant bien sûr de ma » reconnoissance : suivez-moi, vous jouirez » d'un spectacle intéressant pour une per» sonne qui aime à réfléchir sur les erreurs » de l'humanité ». Il me conduisit dans une rue fort étroite; & après avoir suivi une allée longue & obscure, nous montâmes à un quatrième étage, dans une espèce de grenier séparé en deux parties. Il y avoit pour tapisserie quelques pancartes, où on lisoit en gros caractères des imprécations contre les gens qui retiennent l'argent qu'on leur prête; on voyoit, sur une espèce de pupître, une

grande Bible ouverte : c'étoit là tout l'ameublement.

Seroit-ce ici votre demeure, lui dis-je ? « Non, c'est l'antre de l'usure, répondit-il, » & c'est mon devancier qui l'a décoré » comme vous voyez ; je n'ai que le mérite » de l'adoption. Apprenez, pour me mépriser autant que je le mérite, quel commerce » odieux m'a fait embrasser depuis deux ans » la honte de paroître pauvre, plutôt que la » pauvreté même ». Il me fit voir alors un livre où je trouvai le nom de plusieurs femmes du bas peuple, avec une date à côté de chaque nom, & des chiffres qui m'étoient inconnus. « Voici, dit-il, ce que ces noms » & ces caractères singuliers expriment. On » prête au commencement de la semaine un » ou plusieurs écus de trois livres à différentes pauvres femmes ; elles en achètent » des denrées quelconques, parmi celles qui » sont de nécessité ; elles les revendent avec » profit, & ce profit suffit souvent pour les » faire vivre pendant cette semaine ».

C'est faire une bonne action, lui dis-je. « Suspendez votre jugement, continua-t-il, » je ne prêtois ces petites sommes que pour » quelques jours, j'en retirois un intérêt porté



» au plus grand excès (1); & c'est par [illegible]
» gain si considérable, qu'étant mis comme
» ceux qu'on appelle les honnêtes gens, [illegible]
» cessé d'en être méprisé. Vous ne croiriez
» pas, ajouta-t-il, avec quelle exactitude ces
» femmes viennent à jour nommé rapporter
» la somme prêtée, avec le tribut excessif
» que l'avarice leur impose: elles ont entre
» elles une autorité de convention qu'elles
» exercent avec rigueur contre celle qui a
» manqué à ses engagemens. Sur la simple
» dénonciation de l'Usurier, qui crie à l'in-
» justice, on la bannit des lieux où leur com-
» merce se fait le plus favorablement; & si
» elle ose y reparoitre, on la maltraite avec
» un zèle qui se borne rarement aux injures.
» Mais voici l'heure où ces femmes vont
» venir, & ce sera la dernière fois; laissez-
» moi me mettre en état convenable pour les
» recevoir; sachez seulement que je m'ap-
» pelle ici *M. Mathurin* ».

Il passa dans l'autre chambre, & bientôt plusieurs de ces femmes entrèrent; elles parurent étonnées de me voir. Monsieur est donc de la profession, me dirent-elles?

---

(1) Suivant l'intérêt *du prêt à la petite semaine* ([illegible] que cette usure se nomme), un écu de trois livr[illegible] [illegible]ent sous par an.

A

répondis que *M. Mathurin* ne tarderoit pas à paroître; il arriva. Je restai très-surpris de le voir vêtu d'une manière qui le rendoit méconnoissable; son visage étoit obscurci par une grande perruque d'un roux brun, & une vieille casaque couleur d'olive lui descendoit jusqu'aux talons (ajustement qui étoit apparemment une bienséance d'état). Ces femmes l'entourèrent, lui présentant le petit écu de la semaine, avec l'intérêt usuraire. Il leur laissa l'un & l'autre, leur dit qu'il alloit faire un voyage, & qu'elles ne le reverroient plus. Ces femmes crurent d'abord que c'étoit une moquerie: elles s'en allèrent enfin, lui donnant mille bénédictions.

« Oubliez mes erreurs, me dit-il, elles me » serviront à me défier de moi-même: je » retourne au fond de ma Province, où par » des actions purement généreuses j'effacerai, si je puis, de votre mémoire & de la » mienne, la honte de l'état que je quitte ».

Ce que je venois de voir me donna l'idée qui fait la matière de cette Lettre. Je pensai à tout le bien qu'on pourroit opérer, si l'on prêtoit chaque semaine, *sans nulle sorte d'intérêt*, les diverses sommes dont l'Avare vend l'usage à un prix qui blesse l'honneur & les loix. Il me sembloit que cette générosité seroit

d'autant plus secourable, qu'il y a peu de gens qui ne soient à portée de la pratiquer. Celui, par exemple, dont la fortune ne va qu'un peu au-delà du nécessaire, pourroit, sans se retrancher cette espèce de superflu, jouir de la satisfaction de procurer des jours plus doux à des gens qui les auroient passés dans la pauvreté & dans les larmes.

Une circonstance bien intéressante encore pour toute ame sensible, c'est que ces secours, ne fussent-ils que peu considérables, pourroient être répandus sur un grand nombre de personnes. Ainsi, que de malheureux secourus en proportion de ce que la somme des moyens augmente! Et ces moyens ne pourroient que se multiplier entre les mains de la vertu. Comme on punit les Usuriers surpris dans ce commerce qu'ils rendent odieux, il y en a peu qui osent s'y livrer; au lieu que le nombre des bienfaiteurs généreux deviendroit de jour en jour plus considérable par la force de l'exemple. Il faut remarquer encore que la portion retenue par l'Usurier sur le profit, seroit un avantage de plus pour l'indigent secouru.

J'examinai ensuite si la personne qui prêteroit gratuitement, trouveroit dans ces femmes la même fidélité qu'elles gardent à l'Usu-

rier qui les tyrannise. On ne croiroit pas que ce parallèle pût faire la matière d'un problême: je sentois cependant qu'il falloit l'approfondir.

Ces femmes, me disois-je d'abord, dans la crainte de perdre un secours qui leur est si utile, n'oseront pas en abuser. L'intérêt est souvent plus austère encore que la probité, dans les principes qu'ils ont en commun: & la raison en est sensible; c'est que l'un malheureusement tient beaucoup plus à l'humanité que l'autre.

Mais combien il est à craindre aussi que ces femmes, disposées insensiblement à regarder ce dépôt comme un don, ne soient tentées de se l'approprier! Elles compteront sur l'extrême générosité, ou du moins sur l'indulgence de celui qui se plaît à les secourir; car on n'a jamais meilleure opinion de son prochain, que quand cette estime nous sert à abuser de la bonté de son ame. De-là mille gens qui verront s'évanouir successivement les fonds qu'ils employoient à cette générosité, ou ne pourront plus les renouveler, ou seront découragés de n'avoir secouru que des ingrats.

Mais comment conclure de ces inconvéniens, qu'on se peut permettre l'usure? Quand même on se seroit démontré que c'est l'uni-

que moyen de rendre durables des secours si utiles pour le bas peuple ; quand on pourroit (satisfait intérieurement de faire le bien) s'armer d'assez de courage pour affronter le blâme attaché à cet excès d'avarice, & donner tout le profit à d'autres indigens qui sont hors d'état de gagner leur vie, ce ne seroit là que de vaines excuses. Le premier devoir est l'obéissance aux Loix, tant qu'elles subsistent ; toute vertu de surérogation ne marche qu'après, & n'est plus vertu si elle les blesse.

J'imaginai d'avoir recours à l'expérience ; ce moyen m'en a fourni d'autres pour prévenir les pertes que peut occasionner cette bienfaisance exempte de tout intérêt. Ce sera la matière d'une seconde Lettre.

Pour exposer enfin ce projet dans un jour qui le rende plus sensible encore, quiconque dispersera chaque semaine cent petits écus qui lui seront rendus dans la semaine même, pourra garantir de la misère cent pauvres gens, ou du moins un grand nombre, & servira mieux l'Etat que s'il avoit distribué en pur don ces diverses sommes à des mendians. Il ne faut pas s'y tromper ; faire l'aumône, ce n'est le plus souvent qu'entretenir l'oisiveté, vice punissable dans toute société ; c'est détourner, en faveur des gens volontairement

inutiles & à charge, des secours dûs à des infortunés, que le manque de santé ou le poids de la vieillesse accable : mais secourir ceux à qui il ne reste pour tout bien que la vie, & la vie devenue pour eux un malheur de plus, qui ne savent aucun métier, & qui ne demandent qu'à mériter qu'on les fasse vivre; les sauver, dis-je, de la faim ou de la mendicité, en leur donnant les moyens de s'occuper d'un commerce utile, c'est le plus digne usage qu'on puisse faire de la raison & de la bonté du cœur.

Quelle carrière en effet ce genre de bienfaisance ouvre à ceux que l'abondance environne, & qui, plus heureux encore, pensent en bons Citoyens ! Ils n'auront besoin que d'être secondés par des gens assez vertueux pour descendre dans tous les détails qu'une si digne occupation demande ; & malgré ce qu'on dit de la corruption du siècle, ils trouveront, & dans toutes les conditions, de ces personnes si nécessaires & si chères à la société, par l'intelligence supérieure qu'elles employent pour la servir. Le courage & l'activité, dans la vue de faire le bien, sont toujours des qualités louables, sans doute ; mais elles seules ne remplissent pas leur objet : l'esprit, dans la pratique des vertus, est au moins aussi nécessaire que le zèle. Je suis, &c.

LETTRE DEUXIÈME.

MONSIEUR,

IL me reste à établir quelques moyens que l'expérience & la réflexion m'ont fait connoître, pour empêcher que la bienfaisance, dont la Lettre précédente découvre l'utilité, ne soit onéreuse aux bienfaiteurs, afin qu'elle s'accrédite successivement dans les esprits.

Considérons d'abord les obstacles que les bienfaiteurs peuvent apporter eux-mêmes, par un zèle mal éclairé, au succès qu'ils se proposent.

Combien doivent-ils se défendre d'une certaine facilité mal entendue qu'on honore du nom de pitié, & qui cède aux plaintes, aux pleurs, aux cris, sans examiner si c'est prestige ou réalité? On se croit sensible, on s'en applaudit peut-être; on n'est que foible.

Encore si cette foiblesse ne faisoit tort qu'à la raison de celui qu'elle abuse; mais elle déplace, elle borne le bien qu'on vouloit faire & qu'on auroit produit: différence bien cruelle pour les malheureux laissés dans la peine, & qui auroient cessé de souffrir.

Parmi les indigens, il en est, & c'est peut-être le plus grand nombre, qui le sont & le seront malgré les secours, par le dérangement de leur conduite, ou par leur lâche amour pour l'oisiveté : quelques-uns se font aisément reconnoître.

Ardens dans leurs poursuites, presque toutes leurs démarches tiennent de cette conduite, source de leur misère ; l'indiscrétion s'y marque sans mesure ; ils vous entament avec un ton d'habitude & de confiance ; les refus doux & sévères les irritent plus qu'ils ne les mortifient ; car ils ne prennent pas garde au ton : alors ils emploient & confondent les reproches, les prières, les récits douloureux ; tout est outré, tout décèle l'affectation. Ce qui les caractérise encore davantage, c'est que s'ils ont une fois réussi à vous persuader, leurs besoins augmentent : ils prennent dans leurs nouvelles demandes un ton d'empire, & c'est alors qu'ils agissent d'après le sentiment, car ils ne doutent pas de réussir : s'ils remercient, c'est par des protestations excessives, & ce langage n'est pas celui de la reconnoissance ; sa sincérité la rend simple dans ses discours, ce n'est que dans sa conduite qu'elle éclate.

Combien ceux dont l'ame est affligée de

leur état purement malheureux, se conduisent différemment ! Nulle amertume, nulle exagération dans leurs plaintes ; ils vous intéressent moins par le récit de leurs malheurs, que parce qu'ils en ont le sentiment. Vous voyez qu'un simple accueil est un adoucissement à leur peine : les refus sévères les rendent interdits, ils s'affligent, & vous laissent : osent-ils insister, du moins leurs instances ne tiennent jamais de la persécution ; s'ils obtiennent, ils s'attendrissent, & on sent que c'est leur cœur qui remercie.

Mais pour être plus sûr encore de ne s'y pas méprendre, il est des moyens qui sont à la portée de tous les esprits, la patience & d'exactes perquisitions. Quoique la malice ou la légèreté influe sur la plupart des jugemens, les indigens qui méritent d'être plaints sont connus pour tels.

Il sera prudent encore de chercher à démêler quelle sorte de commerce peuvent embrasser ceux que vous aurez dessein de secourir ; car dans le bas peuple, & même dans des conditions plus élevées, la plupart des gens ne sont capables de porter leurs vues que vers un ou deux objets seulement.

Une conduite plus nécessaire encore, c'est d'être sévèrement exact à retirer, au terme

indiqué, les sommes qu'on aura prêtées, quelques motifs qu'allèguent pour les garder encore ceux qui les rapportent ; il faut les accoutumer à s'en dessaisir, à dépendre de votre bonne volonté ; il n'y a que les liens serrés & multipliés qui astreignent le commun des hommes.

Mais telle est l'erreur ou le peu de courage de la plupart des gens du monde qui aiment à faire le bien : dès qu'ils apperçoivent l'indigence, ou ce qui lui ressemble, ils se hâtent de secourir, afin de pouvoir en détourner leur vue ; ce spectacle les attire & les importune. On pourroit les comparer, dans ces petits accès de sensibilité, à ce qu'une personne de beaucoup d'esprit a dit des vieilles gens : *Tout les attendrit, rien ne les afflige.*

Après toutes les précautions qui viennent d'être indiquées, on ne peut employer trop de rigueur contre ceux qui, par une mauvaise conduite habituelle, ou manque de bonne foi, auront dissipé ou retenu l'argent qu'ils doivent rendre. Ne les plus secourir ne seroit pas une punition suffisante par rapport à l'exemple ; c'est dans ce cas que des Ministres de la Justice pourroient partager le mérite de cette bienfaisance, en la secourant de leur autorité ; ils prononceroient quelques peines;

& pour rendre manifestes & la faute & la punition, les bienfaiteurs auroient soin de garder & de s'entrecommuniquer une liste des gens qui les auroient trompés.

Je pourrois nommer trois personnes bien connues, & du moins aussi estimables, qui depuis quelque tems ont bien voulu, en suivant les vues que je leur ai indiquées, s'employer à cette généreuse occupation : elles n'ont jusqu'à présent éprouvé aucunes pertes sur le peu d'argent que j'ai pu leur confier; elles ont trouvé de l'exactitude & de la reconnoissance. On ne sait pas assez dans ce siècle-ci, combien les actions vertueuses peuvent influer successivement sur les mœurs du commun des hommes. On ne nie pas qu'il n'y ait en général beaucoup d'esprit dans la Nation ; c'est avouer qu'il y a un fond de raison & d'humanité qui ne demande, pour opérer les effets les plus utiles, que des routes fréquentées & des exemples multipliés.

Il est vrai que cette générosité, que je viens de dépeindre, entraîne une infinité de détails & de soins peu propres à flatter l'orgueil. Mais quelles vues d'ambition, quels projets n'en exigent pas d'infinis, & souvent accompagnés de plus de dégoûts encore ? On s'expose à tant de contradictions, on se plie à tant de

souplesses dans le pays des honneurs; les routes ne sont pas moins pénibles dans celui de l'esprit. Quel travail pour composer un Ouvrage dont le mérite sera du moins contesté ! Que d'opiniâtreté pour former ou s'approprier un systême décrié avant sa naissance, oublié avant qu'il soit achevé ; & tout cela dans l'espérance, si souvent trompeuse, d'acquérir de la considération; tandis que dans la route que je propose, & qui n'exclut aucune autre ambition raisonnable, on est sûr de la plus chère de toutes les récompenses, la satisfaction de faire le bien, & d'être aimé ! Je suis, &c.

LETTRE SUR LA BIENFAISANCE,

A M. DUCLOS.

Agréez, mon illustre Confrère, que je vous fasse part de quelques réflexions, dont l'objet est de détruire une erreur nuisible au penchant de faire autant de bien qu'on le pourroit. Vous êtes dans l'habitude de répandre de nouvelles lumières sur les principes les plus utiles aux mœurs. Si vous traitez la matière dont je vais vous entretenir, je n'aurai d'autre part à l'Ouvrage que le titre : mais je sais que je ne dois prétendre à aucune rivalité avec vous ; & si ce n'est pas l'amitié qui m'en convainc de jour en jour, c'est elle du moins qui me fait l'avouer avec plaisir.

Il y a beaucoup de différence entre l'impression que les ingrats doivent faire sur notre esprit, & celle que doit nous causer l'ingratitude. On condamne les ingrats par sentiment & par réflexion ; l'horreur qu'on se sent pour eux est légitime : cependant on est plus sensible à l'ingratitude, que raisonnablement on ne devroit l'être.

Si l'on s'examine, on verra que le dépit de s'être trompé dans le choix des personnes qu'on a obligées, n'est pas la principale cause de cette sensibilité outrée. On est encore plus blessé de se voir privé du retour qu'on avoit lieu de se promettre; car il est des vertus dont on peut attendre une certaine récompense, sans qu'elles en deviennent moins pures : & ce seroit mal servir l'humanité, que de lui ôter, dans la vue de la perfectionner, l'aiguillon qu'elle trouve en elle-même pour se porter aux bonnes actions. Par exemple, la reconnoissance, le zèle, l'amitié même, ces liens si chers de la société, doivent naturellement être regardés comme le prix des services. S'il arrive que ce tribut soit fréquemment refusé, on se dégoûte de la bienfaisance, parce qu'on ne la considère plus que comme une duperie; on se trompe, & c'est un préjugé dangereux que je voudrois détruire.

La bienfaisance est peut-être la seule vertu qu'on ne conteste pas à celui qui la possède. Sommes-nous doués des talens de l'esprit, soit jalousie, soit manque de lumières, on peut nous les refuser, ou du moins en évaluer mal l'étendue. L'équité la plus constante n'est pas toujours reconnue dans ceux qui sont chargés de décider entre des intérêts opposés. La pré-

voyance

voyance, l'élévation, la justesse, ces qualités si nécessaires à l'esprit de gouvernement, restent souvent cachées sous ce même mystère qu'elles ont si heureusement employé pour réussir. Il y a enfin peu de qualités ou de vertus qui ne soient quelquefois obscurcies ou méconnues. La bienfaisance, au contraire, porte un caractère marqué, & trouve toujours quelque récompense. *Un bienfait n'est jamais perdu*, a dit un de nos plus aimables Poëtes ; & cette maxime est vraie. Avec une ame sensible aux peines des autres, avec l'habitude de servir leurs vues, quand la raison les avoue, on a bientôt la réputation due à cette conduite : mille gens ont du penchant à vous aimer, & de tels partisans sont ordinairement les plus fidèles. Une voix secrète leur dit qu'ils vous trouveroient au besoin ; ils partagent gratuitement la reconnoissance que d'autres vous accordent, & se chargent de celle qu'on vous refuse. Ce sentiment plaît, parce qu'on aime à s'en croire capable, & que cette reconnoissance gratuite est une espèce de générosité, & même un bienfait. Insensiblement les esprits sont disposés en votre faveur. S'il vous arrive quelques revers, le public n'est injuste à votre égard que le moins qu'il peut l'être. Les malheureux commencent

toujours par être décriés, c'est l'usage; on veut qu'ils ayent mérité leur disgrace. Dans une situation si critique, n'est-ce pas une consolation bien chère de voir d'abord les sentimens se partager, & enfin le plus grand nombre s'occuper à vous défendre?

Le penchant que les hommes ont à condamner est si reconnu, qu'on peut dire, en fait de réputation attaquée, que la pluralité des voix, lorsqu'elle absout, est égale à l'unanimité dans le cas contraire.

On doit donc regarder la bienfaisance comme un fonds qui rapporte toujours de manière ou d'autre. Qu'importe que le champ le plus soigneusement cultivé reste souvent stérile, si vous retirez d'ailleurs la récompense de vos travaux? C'est en s'imprimant bien de tels principes, qu'on parvient à se garantir du découragement qui suit ordinairement les fréquentes ingratitudes qu'on éprouve; & c'est spécialement aux personnes en place que cette façon de penser est nécessaire; la reconnoissance qu'ils inspirent n'est souvent qu'un sentiment conditionnel; il s'exténue, il s'évanouit même, à moins que de nouveaux bienfaits ne le reproduisent dans ceux qu'ils en ont déjà comblés. On leur aura procuré des avantages qui influent

sur le bonheur de leur vie; un petit service les tente, & ne peut être accordé; tout le passé est en pure perte: manière de penser bien extravagante! Leurs droits pour obtenir sont toujours en proportion du nombre de leurs prétentions; les services reçus n'entrent jamais dans le calcul: mais l'homme en place, quand il est doué d'une raison supérieure, prévoit l'injustice, la sent & l'abandonne à elle-même; content de mettre les ingrats au rang des hommes qu'il peut regarder avec indifférence, son accueil leur épargne la honte, ou leur dérobe cette satisfaction présomptueuse que pourroit leur causer l'air du reproche. Dans des cas de concurrence, ils ne seront préférés ni exclus, l'équité seule fera leur destinée. Aussi cette conduite lui ramène-t-elle ceux à qui il reste quelque vertu; elle lui concilie de nouveaux amis; &, pour dire plus, elle arrache secrètement l'estime des ingrats même qu'elle achève de déshonorer. Il faut toujours en revenir à notre Philosophe la Fontaine, *un bienfait n'est jamais perdu*. Je suis, &c.

LETTRES
A MADAME LA M... DE B***,

Sur la manière de lire la plus utile aux gens du monde.

LETTRE PREMIÈRE.

MADAME,

Vous êtes dans l'habitude de lire, & parmi les personnes assez heureuses pour vivre en société avec vous, la plupart connoissent tout le prix d'une occupation qui remplit si bien les momens de loisir. Comment vous ont-elles laissé ignorer une découverte du siècle passé qu'on a perfectionnée dans le nôtre, & qui semble faite exprès pour les gens du monde que la lecture amuse? Je vais vous expliquer les avantages que renferme cette découverte; ils sont tels, que vous serez peut-être tentée de croire qu'il y entre du surnaturel.

Par exemple, sans employer plus de tems ni plus d'attention que vous n'en donnez à

vos Livres, il ne tiendra qu'à vous de connoître un bien plus grand nombre d'Ouvrages.

Vous avez naturellement de l'esprit. Hé bien, votre esprit, sans rien perdre des graces de ce naturel qui lui réussit si bien, sera porté vers plus d'objets; il deviendra plus orné, plus juste, & par conséquent l'usage que vous en ferez sera plus satisfaisant pour vous-même.

Vous ne trouvez actuellement dans un Livre que ce que l'Auteur y a mis: avec le secret dont je parle, vous connoîtrez ce qu'il auroit dû y mettre encore.

Tel Auteur ne traite une matière que suivant l'étendue de son génie & de ses connoissances; souvent il ne va pas aussi loin que ceux qui l'ont précédé dans cette carrière. Tandis qu'il restera en chemin, vous serez conduite au terme où il n'est point parvenu. Quelle différence! Vous n'auriez apperçu que le degré de lumière employé dans l'Ouvrage; vous aurez le plaisir d'apprendre où en est l'esprit humain sur cette même matière.

Tel autre dénué de génie aura saisi une matière qui excite la curiosité. La stérilité de son esprit le force à s'attacher opiniâtrément à cette production; il cultive pour ainsi dire son Livre comme on cultiveroit un champ étendu & fertile; il l'enfle, il le reproduit en

divers tems; le Volume grossit toujours, & le mérite s'exténue toujours davantage: il arrive ce qu'un Journaliste (1) estimé pensoit des torts qu'un certain Ecrivain qu'il cite se permettoit dans ses Ouvrages. *Le malheur que j'y trouve*, disoit-il, *c'est que ce sont les Lecteurs qui en font la pénitence.* L'expédient que je vous propose, Madame, vous instruira de ces mêmes fautes, & vous sauvera du dégoût de les expier.

Il est des genres d'Ecrits que vous gagneriez beaucoup à connoître, & dont la seule idée vous a rebutée, ou par crainte de ne les pas entendre, ou par celle de n'y trouver que de l'ennui. Vous serez bien étonnée de voir les choses abstraites se rapprocher de vos idées; la Physique, la Métaphysique même, vous parler votre propre langage, & vous faire trouver en vous-même une pénétration, une finesse d'esprit que vous ne vous connoissiez pas, parce que rien ne vous avoit amenée à en faire usage: vous prendrez du moins des connoissances suffisantes pour entendre parler avec plaisir de ces matières contre lesquelles vous étiez prévenue; c'est un monde nouveau

(1) L'Auteur de l'Année savante, Ouvrage périodique composé en Hollande au commencement de ce siècle-ci.

qui vous auroit été inconnu, & que vous aimerez à parcourir.

Vous ne lisez pas, on le sait, dans la vue d'aspirer à la réputation de bel esprit, ni de paroître savante; mais la conversation engage souvent à parler du Livre du jour; & lorsqu'on est dans l'habitude de lire de la manière dont je veux parler, on décide moins, parce qu'on juge mieux.

Loin d'exagérer le mérite du secret dont je fais l'éloge, je n'en ai exposé qu'une partie. J'expliquerai dans une autre Lettre le mot de l'Enigme. Je suis avec un profond respect, &c.

LETTRE DEUXIÈME.

MADAME,

SUR la fin du siècle passé, deux Hommes célèbres (1) s'approprièrent, en quelque sorte, les Ecrits nouveaux à mesure qu'ils paroissoient, & avec un tel art, que les Auteurs y gagnoient souvent par la manière modérée & claire dont les beautés & les défauts de l'Ouvrage étoient exposés & compensés; en un mot, ils donnoient des *Extraits*, & ces Extraits auroient presqu'entièrement tenu lieu de plusieurs Livres, s'ils se fussent perdus: ils éclairoient quelquefois le Lecteur mieux que l'Ecrit même ne l'auroit fait. Cet Art s'est encore perfectionné; on peut en croire le témoignage d'un Académicien jeune, mais dont le savoir éminent & l'esprit vraiment philosophique sont reconnus dans toute l'Europe (2). Voici comment il s'explique: *Un Ecrivain respectable, dont je louerois ici les différentes productions, si je ne me bornois pas à l'envisager comme Philo-*

(1) Bayle & le Clerc.

(2) M. d'Alembert, Discours préliminaire sur l'Encyclopédie.

sophe .... a appris aux Savans à secouer le joug du pédantisme; supérieur dans l'art de mettre en leur jour des idées les plus abstraites, il a su, par beaucoup de méthode, de précision & de clarté, les abaisser à la portée des esprits qu'on auroit cru le moins faits pour les saisir; il a même osé prêter à la Philosophie les ornemens qui sembloient lui être étrangers, & qu'elle paroissoit devoir s'interdire le plus sévèrement; & cette hardiesse a été justifiée par le succès le plus général & le plus flatteur.

Le grand Homme (1) qui vous découvre des Régions si nouvelles, est encore, & il est le même, quoique dans un âge extrêmement avancé. Il a dit de Newton *qu'il avoit conservé tout son esprit jusqu'au dernier moment, comme si les facultés de son ame n'avoient été sujettes qu'à s'éteindre, & non pas à s'affoiblir.* Il n'est pas difficile de faire l'application de ce portrait à M. de Fontenelle lui-même. Tel est le partage d'un homme aussi universel que lui; sur quelque qualité de l'esprit que tombe l'éloge qu'il donne, il prépare, sans s'en appercevoir, aux Historiens littéraires des moyens de lui rendre toute la justice qui lui est dûe.

---

(1) M. de Fontenelle.

Ce sont des secours si favorables pour lire beaucoup, & pour bien lire, que je réclame pour vous, Madame. N'en croyez que votre expérience; commencez par les *Journaux de Bayle & de le Clerc.* Je vous indiquerai encore d'autres Ecrits de ce genre (1). Lizez les Eloges des Académiciens des Sciences, par M. de Fontenelle; vous entendrez les Ecrits qui ont fait leur réputation; vous croirez avoir vécu avec eux; vous saurez le degré d'estime qui leur est dûe; & ce qui est bien plus satisfaisant encore, vous connoîtrez, comme je l'ai dit dans ma Lettre précédente, jusqu'où le siècle est parvenu dans telles ou telles connoissances. Ainsi, spectatrice tranquille & dispensée de toute application pénible, vous verrez le monde littéraire s'offrir à vos regards; vous éprouverez de plus en plus tous les avantages, tout le plaisir attaché à cette manière de lire.

Vous concevez, sans doute, que je n'étends pas ce conseil sur tous les Livres en général. En effet, les extraits ne sont pas également utiles pour tous les Livres, parce que tous les Livres n'en sont pas également suscepti-

(1) Les Journaux composés par des Sociétés savantes, deux Ecrits périodiques qui forment déjà quelques volumes.

bles. Il y a des Auteurs qui entrent dans des détails qui ne sont pas nécessaires à tous les Lecteurs : ces Ecrivains semblent, en composant, étudier eux-mêmes leur matière. Les extraits de ces sortes d'Ouvrages sont quelquefois aussi utiles, & souvent plus agréables à un Lecteur intelligent, que les Ouvrages mêmes. Mais il y a de certains Livres dont l'Auteur a resserré sa matière, comptant sur l'esprit du Lecteur, ou le supposant déjà instruit ; il supprime ce que l'intelligence & la réflexion peuvent suppléer ; il associe le Lecteur à ses idées & à sa méthode.

Les extraits ne font connoître qu'imparfaitement ces sortes d'Ouvrages. Je ne proposerai donc pas de lire en extrait *les Essais de Montagne*, *les Dialogues de M. de Fontenelle*, *ses divers Traités*, *les Maximes de M. de la Rochefoucault*, *les Considérations de M. Duclos*, *ni les Caractères de la Bruyère*, *&c.* Il y a des Ouvrages qu'il faut lire & relire en entier. J'oserai dans la suite vous exposer mes vues sur ce choix. Cette Lettre-ci n'est peut-être déjà que trop longue. Je suis, &c.

LETTRE TROISIÈME.

MADAME,

Quoi! vous étiez déterminée à lire, dans toute leur étendue, la Mythologie, l'Histoire Ancienne, l'Histoire Romaine, & enfin les Histoires générales des Nations de l'Europe? Permettez-moi de vous le dire, il n'y a que des gens résolus d'en faire leur étude particulière qui puissent embrasser des objets si vastes. Je ne prétends pas assurément dégrader les Ouvrages dont je parle; mais je crois pouvoir avancer raisonnablement, que dans le grand nombre de volumes qu'ils composent, il en est peu que les personnes du monde puissent lire en entier avec utilité : c'est le cas où des Extraits étendus, & sur-tout bien raisonnés (1), les instruisent davantage.

Vous concevez, Madame, que j'excepte de cette espèce de règle l'Histoire de notre Nation : nous devons chercher à la connoître aussi complétement qu'il est possible, saisir

(1) Voyez l'excellent extrait de la Généalogie de la Maison d'Ausbourg, par M. de Foncemagne, Journal des Savans, 1740 & 1741.

à cet effet les moyens de fixer dans notre mémoire tout ce qui la constitue, tout ce qui la rend intéressante. Cette connoissance vient d'être rendue facile. Nous avons un abrégé (1), dont le succès général parmi nous a été récemment justifié par l'éloge le plus flatteur, à tous égards, dont un Auteur puisse être honoré (2).

Je croirois que le secours des Extraits pourroit être préféré par rapport à des matières sujettes à rebuter les Lecteurs pour qui elles sont entièrement nouvelles ; je veux dire les Traités historiques & critiques sur la Philosophie, sur la nature de l'esprit, sur les Langues, l'Eloquence & la Poësie, &c. Quant aux Ouvrages d'agrémens, je penserois qu'il faut ou ne les pas lire, ou les lire en entier. J'entends par les Ouvrages d'agrémens, cer-

(1) Par M. le Président Hénault.

(2) Il vient de paroître un abrégé chronologique de l'Histoire de France, qu'on peut regarder comme un élixir des faits les plus remarquables de cette Histoire. Le judicieux Auteur de cet Ouvrage a eu l'art de donner des graces à la Chronologie même. Savoir ce que le Livre contient, c'est posséder parfaitement l'Histoire de France. Je ne me flatte point d'avoir mis les mêmes agrémens dans cet Essai ; mais je croirai mes peines récompensées, si cet Ouvrage peut devenir utile à notre jeunesse, & ménager du tems aux Lecteurs qui n'en ont point à perdre. *Discours préliminaire des Mémoires pour servir à l'Histoire de Brandebourg, page* 18.

taines dissertations courtes, instructives ou curieuses. Par exemple, *celles de M. de Cambray pour l'éducation de M. le Duc de Bourgogne; le Dialogue sur la Musique des Anciens* (1); *la Dissertation sur les Epreuves* (2); *les Lettres Philosophiques* (3), *comme les Lettres Persanes; ou intéressantes, comme les Lettres Péruviennes; ou amusantes, comme celles de Madame de Sévigné.* Les Poësies des bons Auteurs, les Ouvrages de Théâtre qui font connoître l'excellence de l'Art, & particulièrement ceux qui se rapprochent le plus de l'état de perfection où M. de Fénélon (4) ne désespéroit pas de les voir parvenir: *Etat où la Religion la plus pure n'en seroit point alarmée, parce qu'ils n'inspireroient que l'amour des vertus & l'horreur des vices.* Il faut convenir que depuis quelques années notre Théâtre a fait des pas très-marqués vers une perfection si désirable (5).

Je distinguerois quelques autres Ouvrages

---

(1) Par l'Abbé de Châteauneuf.

(2) Par M. Duclos, Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tome 13.

(3) Voyez les Lettres de M. Rémond de Saint-Mard.

(4) Dans son Traité sur la Grammaire, la Rhétorique & la Poëtique, page 93.

(5) Alzire, le Méchant, Cénie, Mélanide, &c.

d'agrémens, qui étant mis en Extraits, pourroient satisfaire davantage le plus grand nombre de Lecteurs. Je parle des Traités sur les Arts & sur le Goût. J'ai fait à ce sujet une expérience que vous serez peut-être bien aise de faire vous-même, Madame. Une personne d'esprit, qui jusque-là n'avoit lu que par amusement, ne connoissoit que comme un Livre généralement approuvé, celui de M. l'Abbé *du Bos* sur la Peinture & la Poësie. Je l'engageai à le lire; elle jugea qu'il ne démentoit point sa réputation : mais quoiqu'il y eût dans cette derniere édition un certain ordre qu'on pouvoit désirer dans les précédentes, la nouveauté dont étoient pour elle les matières différentes renfermées dans ce Livre, fit qu'elle ne les saisit pas également. Je lui persuadai d'en lire l'Extrait (1): elle m'a avoué, qu'à la faveur de cette nouvelle lumière, elle avoit beaucoup mieux senti l'enchaînement, les beautés de l'Ouvrage, ainsi que le mérite de l'Auteur : elle n'avoit pas remarqué, à la première lecture, que dans cet ingénieux Traité, l'objet le plus digne d'éloges, & qui échappe au commun des Lecteurs, c'est la manière dont M. l'Abbé du Bos dé-

(1) Journal des Savans, 1741.

mêle en nous les causes du plaisir que nous font la Peinture & la Poësie, sources d'où naissent les beautés de ces deux Arts.

Je ne m'en suis pas tenu à cette séule épreuve; j'ai indiqué à quelques autres personnes aussi peu instruites, divers genres d'Ecrits dont elles n'avoient aucune idée (1); je les ai amenées par degré à lire, sans le secours d'aucun Extrait, des Ouvrages qui demandent de la part du Lecteur une certaine intelligence, que donne l'habitude de faire usage de son esprit (2). J'espère qu'avant qu'il soit peu, vous me témoignerez la même satisfaction qu'elles ont eu à connoître des Ecrits estimés qu'elles n'auroient jamais imaginé de regarder; elles me remercient tous les jours de leur avoir découvert cette carrière.

Permettez-moi, pour terminer ma Lettre, d'ajouter ici quelques remarques sur les inconvéniens qui naissent souvent de la manière de lire que vous avez jusqu'ici pratiquée. Si mes réflexions vous persuadent, vous éviterez

(1) Un nouveau Traité du Beau, une Dissertation physique concernant une maison construite avec de la glace dans l'hiver de 1740, quelques Histoires étrangères, & notamment la Description du Cap de Bonne-Espérance. Journal des Savans, 1741 & 1742.

(2) Traité des Systêmes, par M. l'Abbé de Condillac.

Les Arts réduits à un seul principe, par M. l'Abbé le Batteux.

rez ces mêmes inconvéniens, en suivant la route que je viens de tracer.

Quand nous ne consultons que notre impression, sans le secours d'aucune autre lumière, le sentiment qui nous reste de la lecture d'un Ouvrage ne vient pas toujours de l'Ouvrage même; il y a quelquefois en nous des motifs secrets d'approbation ou de dégoût auxquels nous cédons sans les démêler; il y en a d'autres qui nous sont inspirés.

Par rapport aux premiers, j'ai souvent remarqué que les gens dont l'opinion n'est qu'un premier mouvement, qu'ils n'ont jamais comparé au sentiment d'autrui, & qui n'ont rien examiné, rien discuté, sont non-seulement plus sujets à se tromper, mais encore tiennent à leur opinion avec la plus grande opiniâtreté. En vain viendroit-on à les convaincre; ils disputeroient encore, même après qu'on les auroit persuadés. En général, les gens accoutumés à avoir raison, sont les plus lians dans la Société; & cette qualité est un des plus grands avantages que nous donne la justesse de l'esprit.

Nous sommes quelquefois, à l'égard des Ecrivains de notre siècle, portés à une sorte d'ingratitude dont il n'appartient qu'aux Ecrivains du premier ordre d'être l'objet. Instruits

par leurs Ecrits à sentir les vraies beautés, si dans un Ouvrage nous ne sommes pas également frappés de ce mérite transcendant que nous avons admiré dans leurs premières productions, nous devenons pour eux des Censeurs sévères, sans songer que le genre de ces beautés n'étant plus si nouveau pour nous, peut, à mérite égal, nous faire moins d'impression ; nous leur opposons leurs propres succès ; nous avons enfin l'injustice de ne leur pas tenir compte de ce qu'ils sont encore supérieurs aux autres, quand ils paroissent inférieurs à eux-mêmes.

On croiroit qu'un Auteur accoutumé à plaire, peut espérer un grand succès quand il choisit certains sujets accrédités, parce qu'ils fournissent beaucoup par eux-mêmes. Il arrive, au contraire, qu'attendu l'opinion, souvent exagérée, que nous nous sommes formée de ces mêmes sujets, il est presqu'impossible de nous les présenter d'une manière qui nous satisfasse pleinement; & telle est notre erreur, que nous accusons l'Auteur d'incapacité, parce que nous ne sentons pas notre ivresse.

Quant aux jugemens qui nous sont inspirés, on trouve fréquemment dans les Sociétés des gens qui ont le malheur de décider mal, & l'empressement de décider toujours; leur ton

absolu & habituel parvient souvent à imposer aux personnes qui n'auroient besoin, pour les mettre à leur place, que de se souvenir qu'elles ont plus d'esprit que de tels Juges; mais malheureusement ce n'est pas le seul cas où le bruit fait taire la raison.

Bien des Lecteurs pèsent plus les mots que les pensées. Si quelques termes ne leur plaisent pas, ou leur semblent prêter à ce ridicule qu'ils savent donner si gratuitement, ils s'en tiennent constamment à ces foibles sujets de dégoût, comme si le sentiment qui nous porte à approuver étoit à craindre. Triste ouvrage d'une fausse délicatesse qui ne vaut point le moindre des plaisirs qu'elle nous dérobe.

Avec le secours des Extraits du genre de ceux qui instruisent, ces préventions secrettes qui nous ôtent la liberté de juger, cet ascendant usurpé sur notre esprit, cette séduction d'un goût faux que nous prenons pour délicatesse, tous ces pièges, dis-je, nous sont découverts; & quand même nous ne les appercevrions pas, nous leur échappons par un sentiment de justesse qu'établit en nous l'habitude de faire usage de notre esprit.

Vous me faites la justice de croire, Madame, que je ne réclame pas ici indifféremment tout ce qu'on nomme Extraits. On ne peut mettre

à ce rang certains amas de faits plus ignorés que curieux, sans liaison, sans suite, & dénués de toute réflexion qui instruise, non plus que de simples Sommaires qui donnent à peine l'idée d'un Livre. Je parle des Extraits du genre des modèles cités dans ma seconde Lettre. Nous avons vu pendant plusieurs années des jugemens où regnoit presque toujours cet *Esprit critique*, qui dans le dessein d'amuser, s'attache à défigurer les Ouvrages, condamne avec complaisance, ou ne loue un Auteur que pour nuire à quelqu'autre. L'on peut dire que l'infidélité volontaire dans les Extraits est un manque de probité aussi méprisable que celui qui naîtroit de l'avarice, ou de telle autre source également odieuse; souvent ce n'étoit que dans une simple annonce que tel Livre nouveau étoit pleinement décrié: car, comme on le sait, la censure produit toujours son effet d'une manière plus étendue que ne fait un éloge; on n'a pas à craindre que la louange mène trop loin les Lecteurs qu'elle cherche à prévenir, elle ne les empêchera pas de découvrir les défauts; on peut s'en rapporter sur cela à leur pénétration, & même à leur zèle.

Mais dans des Extraits accompagnés de jugemens éclairés, les Ouvrages excellens ou

médiocres sont exposés par toutes les faces qui les caractérisent ; c'est au Lecteur à se décider : il voit, il connoît, il pense ; effet que produit rarement la manière de lire ordinaire : tant que le Livre plaît, on va d'une page à une autre ; sans réflexion, on s'abandonne aux idées d'autrui comme si on n'en avoit point à soi ; bientôt la lecture fatigue ou ennuie ; on la cesse, & cette impression d'ennui est souvent tout ce qu'il en reste. L'attention est mieux soutenue par un Extrait raisonné ; l'esprit est plus en mouvement ; il est vrai que ce secours ne nous mène pas, à beaucoup près, jusqu'à devenir ce qu'on appelle Savans ; mais on apprend du moins à faire cas des gens qui sont parvenus à l'être, parce qu'on acquiert assez de lumières pour sentir combien il est aisé d'avoir diverses connoissances superficielles, & difficile d'être parfaitement instruit sur une seule matière ; enfin, c'est un moyen de saisir le milieu entre l'ignorance qui rend l'esprit stérile, & le savoir qui souvent le rend présomptueux & farouche.

Fin du premier volume.

TABLE DES PIECES

Contenues en ce premier volume.

Fin de la Table du premier volume.


H.Ys/135/76 2 vol

